LA REVUE DE PARIS

NOVEMBRE

ANDRÉ MAUROIS ..... Fleming au Laboratoire

MARIO SOLDATI ..... Le vrai Silvestri (II)

RENÉ MASSIGLI ..... Une langue diplomatique

JEAN L'HÔTE ..... L'Événement

ÉMILE MIREAUX ..... Paysans du Grand Roi

MARCEL BRION ..... Nikos Kazantzaki

ROBERT DELAVIGNETTE La République de Guinée

ALAIN DECAUX..... Jacques Offenbach

MICHEL BERVEILLER ..... Colyacotcha

JEAN DAUJAT ..... Le Problème de la Jeunesse

DENISE BOURDET ..... Images de Paris

THIERRY MAULNIER ..... La Bonne Soupe

PIERRE AUDIAT ..... L'Amour et l'Histoire

Le Mois à Paris par CLAUDE ROGER-MARX, JEAN MISTLER, JEAN FAYARD, GEORGES PILLEMENT, LOUIS HAUTECŒUR, SERGE VEBER, MARCEL THIÉBAUT, MARCEL GABILLY

LA LIVRAISON : 250 FRS

1958 - 65e ANNÉE

SOMMAIRE

		Pages.
ANDRE MAUROIS	Fleming au Laboratoire	3
MARIO SOLDATI	Le vrai Silvestri (II)	24
RENE MASSIGLI	Destin de la Langue française	44
JEAN L'HOTE	L'Evénement	56
EMILE MIREAUX	Paysans du Grand Roi	71
MARCEL BRION	Nikos Kazantzaki	88
ROBERT DELAVIGNETTE	La République de Guinée	97
ALAIN DECAUX	Jacques Offenbach	106
MICHEL BERVEILLER	Colyacotcha	120
JEAN DAUJAT	Le Problème de la Jeunesse	127
DENISE BOURDET	Images de Paris	134
THIERRY MAULNIER	La Bonne Soupe	143
PIERRE AUDIAT	L'Amour et l'Histoire	147
Le Mois à Paris	158	Chronique des livres	175

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS *publiera prochainement*

LA COMMUNAUTÉ FRANÇAISE
par **Jacques CHASTENET,**
de l'Académie Française.

DOMITIEN
par **Jean GIONO,**
de l'Académie Goncourt.

ANDRÉ MALRAUX
par **Henri CLOUARD.**

TARIFS DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros)	Fr.	2.500	**Étranger** : Un an (12 numéros)	Fr.	2.900
— : Six mois (6 numéros)		1.250	— : Six mois (6 numéros)		1.450

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U. S. A.	$	7,10	**Belgique** : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 3.509.64 à Bruxelles.	Fr.B.	342
Canada	$ canadiens	6,90	Par chèque bancaire.	Fr.B.	354
Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 1.12.237 à Genève.	Fr.S.	30	**Italie**	Lires	4.475
Par chèque bancaire.	Fr.S.	31	**Angleterre**	£	2/10
Espagne	Pesetas	300	**Égypte**	Piastres	247
			Hollande	Florins	27
			Portugal	Escudos	200

Dans les pays suivants : Allemagne occidentale, Autriche, Belgique, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède, Suisse et Cité du Vatican, il est possible de souscrire directement des abonnements à *la Revue de Paris* et de les régler en monnaie du pays dans tous les bureaux de poste.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées, Paris-8e (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux : 360-50 Paris

En Espagne : s'adresser à la Sociedad general Española de Libreria, Evaristo San Miguel II, Madrid.
Au Brésil : s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenid Almirante Barroso, Rio de Janeiro.
En Argentine : s'adresser à la Librairie Hachette, 49, Maipu, Buenos-Aires (Argentine).

Prière de joindre la somme de 25 fr. et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : S.A.R.L., cap. 1.050.000 fr. - Propriétaires : Edmée de la Rochefoucaud - André de Fels.
***LA REVUE DE PARIS* n'assume pas la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.**

© Revue de Paris 1958.

CONFORT
à l'Aigle
HUTCHINSON
CHASSE
TRAVAIL
"FARMER"
Botte caoutchouc translucide doublée toile forte Cambrure renforcée. Semelle moulée marron anti-dérapante.
Très robuste
du 39 au 46 3.790 fr.
(Prix imposé)
En vente chez tous les spécialistes.
QUALITÉ
HUTCHINSON

Pour classer vos livraisons

DE LA

REVUE DE PARIS

ACHETEZ NOS CARTONNAGES SPÉCIAUX

PLATS ET DOS DE TOILE GRENAT

Chaque carton-classeur permet de réunir six livraisons rognées

●

PRIX DU CARTONNAGE
450 francs (FRANCO DE PORT)

COMPTOIR NATIONAL d'ESCOMPTE de PARIS

Siège Social :
14, Rue Bergère, 14 -- PARIS

Succursale :
2, Place de l'Opéra, 2– PARIS

◇

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

◇

Agences et Bureaux
en France, dans l'Union Française
et à l'Étranger

Correspondants dans le monde entier

permet de faucher le poil le plus dur sans aucune douleur et "sans feu du rasoir"

RAZVITE permet de se raser en 1 instant sans eau, sans savon, sans blaireau.

Compagnie du RAZVITE - Colombes (Seine)

FLEMING AU LABORATOIRE

par **André Maurois**

André Maurois achève actuellement un ouvrage sur le grand biologiste anglais Alexander Fleming. Il a bien voulu réserver aux lecteurs de la Revue de Paris *le récit de quelques-uns des épisodes de cette vie.*

Il est vain de rappeler que c'est à l'intuition et au génie de Fleming qu'est due la découverte de la pénicilline qui, en peu d'années, a sauvé la vie de millions d'êtres humains. Alexander Fleming est né en Ecosse en 1881*; son père était fermier. Envoyé à Londres à treize ans et demi, Alec se révéla si avancé dans ses études qu'en quinze jours on lui fit sauter quatre classes. Et bientôt, dans toutes les épreuves, il fut infailliblement premier. Premier par exemple en* 1901 *dans un examen qui lui permit d'entrer dans une école de médecine, à l'hopital Saint Mary's où il remporta les prix de biologie, d'anatomie, d'histologie, etc. Un de ses maîtres fut un bactériologiste célèbre — Almroth Wright. Dans son service Fleming affirma rapidement une puissance d'observation exceptionnelle. Tout en accomplissant ses recherches de laboratoire, il avait terminé ses études médicales, avait été classé premier à l'examen final en* 1908 *et avait reçu la médaille d'or de l'Université de Londres pour une thèse sur les infections bactériennes et les moyens de les combattre, qui constituait comme une préfiguration de ce qu'allait être la recherche poursuivie, pendant toute sa vie, par l'auteur. On va voir qu'au cours de la guerre* 14-18 *ce problème devint pour lui une véritable obsession.*

Un jour de 1912, le jeune docteur James, revenant à *Saint Mary's* après la fin de ses études, vit au sommet des marches un soldat vigoureux, bronzé, en tenue de campagne des *London Scottish*. C'était Fleming. Il arrivait d'un camp d'entraînement et James fut stupéfait d'apprendre qu'un médecin de cette qualité, savant bactériologiste, consentait à faire des périodes d'entraînement comme simple soldat. « Je n'avais alors, dit James, aucune expérience militaire. L'idée de partager une tente avec six ou sept autres me paraissait répugnante... Je me hasardai à lui demander comment il était arrivé à maintenir son équipement immaculé, son fusil et ses brodequins impeccables, malgré la pluie et la boue. Il me jeta un regard bleu, glacé, un peu terrifiant, et répondit avec sa coutumière brièveté :

« *Bloody hard work !...* Un sacré travail ! »

« J'avais gardé, de mes précédentes rencontres avec Fleming, une vive admiration pour lui. Trouver mon héros transformé en soldat me donna à réfléchir. Non conformiste, j'avais été élevé dans l'idée que faire la guerre est un crime ; qu'on n'entre dans l'armée que si on a des choses graves à se reprocher ; et que les officiers tiennent tous, plus ou moins, des cavaliers immoraux de la guerre civile, adversaires des Puritains. Constater qu'un de mes aînés les plus estimés, après tant de remarquables travaux, était prêt à risquer sa vie comme soldat du Roi, m'amena à reviser mes jugements sur la possibilité d'une guerre. »

En fait, la guerre n'éclata que deux années plus tard et Fleming avait quitté les *London Scottish* en avril 1914, parce que les périodes d'instruction militaire n'étaient plus compatibles avec son travail à l'hôpital.

Dès les premiers mois de la guerre, Wright fut nommé colonel et envoyé en France pour créer, à Boulogne-sur-Mer, un laboratoire et un centre de recherche. Il emmenait avec lui un certain nombre de ses collaborateurs, et parmi eux Fleming, qui portait les deux étoiles d'un lieutenant R.A.M.C. [1]. Le laboratoire était attaché à l'hôpital que l'armée anglaise avait créé dans les salles du casino de Boulogne-sur-Mer. On commença par installer les bactériologistes dans un affreux sous-sol que traversait un tuyau d'égoût et qui en était empuanti. Chaque matin, à six heures, le sergent technicien versait du crésol dans les tuyaux, mais l'odeur nauséabonde persistait. Wright réagit avec vigueur (et il était capable d'utile brutalité) ; il obtint que l'on attribûat aux chercheurs la salle d'escrime, qui se trouvait sur les toits du casino. Naturellement, elle ne contenait rien de ce qu'il fallait pour un laboratoire. Pas de tables, pas d'eau courante, pas de

1. *Royal Army Medical Corps.*

gaz. L'ingéniosité de Fleming rendit là les plus grands services. Les becs Bunsen furent alimentés avec de l'alcool à brûler ; les incubateurs chauffés avec des poêles à pétrole. Pour le travail du verre, Fleming fabriqua, en montant des tubes de caoutchouc et un soufflet sur un bidon, un chalumeau très efficace. Il dit plus tard qu'il n'avait jamais eu de meilleur laboratoire.

Son travail fut, pendant toute la guerre, immense et salutaire. Il ne s'agissait pas là seulement de vaccins. Certes Wright (comme Vincent en France) avait fait campagne pour que la vaccination antityphoïdique fût rendue obligatoire dans l'armée et elle sauva des milliers de vies. Mais les blessés posaient bien d'autres problèmes, immédiats, urgents et douloureux. Wright et ses assistants qui traversaient chaque jour, en montant au laboratoire, les salles de l'hôpital pouvaient y constater les terribles effets, d'une part des explosifs, tellement plus puissants que ceux des guerres précédentes, d'autre part des infections apportées dans les plaies par la terre et les lambeaux de vêtements. Les chirurgiens montraient aux bactériologistes, avec désespoir, d'innombrables cas de septicémie, de tétanos et surtout de gangrène. Chaque jour arrivaient des blessés aux os brisés, aux muscles déchirés, aux grands vaisseaux sanguins coupés. En peu de temps, le patient devenait couleur de cendre, son pouls faiblissait, le souffle lui manquait. C'était la gangrène gazeuse et la mort.

Comment attaquer le mal ? « Dans cette guerre, disait Sir Alfred Keogh, chef des Services Médicaux de l'Armée, nous en sommes revenus aux infections du Moyen Age. » Depuis le temps de Lister, les chirurgiens avaient pris l'habitude de faire confiance à l'antisepsie et surtout à l'asepsie. Sauf en quelques cas d'accidents de route, les plaies qu'ils soignaient étaient propres ; eux-mêmes avaient appris à ne pas les envenimer. Lister passait blouses, gants et instruments aux antiseptiques ; après lui on avait stérilisé par la chaleur tout ce qui devait être approché des opérés et la « maladie des hôpitaux » avait semblé vaincue. Mais en cette affreuse boucherie de 1914, les plaies arrivaient déjà grouillantes de microbes. Un malheureux blessé, tombé dans un champ ou sur une route, y avait ramassé des germes mortels. Fleming examina des lambeaux d'uniformes ; il y trouva des microbes de toute espèce. Quant au fumier des champs, il était infesté de germes.

Que faire ? Fleming étudia les plaies fraîches et il observa un phénomène remarquable. La phagocytose [1] y était *plus active* que dans les plaies infectées du temps de paix. Les leucocytes avaient avalé (et tué) une quantité énorme de microbes. Pourquoi ? « En temps normal, se dit Fleming, les infections atteignent des individus devenus, pour une raison ou pour une autre, moins résistants ; en outre les bactéries, en passant de malade en malade, sont, elles, devenues plus résistantes.

1. On sait que phagocytes et leucocytes dévorent les microbes.

Au contraire, dans les blessures de guerre, un être sain et fort se trouve soudain mécaniquement infecté par des microbes dont la virulence est atténuée parce qu'ils ont vécu dans des conditions peu favorables. Pourquoi, dans ces conditions, les infections des plaies de guerre sont-elles pires? Parce que le projectile a causé une destruction considérable des tissus. Les tissus morts, non seulement constituent un bon milieu de culture pour les microbes, mais empêchent les phagocytes sains d'arriver jusqu'à ceux-ci. » D'où un premier conseil aux chirurgiens : enlever, autant que possible, les tissus nécrosés [1].

Toute son expérience de chercheur avait inspiré à Fleming un solide respect pour les moyens de défense de l'organisme. Que se passait-il dans le cas d'une plaie débarrassée des tissus morts et laissée aux soins de la nature? Des leucocytes sains, traversant les parois des vaisseaux sanguins, arrivaient en masse et nettoyaient la blessure en absorbant les microbes. Quelle était la cause de cette *diapédèse*, ou migration des globules blancs? Dire qu'une *chimiotaxie positive* attirait les phagocytes vers les toxines, c'était parler de la vertu dormitive de l'opium. Mais, quelle que fût la cause, le fait était certain. Ce qui importait donc, c'était de permettre aux défenses naturelles du corps d'avoir libre accès aux microbes.

Les médecins militaires ne manquaient ni de courage, ni de dévouement, mais ils se trouvaient devant un problème neuf, et en l'absence de directives adéquates, ils bourraient les blessures d'antiseptiques, souvent choisis au petit bonheur. Tel avait été l'enseignement qu'ils avaient reçu — ainsi que Fleming lui-même — comme étudiants. « Je me souviens, dit-il, qu'on m'avait recommandé de faire religieusement des pansements avec des antiseptiques : de l'acide phénique, de l'acide borique ou de l'eau oxygénée. Je voyais bien que ces antiseptiques ne tuaient pas tous les microbes, mais on me disait qu'ils en tuaient quelques-uns et que les résultats étaient meilleurs que si on ne s'était pas servi d'antiseptiques. Je n'étais pas alors en état de critiquer cette opinion. »

Mais, à Boulogne, il constatait que les antiseptiques restaient impuissants, que les microbes foisonnaient et que les blessés mouraient. Le méticuleux Fleming, qui se méfiait des idées à priori, imagina une belle série d'expériences, pour confronter les dilutions diverses des solutions antiseptiques avec les variations de l'infection microbienne. Elles démontrèrent que, non seulement les antiseptiques n'empêchaient pas la gangrène, *mais que même ils semblaient en favoriser le développement.*

Certes, dans les cas d'infection *superficielle*, il y avait parfois avantage à user de solutions assez concentrées pour détruire les bacilles. Elles détruisaient en même temps des cellules du corps mais, comme cela

1. Alexander Fleming, *The Lancet*, nº du du 18 septembre 1915.

se passait en surface, le chirurgien pouvait ensuite enlever les tissus morts. Seulement les cas d'infection superficielle étaient rares. Les explosifs modernes produisaient des blessures profondes, qui n'étaient pas des cavités simples. Les morceaux de linge, de drap et autres objets souillés qui avaient été entraînés par l'explosion, pénétraient profondément dans les tissus. Les blessures présentaient de multiples anfractuosités, des coins et recoins que l'on a pu comparer aux fjords de la Norvège, et l'infection envahissait les parois de ces anfractuosités. Les antiseptiques alors connus n'avaient pas le pouvoir de se diffuser dans les tissus. Était-il possible de stériliser ces baies découpées ? Pour trouver la réponse, Fleming eut l'idée de modeler, en verre, une blessure postiche. Après avoir chauffé au rouge l'extrémité fermée d'un tube d'essai, il en tira des pointes creusées à l'intérieur, qui imitaient les anfractuosités d'une plaie. Puis il emplit le tube d'un sérum préalablement infecté avec des matières fécales. Cela faisait une image schématique, mais assez exacte, de la blessure de guerre.

Il plaça le tube, pendant une nuit, dans l'incubateur. Le lendemain, le sérum envahi par les microbes, était trouble ; l'odeur, puante. Le tube fut alors vidé du sérum et rempli d'une solution d'antiseptique assez forte pour tuer les microbes. Au bout de temps variables, Fleming vidait le tube et le remplissait à nouveau de sérum *non infecté*. Après incubation, ce sérum, qui avait été stérile, devenait aussi trouble et puant que le premier. On pouvait répéter l'opération plusieurs fois. Le résultat demeurait le même. Qu'est-ce que cela prouvait ? Évidemment, puisque le nouveau sérum avait été, au départ, pur de contamination, qu'il restait *toujours* des microbes dans les anfractuosités du tube. Fleming en conclut qu'il n'était pas possible de stériliser une blessure de guerre avec les antiseptiques en usage.

Encore une fois, que faire ? Laisser agir les défenses naturelles du corps, répondait Wright, *et leur venir en aide*. Les leucocytes, qui accouraient à travers les parois des vaisseaux, formaient un pus dont l'action était puissamment bénéfique. Wright et Fleming avaient montré par une série d'expériences, que le pus frais détruit les colonies microbiennes. A ce pouvoir bactéricide des leucocytes sains, il n'y a aucune limite, à la condition qu'ils soient en nombre suffisant. Sinon, les cellules avaleront plus de microbes qu'elles n'en peuvent digérer et les microbes tueront les cellules. Donc le meilleur traitement sera celui qui mobilisera des armées de leucocytes et fera exsuder, des parois de la blessure, la plus grande quantité de lymphe fraîche. Wright montra, par une belle série d'expériences en laboratoire, que cette action peut être produite par une solution saline hypertonique. Fleming confirma ces résultats par des expériences faites dans les plaies elles-mêmes.

La même cause expliquait les succès obtenus aux armées, pour le lavage des plaies, par Carrel, avec la solution de Dakin (hypochlorite

de soude) qui, tout comme les solutions salines hypertoniques, provoquait [une exsudation de lymphe fraîche. Fleming, sachant que les antiseptiques perdent rapidement leur pouvoir bactéricide au contact du pus et des tissus, voulut voir combien de temps la solution de Dakin restait active dans une plaie. Il trouva que *dix minutes* après l'instillation, cet antiseptique cessait d'être dangereux pour les microbes. « Oui, conclut Fleming, la solution de Dakin donne de bons résultats mais, comme la solution hypertonique, *seulement parce qu'elle aide les défenses naturelles*. Il est d'ailleurs heureux, ajouta-t-il, avec humour, qu'elle perde si vite son action antiseptique. En dix minutes, elle ne peut faire grand mal et la nature a ensuite deux heures de repos, pour récupérer sans être dérangée. »

Les découvertes ultérieures de Fleming ont rejeté dans l'ombre ses travaux de guerre, mais de bons juges (et. par exemple, le docteur Freeman) pensent qu'il n'a jamais rien conçu de plus achevé ni de plus ingénieux que les brillantes expériences par lesquelles il montra le danger, pour les tissus humains, des antiseptiques mal employés.

Bernard Shaw, fréquent visiteur à Boulogne, triomphait : « Nous nous sommes abandonnés aux mains de médecins qui, ayant entendu parler des microbes comme saint Thomas d'Aquin avait entendu parler des anges, ont soudainement conclu que tout l'art de guérir se résumait en : *trouvez le microbe et tuez-le*. La plus simple manière de tuer un microbe est de le jeter à la rivière et de laisser le soleil briller sur lui. Mais les médecins, par instinct, écartent les faits qui seraient rassurants et avalent avidemment tout ce qui fait apparaître comme miraculeux que n'importe qui puisse survivre dans une atmosphère toute pénétrée de germes pathogènes. Ils tiennent les microbes pour immortels, à moins qu'ils ne soient massacrés par un germicide administré par un médecin dûment qualifié... Dans la première fureur de ces massacreurs de microbes, on avait plongé les instruments de chirurgie dans l'acide phénique, ce qui valait évidemment mieux que de ne les plonger dans rien et de les employer sales ; mais, comme les microbes aiment tant l'acide phénique qu'ils y pullulent, ce ne fut pas un grand succès du point de vue antimicrobien [1]... » Là Shaw ne comprenait pas ou feignait de ne pas comprendre. Les instruments étaient, eux, vraiment stérilisés parce que, dans leur cas, les fortes concentrations étaient inoffensives. Les bistouris n'ont pas de cellules vulnérables.

Mais si Shaw s'amusait, les pontifes étaient choqués. Wright qui prenait à cœur, avec son intelligence et sa passion coutumières, cette question, de la solution de laquelle dépendaient tant de vies humaines, multipliait les conférences aux médecins anglais, aux médecins fran-

1. Bernard Shaw : Préface à *The Doctor's Dilemma*, page XXXIII.

çais. En 1915, il alla deux fois parler à la *Royal Society of Medicine*, à Londres. Il s'efforça, ce qui pour lui représentait, un effort de maintenir ces conférences sur un plan strictement expérimental, et son génie littéraire sous le boisseau ; d'éviter un ton agressif ou ironique ; enfin de convaincre sans irriter. Il n'y réussit pas. L'amour-propre est si fort qu'il nierait les faits les plus évidents pour sauvegarder un orgueil à vif. Le président du Collège Royal des Chirurgiens Sir William Watson Cheyne, qui, ayant été le disciple et l'ami de Lister, avait passé sa vie dans l'acide phénique, eut le sentiment que ces idées nouvelles sur la chirurgie des blessures de guerre portaient atteinte à l'honneur de son maître et au sien (ce qui était une erreur, car Wright et Fleming avaient le plus profond respect pour Lister, seulement les circonstances étaient différentes). Donc Sir William, du haut de son autorité, tonna.

C'était imprudent car Wright, blessé, pouvait devenir un polémiste féroce. Le 16 septembre 1916, il publia dans *The Lancet* une réponse, admirablement écrite, qui était en fait un pamphlet. Il ne manquait ni d'autorité, ni de compétence, car lui-même et ses assistants avaient une récente et vaste expérience des blessures de guerre. Sir William Watson Cheyne avait reconnu qu'après dix à douze heures d'infection, les chances de succès des antiseptiques étaient faibles.

« Mais », lui répondait Wright, « en temps de guerre, un blessé laissé longtemps sur le champ de bataille, puis lentement transporté à l'ambulance, ne se trouvera que très rarement dans les délais que vous jugez favorables. Et quand le temps des antiseptiques est passé, quel est votre programme ? Autant que je puis le discerner, vous n'en avez pas. Votre attitude est : « J'ai ouvert la blessure ; j'ai installé un drain ; j'ai lavé la plaie avec un antiseptique faible ; je l'ai pansée ; je n'ai plus aucune attention à donner au problème. »

« J'adopte, disait Wright, une attitude diamétralement opposée. En ce qui concerne la stérilisation des blessures de guerre, je partage avec quiconque a eu en France les mêmes expériences que moi, le sentiment que les blessures graves, reçues sur le champ de bataille, ne sont jamais stérilisées et que, par leur nature même, elles *ne le seront jamais* au moyen des antiseptiques. J'ai donc soutenu qu'il fallait, par des moyens *physiologiques*, aider le corps à combattre l'infection bactérienne. En provoquant un écoulement de lymphe, nous pouvons amener les fluides du sang à agir sur les tissus infectés. Plus nous amènerons de sérum frais, plus nous accélérerons l'émigration des leucocytes, plus nous aiderons à la destruction des microbes infectants... A tous ces problèmes, Sir William Watson Cheyne me semble aveugle... De la cité que nous cherchons, il n'a même pas entrevu les tours... »

Puis il prouvait, par des arguments accablants, que son illustre contradicteur semblait n'avoir aucune idée de ce qu'est une expé-

rience : « Attachons-nous maintenant aux qualités qui sont nécessaires à un travailleur scientifique... » Sir William s'était référé à un cas de fracture ouverte stérilisé par Lister : « Ce que montre ce passage du texte de Sir William, c'est qu'un esprit confus et une logique déficiente peuvent tirer une leçon fausse d'une observation clinique vraie... » On avait objecté à Sir William que le traitement physiologique de Wright devait être efficace puisque tant de médecins, au front, l'appliquaient depuis des mois. « Je n'ai rien à faire, répondait imprudemment Sir William, avec les actions des hommes qui sont au front, et d'ailleurs là joue un ressort bien connu qui s'appelle la discipline... » En d'autres termes : parce que Wright est colonel, il aura, aux Armées, toujours raison. Mais Wright avait au contraire invité les chirurgiens militaires, quel que fût leur grade, à penser par eux-mêmes et à vérifier les expériences du petit laboratoire de Boulogne, qui étaient objectives, simples et irréfutables.

Sans doute, bien que Wright fût un individualiste et se vantât de n'avoir jamais accepté un ordre de qui que ce fût, il pensait qu'en une situation aussi grave, aussi tragique, on ne pouvait laisser chaque médecin régimentaire adopter une méthode personnelle. En temps de paix, le praticien travaille en terrain connu ; en temps de guerre, il se trouve en présence de problèmes non familiers et doit pourtant agir sur le champ. Il est donc nécessaire que ses supérieurs et conseillers lui assurent le bénéfice des expériences déjà faites par d'autres. Par exemple, Wright était tout à fait opposé au principe d'évacuation rapide des blessés vers l'Angleterre. La fatigue du voyage les mettait hors d'état, à leur arrivée, de subir des opérations qui, faites sur place, auraient eu meilleure chance de réussite. « Nous accumulons les chirurgiens en France et les blessés en Angleterre... Il semble que le problème, tel que le pose l'Armée, soit de ne jamais avoir le loup, la brebis et le chou du même côté de l'eau.... » Wright regrettait que l'administration médicale des Armées, admirable pour nourrir et transporter des blessés, ne sût pas prendre ses responsabilités pour résoudre de plus importants problèmes, tels que le meilleur traitement des blessures.

Quant à lui, il se donnait un mal infini pour faire connaître ce qu'il croyait être la vérité. Il fit, à Boulogne, une conférence qui concluait à la nécessité de créer, au *War Office*, un *Service Médical des Recherches* qui étudierait toutes les questions ; non seulement blessures, mais jaunisse épidémique, fièvre des tranchées, crises de dépression nerveuse des aviateurs, — et dont les décisions seraient acceptées par tous. Ayant de nombreux amis politiques, il alla défendre son point de vue à Londres devant le ministre de la Guerre, Lord Derby, et devant Arthur Balfour. Mais la réaction des grands chefs médicaux de l'Armée fut hostile et violente.

Le docteur James, alors médecin de bataillon, visita le casino de

Boulogne en rentrant de permission. Il y vit Fleming et Colebrook. Sa première réaction, en comparant le calme, presque académique, du laboratoire, avec le vacarme de la bataille, la saleté, la puanteur et la tension des ambulances au front, fut un mouvement de légère irritation : « Ces médecins de l'arrière, pensa-t-il, ont la vie trop facile ! » Wright habitait, à Boulogne, une jolie maison sur le boulevard Daunou ; une excellente cuisinière française, Lucienne, veillait sur son confort. Mais James ne tarda pas à remarquer que Fleming avait beaucoup maigri et semblait épuisé. Parlant avec lui, il comprit que ces médecins « de l'arrière » travaillaient d'arrache-pied, mus par un intense désir d'aider les combattants. Fleming, plus éloquent que de coutume, lui exposa, expériences à l'appui, des idées très claires sur ce qui eût été nécessaire pour venir à bout de la grande ennemie des blessés : l'infection. « Ce que nous cherchons, dit-il, c'est une substance chimique que l'on pourrait injecter sans danger dans le système sanguin et qui détruirait les bacilles infectants, comme le salvarsan détruit les spirochètes ». Cette substance, ils ne l'avaient pas trouvée, mais les faits rassemblés par leur équipe étaient déjà fort importants. Ils permettaient d'éviter les plus funestes erreurs et d'aider l'organisme du blessé. James rapporta de Boulogne, à son bataillon, des notions neuves, précises et justes sur le traitement des plaies.

Les visiteurs, au casino, étaient nombreux. Le célèbre chirurgien américain du cerveau, Harvey Cushing, habita quelque temps avec Wright. Bien que très différents, les deux hommes s'aimaient beaucoup. Cushing, esprit positif comme Fleming, ne s'en amusait pas moins des discours passionnés de Wright sur les femmes, l'Église catholique et l'honnêteté intellectuelle. Le feu mourait. Wright le ranimait à l'aide d'un journal et, comme il avait des théories sur toutes choses, expliquait que, pour empêcher le journal de s'enflammer tout entier, et de s'envoler dans la cheminée, il suffisait de crever aussitôt, avec le tisonnier, toute partie du papier qui noircissait. Cushing, que divertissait cette chirurgie du feu, appelait cela « les ponctions » de Wright.

Cushing était chirurgien en chef de l'Hôpital Américain qu'avait créé l'Université de Harvard et qui venait d'être transféré dans le casino de Boulogne. Un autre professeur de Harvard, Roger Lee, en était le médecin-chef. Il connaissait Wright de réputation, à cause de la vaccination antityphoïdique. (Pendant la guerre hispano-américaine, pour chaque soldat mort de blessures, mille avaient succombé à la typhoïde.) Il lui rendit aussitôt visite et le trouva entouré de Fleming, Freeman, Keith et Colebrook. « Je fus tout de suite, dit-il, attiré par Fleming bien qu'il n'eût pratiquement rien dit. » La sympathie fut réciproque et les deux hommes restèrent toujours amis.

Les Britanniques, au temps de la première guerre mondiale, n'avaient pas, comme les Français, le sentiment que la guerre est un

cérémonie quasi religieuse, un sacrifice qui doit être accompli avec gravité. Ils mettaient leur point d'honneur à se montrer détendus et disponibles. Quelques kilomètres à l'arrière du front, les officiers pêchaient à la truite et prenaient des bains de mer. Un témoin raconte qu'un jour le capitaine Fleming et un autre savant, « je crois bien que c'était Wright lui-même, ayant besoin d'exercice, se livrèrent à un match de lutte. Comme ils venaient de rouler tous deux sur le sol, la porte s'ouvrit et entra une délégation de médecins militaires français, très haut gradés. Les lutteurs bondirent sur leurs pieds et entamèrent aussitôt une discussion scientifique. Mais je n'oublierai jamais l'expression des médecins généraux français découvrant cette scène ».

Le dimanche, Fleming et deux de ses collègues (Thomson, Irlandais de Belfast, et le docteur Keith, Canadien) allaient jouer au golf, à Wimereux. Les *links* s'étendaient sur les dunes de sable qui bordent la Manche. Ils se trouvaient à quatre ou cinq kilomètres au nord de Boulogne, mais la marche n'était pas pour effrayer le fantassin des *London Scottish*. Pourtant, si une voiture d'état-major passait à vide, les trois mousquetaires l'arrêtaient. Un colonel assez pompeux, fréquentait le golf. Fleming, humoriste silencieux, s'amusait, quand la dune le cachait aux regards, à déposer la balle du colonel dans le trou. D'où triomphe du colonel qui croyait avoir fait, ô miracle ! ce trou difficile en une fois.

Le Canadien, Keith, était devenu grand ami de Fleming. Keith avait fait ses études de médecine dans les universités américaines et, aux yeux des Anglais, il était un *Yank*. L'esprit pratique de Fleming lui plaisait par son efficacité. « Ce groupe de recherche, dit Keith, nous semblait particulièrement intéressant parce qu'il maintenait un contact constant avec les médecins et chirurgiens qui soignaient les blessés. Les échanges d'observations se révélaient utiles et passionnants. Fleming, bien qu'il parlât peu, contribuait beaucoup à maintenir le débat dans la zone utile, par des remarques heureuses et opportunes. Ses jugements sur les travaux des autres demeuraient, bien que pénétrants, tempérés par le lait de la bienveillance humaine. Sa largeur d'esprit me rappelait l'attitude des meilleurs parmi nos chercheurs américains et elle joua un grand rôle dans la naissance de notre amitié. »

En 1918, un hôpital spécial (*n° 8 Stationary Hospital*) fut établi à Wimereux pour les fractures du fémur avec profondes déchirures. On devait y faire une étude particulière de la septicémie et de la gangrène gazeuse. « Je fus très fier, dit le docteur Porteous, d'être envoyé là comme bactériologiste sous les ordres de Fleming, nommé chef de laboratoire. Nous habitions, lui et moi, la même petite hutte et un hangar en bois nous servait de *lab*. Aux murs étaient fixés des graphiques, des images de phagocytose et, çà et là, un dessin de la *Vie Parisienne*. Fleming continuait l'étude des antiseptiques et du traite-

ment salin des blessures. Il étudia les septicémies dues aux streptocoques et, avec Porteous, essaya d'établir les conditions qui rendraient cette forme d'infection moins fréquente. Il pratiquait aussi la transfusion, en perfectionna la méthode et publia ses résultats dans *The Lancet*. La transfusion n'était pas encore une routine familière. Les donneurs de sang étaient des volontaires, que l'on encourageait par des octrois de permissions. Pour se maintenir en bonne forme physique. Fleming avait ménagé, dans la prairie qui se trouvait derrière la hutte, deux trous de golf et l'on jouait la nuit, avec des chandelles placées dans les trous, quand le vent et les attaques aériennes le permettaient. »

La grande épidémie de grippe espagnole de 1918 mit les médecins sur les dents. Les patients mouraient de manière inattendue et désespérante. Les infirmiers eux-mêmes tombaient malades. Souvent Fleming et Porteous durent porter les cadavres, de leurs propres mains, jusqu'au cimetière improvisé. La gangrène gazeuse continuait à sévir et les odeurs étaient épouvantables. Les mouches devinrent un fléau, jusqu'au moment où Fleming imagina de les « descendre » en les arrosant de xylol, avec une seringue. Il étudiait le bacille de Pfeiffer, dont on disait qu'il était cause de la fameuse grippe.

On le trouvait en effet chez 90 % des malades. Mais en général ce bacille est considéré comme peu dangereux. Fleming se demanda pourquoi il causait soudain cette grippe mortelle. Il essaya de cerner le problème et constata que le bacille de Pfeiffer offrait plusieurs variantes et que l'on rencontrait chez les patients atteints de grippe espagnole tant les unes que les autres. Il en conclut que la grippe espagnole devait être causée par quelque autre agent et que le bacille de Pfeiffer n'était qu'un germe d'infection secondaire.

Il avait raison, mais cela ne sauvait pas les malades. « L'image que je conserve de lui, dit son sergent technicien, est celle d'un petit officier R.A.M.C., portant une boîte remplie de pipettes, de plasticine, de fils de platine et une lampe à alcool, debout par un froid matin d'hiver, glace et neige tout autour, sous une tente que chauffait un brasero et où je faisais une autopsie sur une table, tandis qu'un autre cadavre attendait sur une seconde table. Nous en avions autopsié six, ce matin-là ! C'était le jour de Noël, et le capitaine Fleming prélevait, sur chaque corps, des spécimens. »

Malgré tous leurs efforts, les médecins de l'hôpital n'arrivaient pas à préserver les blessés de la gangrène gazeuse. Fleming en était désespéré. « Entouré de ces plaies infectées », écrivait-il, « de ces hommes qui souffraient et mouraient et que nous ne pouvions aider, j'étais dévoré du désir d'avoir enfin quelque chose qui tuerait ces microbes, quelque chose comme le salvarsan... » Il était ainsi ramené au grand problème étudié dans sa thèse : *Comment vaincre les maladies infectieuses?* Mais déjà Foch, par une série de coups de poing inattendus, ébranlait les

lignes ennemies. En novembre 1918, la guerre se termina. Fleming fut démobilisé en janvier 1919.

***

Après la guerre, Fleming, qui s'était marié en 1915 au cours d'une permission, et reprit ses recherches au laboratoire de l'hôpital Saint Mary's qui, grâce aux dons de plusieurs mécènes, s'était considérablement agrandi.

« En 1922, écrit le docteur Allison, j'entrai à *Saint Mary's* pour travailler au laboratoire avec Fleming. Tout de suite, il me plaisanta sur ma propreté méticuleuse. Chaque soir, je mettais ma « paillasse » en ordre et jetais ce qui ne pouvait plus servir. Fleming me dit que j'étais bien trop soigneux. Il gardait, lui, ses cultures parfois deux ou trois semaines et, avant de les éliminer, les regardait avec attention pour voir si par hasard un phénomène inattendu et intéressant s'était produit. La suite de l'histoire prouva qu'il avait raison et que, s'il avait été aussi soigneux que moi, il n'aurait probablement rien trouvé de neuf.

» Quelques mois après mon arrivée dans le Service, il était, un soir, en train de mettre au rebut quelques boîtes de Petri qui avaient traîné là pendant plusieurs jours quand, prenant une de ces cultures en main, il l'observa longuement, me la montra et dit : « Ceci est intéressant. » Je regardai. La gélose était couverte de grandes colonies jaunes. Mais le fait remarquable était qu'il y avait une large zone sans organismes ; une autre au-delà, où les organismes étaient devenus transparents et vitreux ; une autre encore, intermédiaire entre les organismes vitreux et ceux dont le pigment étaient complètement développé.

» Fleming m'expliqua que c'était là une boîte sur laquelle il avait, un jour de rhume, implanté un peu de son propre mucus nasal. Ce mucus se trouvait au centre de la zone qui ne contenait aucune colonie. Aussitôt il conçut l'idée qu'il devait y avoir, dans le mucus, quelque chose qui dissolvait ou tuait les microbes dans le voisinage immédiat et se diffusait pour contaminer progressivement les colonies déjà développées. « Oui, ceci est intéressant », répéta-t-il ; « il faut pousser cette recherche plus à fond. » Son premier soin fut de colorer les organismes qui foisonnaient. Il trouva un grand *coccus* de couleur jaune, non pathogène, vraisemblablement apporté par la fenêtre, de la rue.

» Sa seconde expérience fut d'essayer à nouveau l'effet du mucus nasal sur le *coccus*, non plus dans une boîte de Petri, mais dans un tube. Il fit une culture de ces organismes et y ajouta du mucus nasal. A sa grande surprise et à la mienne, ce liquide que rendaient trouble et opaque d'innombrables microbes en suspension devint, en quelques

minutes, complètement clair ; « clair comme du gin », dit-il alors. Aussitôt après il essaya, dans les mêmes conditions, l'effet des larmes. Une seule goutte de larmes dissolvait les organismes en quelques secondes. C'était étonnant et saisissant.

» Après cela, pendant cinq semaines, mes larmes et les siennes furent les principaux matériaux de nos observations. Que de citrons nous dûmes acheter pour verser tant de pleurs ! Nous coupions un petit morceau d'écorce de citron, l'exprimions dans nos yeux en regardant le miroir du microscope, puis, avec une pipette Pasteur dont la pointe avait été arrondie à la flamme, nous recueillions les larmes pour les mettre ensuite dans le tube à essais. J'ai souvent obtenu ainsi jusqu'à un demi-centimètre cube de larmes pour nos expériences. »

Visiteurs et visiteuses se voyaient tous mis à contribution. La gazette de *Saint Mary's* publia un dessin représentant des enfants qui, pour quelques pennies, venaient se faire fouetter par un technicien tandis qu'un autre recueillait leurs larmes dans un récipient sur lequel on lisait : *Antiseptiques*. Les techniciens du laboratoire étaient aussi condamnés au supplice du citron, mais ils touchaient chaque fois trois pence. Ils tenaient soigneusement leurs comptes et se faisaient payer tous leurs pleurs à la fin du mois. Un jour Fleming, voyant que l'un d'eux avait les yeux très rouges, lui dit : « Eh bien ! si vous pleurez suffisamment, vous pourrez bientôt prendre votre retraite ! »

Ces expériences avaient prouvé qu'il existe dans les larmes une substance capable de dissoudre, avec une surprenante rapidité, certains microbes. « Elle possédait, dit Fleming, une extraordinaire puissance. Jusqu'alors je m'étais émerveillé devant l'action, bien plus lente, de l'antisérum qui, ajouté à un bouillon infecté et après chauffage au bain-marie, prend un temps considérable pour dissoudre les microbes de manière incomplète. Mais lorsque j'étudiai la nouvelle substance, je mis dans un tube une épaisse suspension laiteuse de bactéries, j'ajoutai une goutte de larmes et gardai le tube, pendant quelques secondes, dans la paume de ma main. Le liquide devint parfaitement clair. Je n'avais jamais rien vu de pareil. »

Il faut avouer que le phénomène était stupéfiant et que Fleming était le premier à l'avoir observé. La double chance avait été miraculeuse, car la mystérieuse substance avait rencontré précisément le microbe le plus sensible à son action. Toutefois si le pouvoir de dissoudre (donc de tuer) s'exerçait de manière plus spectaculaire sur le *coccus* jaune, inoffensif, la substance lysait aussi, quoique plus faiblement, d'autres microbes dont quelques-uns étaient pathogènes. Par une série d'expériences, Fleming montra qu'elle avait les propriétés d'un enzyme (ferment naturel).

Comment nommer cette substance ? La question fut naturellement discutée dans la bibliothèque, autour de la table à thé. Wright prenait

grand plaisir, à créer des mots tirés de racines grecques. Puisque la nouvelle substance était une sorte d'enzyme, il fallait que son nom se terminât par *zyme* et, puisqu'elle disssolvait ou *lysait* certains microbes elle fut baptisée : *lysozyme*. Quant au microbe si aisément lysé, il reçut de Wright le nom de : *micrococcus lysodeicticus*, de *lysis* (dissolution) et *deixein* (montrer) ; en d'autres termes : l'organisme qui permet de montrer, ou de constater, un pouvoir de dissoudre.

Fleming poursuivit avec ténacité ses recherches sur le lysozyme. Dès la découverte, une idée s'était formée et avait pris force en son esprit. Pourquoi une sécrétion naturelle du corps possédait-elle un tel pouvoir bactéricide ? Très évidemment parce que ce pouvoir protégeait des surfaces exposées. Il fallait bien qu'il en fût ainsi. Sinon tous les hommes seraient morts depuis longtemps ou, mieux encore, ne se seraient jamais développés car, dès sa naissance, notre corps est en contact avec les innombrables germes que contiennent l'air, l'eau, la terre. A chaque instant, des microbes se déposent à la surface de la peau, pénètrent dans le nez, dans la bouche, dans le tube digestif. Beaucoup de ces microbes sont inoffensifs ; certains sont même utiles et, par exemple, facilitent la digestion. L'organisme les tolère mais s'oppose à ce qu'ils aillent au delà des muqueuses, et aussi à ce qu'ils se multiplient outre mesure.

Le sang et son armée de phagocytes assurent en partie cette défense naturelle. Mais certaines régions sensibles et fragiles, comme la conjonctive de l'œil, les membranes du nez, les muqueuses des voies respiratoires sont exposées aux microbes de l'air alors qu'elles ne bénéficient pas d'un abondant afflux de sang. Ces parties du corps ne peuvent rester sans défense. Le lysozyme semblait être une de ces défenses naturelles et, si l'hypothèse se vérifiait, il était probable que cette substance, ou d'autres de même nature, se retrouveraient dans toutes les parties d'un corps animal, homme, oiseau ou poisson, et aussi dans le monde végétal.

Fleming commença donc une série d'expériences destinées à montrer que d'autres sécrétions, ou même des tissus, contiennent du lysozyme. Un petit fragment d'ongle, une raclure de peau, de la salive, des cheveux placés dans un tube à essais exercèrent la même action, miraculeusement lysante. Fleming prit l'habitude, lorsqu'il parlait à ses étudiants des défenses naturelles, de les inviter à couper l'extrémité d'un de leurs ongles et à placer ce fragment dans une suspension microbienne. L'effet instantané les stupéfiait, « et d'autant plus, dit Fleming qu'ils sortaient du cours du physiologiste où on leur avait enseigné que les ongles sont faits d'un tissu inerte. » Cependant Fleming, continuant ses recherches, trouvait du lysozyme partout : dans les sécrétions de la muqueuse buccale, dans le sperme de tous les animaux, dans les œufs d'un brochet, dans le lait d'une femme, dans un petit bout de tige, dans des feuilles.

Toutes les plantes du jardin furent essayées. La tulipe comme le bouton d'or, l'ortie comme la pivoine contenaient du lysozyme. Sa haute teneur dans le navet était remarquable. Mais la source la plus riche fut le blanc d'œuf. Feming montra que du blanc d'œuf, dilué dans soixante millions de fois autant d'eau, restait capable de lyser certains microbes. L'œuf possédait donc un pouvoir bactéricide considérable, et il le fallait bien, car le blanc et même le jaune de l'œuf sont de merveilleux milieux de culture pour les microbes. Or la coquille de l'œuf n'est pas imperméable à ceux-ci. Par conséquent, si des œufs peuvent rester stériles plusieurs jours à la vitrine d'un crémier, où ils sont livrés aux assauts de tous les germes, c'est qu'ils ont un moyen de défense. « Il est probable, dit Fleming à son collègue Ridley, que les surfaces les plus exposées à l'infection sont aussi les mieux protégées. Par exemple, la bave que secrète un ver de terre est puissament bactéricide. » Il trouva du lysozyme dans le sang, surtout à l'intérieur des leucocytes et dans la fibrine des caillots. « Ne serait-ce pas là, dit-il, un mécanisme protecteur pour les plaies ouvertes qui se recouvrent d'une couche de fibrine et de leucocytes, tous deux riches en lysozyme ? »

Oui, le lysozyme semblait bien être l'antiseptique naturel, la défense première de la cellule contre les invasions microbiennes. Fleming avait le droit d'être fier de son travail. Il avait découvert un aspect entièrement neuf, et très important, de ces défenses naturelles de l'organisme qu'il avait tant étudiées et dans le culte desquelles il avait été élevé par Wright. Metchnikoff avait naguère démontré que des cellules spécialisées, les phagocytes, s'opposent aux invasions microbiennes. Fleming constata que ces cellules contenaient du lysozyme. Ne pouvait-on conclure que le lysozyme était une des armes utilisées par les leucocytes dans leur lutte contre les microbes ?

Quant à la peau et aux muqueuses, Metchnikoff avait pensé qu'elles n'étaient protégées que par des moyens mécaniques. « La Nature, disait-il, pour les défendre, n'emploie pas d'antiseptiques. Les fluides qui baignent la surface de la bouche et des autres muqueuses ne sont pas bactéricides, ou très peu. La Nature en élimine, par desquamation épithéliale [1], les microbes qu'expulsent ensuite les sécrétions liquides. Elle a choisi ce moyen mécanique, comme les chirurgiens qui remplaplacent l'antisepsie de la bouche par un lavage à l'eau salée. » En 1921, la plupart des bactériologistes partageaient cette opinion.

Fleming venait de prouver que la thèse de Metchnikoff devait, sur ce point être modifiée. « Des expériences ci-dessus, dit-il, il résulte clairement que ces sécrétions et la plupart des tissus ont, au plus haut degré le pouvoir de détruire les microbes. » Découverte capitale, mais

1. Elimination de couches superficielles de l'épiderme, sous forme de petites écailles.

Fleming ne se servit jamais du mot *découverte*. C'était « un grand mot » et il ne les aimait pas. Il dit toujours : « Mon observation ». Découverte ou observation, celle-là lui donna plus de satisfaction qu'aucune autre. Son enivrement secret fut tel que, dans le premier papier qu'il écrivit sur le lysozyme, lui si sage, si réservé et qui, tant par tempérament que par réaction contre le goût de Wright pour les vastes abstractions, ne s'aventurait à parler que de faits, ouvrit cette fois les écluses de sa prudence à un flot de belles hypothèses.

Aussi bien cette découverte était-elle l'aboutissement d'idées qu'il nourrissait depuis longtemps. En un de ses rares moments de confidences, il dit plus tard à son collègue Ridley (aujourd'hui professeur Ridley) : « Lorsque j'étais un jeune homme, pendant la guerre de 1914-1918, le Vieil Homme[1] s'occupait surtout du pouvoir qu'a le sang de tuer les bactéries. Mais, moi, je me rendais compte que tout ce qui est vivant doit, *en toutes ses parties*, posséder un mécanisme protecteur, efficace ; autrement, aucun organisme vivant ne pourrait exister. Les bactéries l'envahiraient et le détruiraient. » Ridley ajoute que cette pensée : *Tout ce qui est vivant doit être protégé*, a été « l'étoile qui a guidé toutes les recherches de Fleming. »

Contre quels microbes le lysozyme est-il efficace? Fleming en fit l'essai par une méthode ingénieuse. Il creusait, dans la gélose d'une boîte de Petri, soit un trou, soit une gouttière dans lesquels il plaçait de la gélose imprégnée de lysozyme. Après quoi ils ensemençait certains microbes, ou bien en raies perpendiculaires à la gouttière, ou bien en lignes formant les rayons d'une circonférence dont le trou serait le centre. Certains microbes se développaient jusqu'à la gouttière ou au trou ; ils étaient évidemment insensibles au lysozyme. D'autres s'arrêtaient plus ou moins loin, et la distance était la mesure de leur sensibilité.

Malheureusement le lyzosyme, si puissant contre les microbes inoffensifs, avait une action bien plus faible sur les microbes redoutables ou germes pathogènes. Fleming se dit que rien n'était plus compréhensible. Quels sont les germes pathogènes? Ceux qui peuvent vaincre les défenses de l'organisme et causer, en s'y établissant, une infection. Or s'ils étaient aussi sensibles à l'action du lysozyme que le *coccus* jaune *(lysodeicticus)*, ils seraient détruits par ces défenses ; ils ne pourraient s'installer ; ils seraient en fait inoffensifs, ce qui est contraire à leur définition.

« Ne serait-ce pas là, se dit encore Fleming, toute la différence entre *pathogène* et *non pathogène?* Certains microbes peuvent infecter certaines espèces animales, et non d'autres ; certains tissus, et non d'autres. La solution de ce problème de prédilection se trouverait-

1. Surnom de Wright dans son service.

elle dans une différence de quantité, ou de qualité de lysozyme, chez ces animaux et dans ces tissus ? »

Partant de cette hypothèse, Fleming imagina une de ses expériences, toujours si simples, mais qui allaient droit au cœur du problème.

Il essaya l'action des larmes humaines sur trois groupes de germes. Le premier se composait de cent quatre espèces inoffensives, trouvées dans l'air du laboratoire ; le second comprenait huit germes, pathogènes pour certains animaux mais non pour l'homme ; le troisième était formé de germes pathogènes pour l'homme. Les résultats furent ceux qu'il avait prévus. Le lysozyme avait une action très forte sur 75 pour 100 du premier groupe, et sept espèces (sur huit) du second. Son action était faible sur le troisième groupe, mais non pas nulle. Donc, si l'on parvenait à augmenter la teneur en lysozyme de l'organisme, peut-être pourrait-on arrêter ainsi le développement de certains microbes dangereux. Il y avait là matière à recherche.

Fleming pria le docteur Allison de continuer ce travail avec lui, mais avant de faire les nouvelles expériences, en décembre 1921, il communiqua sa découverte et les conclusions qu'il en avait tirées au *Medical Research Club*, société scientifique ; ancienne, car elle avait été fondée en 1891 ; exclusive et influente. L'accueil fut incroyablement froid. Aucune question ne fut posée ; aucune discussion ne suivit la communicaton. Seuls, les papiers sans aucun intérêt reçoivent un tel accueil. Sir Henry Dale, qui était présent, a écrit : « Je me souviens très bien de son intéressant papier et de la manière dont nous dîmes tous : « Oh ! N'est-ce pas charmant ? Voilà exactement le genre d'observation de naturaliste qui plaît à Fleming... » Ce fut tout.

La réception glaciale que firent ses confrères à une étude si originale chagrina profondément Fleming, très sensible sous son masque fermé, mais ne l'arrêta pas. Il prépara, sur le même sujet, une communication que Wright présenta à la *Royal Society of Medicine*, en février 1922 et qui n'attira pas non plus l'attention qu'elle méritait. Fleming, sans se démonter, continua, aidé par Allison, l'étude de la substance à l'importance de laquelle, malgré l'indifférence de ses pairs, il persistait à croire. Ils allaient, de 1922 à 1927, publier encore cinq brillants papiers sur le lysozyme. Ils tentèrent l'extraction du lysozyme pur, mais aucun des deux hommes n'était chimiste (Fleming disait qu'il eût échoué à un examen élémentaire de chimie) et il n'y avait, dans les laboratoires de ce Service de Recherches, ni chimiste, ni biochimiste ! Ils ne purent donc isoler le lysozyme, bien que Fleming eût reconnu que l'alcool le précipitait sans le détruire.

Mais, ayant constaté que le lysozyme du blanc d'œuf était deux cents fois plus concentré que celui des larmes, ils l'employèrent pour leurs expériences et arrivèrent à établir que la substance, à concentration double de celle des larmes, avait une action bactéricide sur presque tous les germes pathogènes, et en particulier sur les streptocoques,

les staphylocoques, les méningocoques et le bacille de la diphtérie. Ils essayèrent même l'action du blanc d'œuf, absorbé par la bouche, sur les streptocoques de l'intestin. S'étant assurés que le lysozyme n'était pas détruit par les ferments gastriques, ils choisirent un malade qui avait, dans ses intestins, une quantité anormale de streptocoques et lui firent avaler quatre blancs d'œufs par jour. Les streptocoques revinrent à la normale. Encouragés par ce succès momentané, ils conseillèrent le blanc d'œuf à plusieurs malades présentant la même anomalie, qui se plaignaient de fatigues et de migraines ; ils obtinrent une amélioration des symptômes, mais avec prudence et honnêteté, ils conclurent que « cela pouvait être dû à une action temporaire du lysozyme sur le streptocoque ou à un effet psychologique ».

Fleming cependant poursuivait ses études générales sur les antiseptiques. L'objet demeurait le même : vaincre les infections. En 1923, l'effort combiné de quelques chercheurs du *lab* produisit, pour de telles recherches, une technique efficace et nouvelle. Elliott Storer, qui l'avait imaginée, lui donna un nom : *slide cell* (lame divisée en cellules), mais les lames qu'il monta fonctionnèrent de manière décevante. Wright, qui apprécia la valeur de la méthode, la mit au point. Dyson y apporta un perfectionnement. Cette méthode avait tout pour plaire à Fleming. Elle exigeait de la dextérité ; elle ne coûtait rien ; et elle permettait de travailler sur de très petites quantités, grand avantage lorsqu'il s'agit du sang humain.

La *slide cell* consistait en deux lames de verre, séparées par cinq bandes de papier vaseliné placées à intervalles réguliers, perpendiculairement à l'axe le plus long des lames. L'espace compris entre les lames se trouvait ainsi divisé en quatre compartiments, pouvant contenir chacun une petite quantité de sang.

On remplissait les petits compartiments de sang défibriné, infecté des microbes à étudier, puis on scellait avec de la paraffine les deux extrémités ouvertes et on mettait la *slide cell* à l'étuve. Les microbes se multipliaient alors en colonies, qui dans cette mince épaisseur, étaient faciles à compter. Par exemple, on pouvait constater que, si l'on mettait environ cent staphylocoques dans un compartiment contenant du sang normal, les leucocytes en tuaient, en moyenne, 98 pour 100 de sorte que deux colonies seulement se développaient.

Fleming pensa que c'était la technique idéale pour une étude définitive de l'action des antiseptiques sur les leucocytes. Dans les compartiments de la *slide cell*, il mélangea du sang avec des solutions de plus en plus concentrées de l'antiseptique qu'il voulait étudier. Comme Wright et lui-même l'avaient constaté, par d'autres méthodes, pendant la guerre, plus l'antiseptique était concentré, plus grand était le nombre des colonies qui se développaient. On arrivait rapidement à des concentrations qui tuaient tous les leucocytes, c'est-à-dire tous les défenseurs, tandis que *tous* les staphylocoques prospéraient. On

finissait par compter cent colonies microbiennes par compartiment, au lieu de deux sans antiseptiques. Fleming conclut : « Ces expériences montrent qu'aucun des antiseptiques actuellement en usage ne pourrait être introduit avec succès dans le courant sanguin, en cas de septicémie, pour détruire les bactéries. » Il avait prouvé de manière irréfutable que les antiseptiques alors en usage détruisaient les leucocytes à des doses beaucoup plus faibles que celles qui leur eussent permis d'agir sur les microbes.

Au contraire, quand ils utilisèrent la *slide cell* pour étudier l'action du blanc d'œuf sur les phacocytes, Fleming et Allison constatèrent que « le blanc d'œuf, en contraste marqué avec les antiseptiques chimiques, n'a aucun effet destructif sur les leucocytes, alors qu'il a, sur les bactéries, une considérable action inhibitrice ou mortelle. » Ils essayèrent de faire, à un lapin, des injections intraveineuses d'une solution de blanc d'œuf et mesurèrent ensuite le pouvoir bactéricide de son sang. Aucune suite fâcheuse. Pouvoir antibactérien nettement augmenté. « Il est donc possible, écrivit Fleming, qu'en cas d'infection généralisée par un microbe sensible au lysozyme, l'injection intraveineuse d'une solution de blanc d'œuf puisse être efficace. » Conclusion importante, car Fleming, adversaire victorieux des antiseptiques, affirmait, dès ce temps-là, qu'il n'avait aucun préjugé contre la chimiothérapie, pourvu que le produit employé ne détruisît pas les défenses naturelles du sang.

Mais, pour faire sans danger une série de piqûres intraveineuses, il aurait fallu débarrasser le lysozyme du blanc d'œuf. Fleming et Allison, nous l'avons vu, avaient tenté sans succès d'extraire du lysozyme pur. En 1926, un jeune docteur, Ridley vint faire un travail de recherches dans le laboratoire de Wright. Ridley n'était pas chimiste professionnel, mais il avait beaucoup plus de connaissances en chimie que ses confrères. Fleming lui demanda d'extraire le lysozyme pur. Il essaya et ne réussit pas ; Fleming en fut très désappointé. « C'est bien dommage, dit-il à Ridley, parce que, si nous avions cette substance pure, il devrait être possible de maintenir dans le corps une concentration qui tuerait certaines bactéries ».

Fleming était un homme obstiné. Il continua d'étudier l'action d'autres produits sur le pouvoir bactéricide du sang *in vitro*. Il voulut, par exemple, mesurer l'action du sel. Il trouva que toute concentration saline, qui s'éloignait de celle qui se trouve normalement dans l'organisme, affaiblissait les phagocytes.

Quel serait l'effet *in vivo?* Pour le savoir, il fit à un lapin une injection intraveineuse de sel hypertonique (c'est-à-dire en solution de concentration supérieure à la concentration normale dans l'organisme). La première injection qu'il fit était trop forte. Le lapin eut des convulsions et sembla, pendant quelques secondes, à l'agonie. Deux minutes plus tard, il avait surmonté le choc. Fleming examina son sang. Tout

d'abord, aussi longtemps que la concentration du sel demeura, dans le sang de l'animal, plus élevée que la normale, le résultat fut identique à celui obtenu *in vitro*. L'action bactéricide du sang était diminuée. Mais à son grand étonnement, Fleming découvrit qu'après deux heures, la concentration du sel dans le sang étant revenue à la normale, le pouvoir bactéricide du sang se trouvait grandement accru, et cette augmentation persistait pendant plusieurs heures.

Ayant mis au point l'expérience de manière à donner une quantité de sel si peu au-dessus de la normale qu'elle ne causait aucun malaise à l'animal, Fleming essaya son sel hypertonique sur un malade. Une injection intraveineuse amena un accroissement du pouvoir bactéricide sans causer le moindre malaise.

Il fit encore quelques essais sur des malades, lorsque ses collègues cliniciens voulaient bien le lui permettre. Mais, en général, on ne lui confiait que des cas désespérés et, cela même, très rarement. Un ou deux autres médecins firent les mêmes essais et constatèrent de bons résultats, mais ne persistèrent pas. Fleming aimait beaucoup cette petite découverte ; il regretta toujours qu'elle eût été négligée ; il ne comprenait pas pourquoi l'on n'avait pas tiré parti d'un traitement tout à fait inoffensif, et probablement plus efficace que les vaccins thérapeutiques.

Le sixième papier de Fleming sur le lysozyme est de 1927. Il traite d'un phénomène important. Fleming, en isolant ceux des microbes qui résistaient à l'action de la substance, était arrivé à créer des souches du fameux *coccus* jaune, ou de streptocoque fécal, quatre-vingts fois plus résistantes qu'au début. Ces microbes, devenus plus résistants au lysozyme, l'étaient-ils aussi à l'action du sang ? L'expérience prouva qu'ils l'étaient. Pourquoi ? Nous avons vu que Fleming avait trouvé du lysozyme dans les phagocytes. Puisque l'augmentation de la résistance au lysozyme et celle de la résistance à la phagocytose allaient de pair, cela ne semblait-il pas indiquer que l'action des phagocytes était due, en partie, ainsi qu'il l'avait pensé, au lysozyme qu'ils contiennent ?

Et, comme dans son premier papier, il se posa de grandes questions. Les germes pathogènes sont des ennemis dangereux pour l'homme parce qu'ils forcent les défenses naturelles. Le lysozyme aurait-il été, en des temps primordiaux, l'arme toute-puissante que la nature aurait donnée à l'homme primitif pour le défendre contre *tous* les germes ? Les germes pathogènes ne seraient-ils pas les descendants de germes qui, ayant résisté au lysozyme, auraient acquis une résistance de plus en plus grande, jusqu'à devenir capables de vaincre les autres défenses naturelles ? Si cela était ainsi, ne pourrait-on, par sélection, transformer un germe inoffensif en germe virulent ? Tel fut le sujet de ce sixième papier.

Pourquoi cette série de belles études, qui ouvrait des horizons immenses et neufs, attira-t-elle si peu l'attention des savants britan-

niques? Était-ce dû au fait que Wright était alors en perte de vitesse et que les ennemis de son école acceptaient avec méfiance les travaux de son laboratoire? Le loyal Fleming dit que la faute était sienne et qu'il aurait dû présenter le lysozyme, non aux médecins, mais aux physiologistes qui, eux, auraient été intéressés. Cependant l'indifférence de ses collègues à des travaux que, malgré sa modestie, il savait remarquables, le rendit plus silencieux et plus réservé que jamais.

Mais aussi plus fort. Son jugement n'était pas influencé par celui des autres. Son élan fut loin d'être arrêté. Jamais il n'abandonna la recherche de toute sa vie : celle de la substance qui tuerait les microbes sans affaiblir les phagocytes. Il l'avait cherchée, avec son maître, dans les vaccins. Il avait espéré l'avoir trouvée dans le lysozyme, substance qui aurait pu réconcilier l'école physiologique et l'école antiseptique, puisqu'elle était un antiseptique enrôlé parmi les défenses naturelles du corps. Savant tenace, sûr de ses faits, il gardait l'espérance d'un avenir où *son* lysozyme jouerait un grand rôle.

Il ne se trompait pas. Le lysozyme continue à être aujourd'hui l'objet de nombreux travaux. Il intéresse les bactériologistes parce qu'il dissout les mucines qui recouvrent les microbes ; les industriels, parce qu'ils protège les aliments de l'infection (les Russes s'en servent pour la conservation du caviar) ; les médecins, parce qu'ajouté au lait de vache, il reproduit la composition du lait de femme, et aussi parce qu'ils l'emploient contre les affections oculaires ou intestinales. Tout cela parce qu'un observateur attentif, avant de jeter une culture contaminée, l'avait regardée avec soin et avait dit : « Ceci est intéressant. » La découverte qui, à Londres, en 1921, avait été accueillie par un silence glacial, a été, en trente années, l'objet de plus de quatre cents communications. « Nous entendrons quelque jour reparler du lysozyme », ne cessera de répéter Alexander Fleming. On n'a jamais cessé d'en parler.

Quant à Fleming, il avait vite surmonté sa déception. « Le chercheur, a-t-il écrit, va d'échec en échec mais si ses expériences ont été bien conçues, l'échec même peut être instructif. »

Au laboratoire, ceux qui se tenaient à l'écart des clans savaient sa valeur. Martley, charmant Irlandais barbu, *gentleman* né, disait en 1927 à Pryce : « Fleming est le plus intelligent... Si le Vieil Homme avait été l'auteur de ces expériences sur le lysozyme, et de tant d'autres, que de bruit on aurait fait ! » Au premier Congrès International de Microbiologie, en 1930, Jules Bordet, savant belge, ancien élève de Pasteur, et président du Congrès, parla avec éloges, dans son discours d'ouverture, des travaux de Fleming sur le lysozyme. Fleming ne s'y attendait pas du tout. Cela lui fit grand plaisir et l'encouragea.

(A suivre.)

ANDRÉ MAUROIS
de l'Académie Française.

Copyright par André Maurois
(Reproduction interdite)

LE VRAI SILVESTRI

par Mario Soldati

IV

Aurore était assise à table en face de moi. Romolo était entre nous deux. Derrière elle, je voyais à travers deux petites fenêtres carrées les champs de ski, jusqu'à présent déserts sous le soleil et qui se repeuplaient lentement.

Nous aussi, nous avions fini de déjeuner. Un étrange déjeuner. Plus j'y pensais, plus les paroles murmurées par Aurore me paraissaient absurdes. Comment le pauvre Silvestri pouvait-il avoir été la cause de son divorce avec Almagià ? Je me souvenais qu'Almagià était définitivement parti pour le Brésil avec Aurore, au printemps qui avait suivi la mort de Silvestri. Même si une liaison avait existé entre Aurore et Silves-

Résumé des précédents chapitres. — L'avocat Peyrani, se rendant en France par le mont Genèvre, rencontre, dans le village qui est situé près du col, une jeune femme, Aurore, qu'il a connue cinq années plus tôt à Rome. Elle était mariée alors avec Ulderico Almagià, un homme d'affaires italien très riche. Aurore, fort belle, avait inspiré à l'époque un amour violent à un ami de Peyrani, Silvestri, mais c'est en vain que celui-ci avait tenté d'attirer l'attention de la jeune femme. Ses tentatives de séduction avaient complètement échoué et, alors qu'il venait de décider de renoncer à Aurore, il était mort des suites d'une maladie dans sa maison de campagne. Aussi, Peyrani est-il fort surpris d'apprendre de la bouche d'Aurore qu'elle a divorcé d'avec Almagià et qu'elle est maintenant la femme de Romolo Pollastrini, personnage indolent et... barbu avec lequel elle tient un magasin à Montgenèvre. Mais ce qui l'étonne le plus, c'est d'apprendre que Silvestri, le doux, délicat Silvestri, aurait été la cause de la séparation d'Aurore et d'Almagià.

tri, ce qui me semblait très improbable, Almagià ne pouvait l'avoir découverte, et s'il avait été trompé, il ne devait pas juger l'offense assez grave pour divorcer plusieurs mois après la mort de Silvestri.

D'après les premiers mots qu'Aurore m'avait furtivement glissés dans le magasin, pendant que le barbu fermait la vitrine ; puis d'après sa conversation à table, ses plaintes, l'antipathie qu'à chaque instant elle disait éprouver pour la montagne, la neige, le magasin, tout son genre de vie, il était clair que, mécontente de sa situation présente, elle regrettait amèrement le temps de Rome. Je compris qu'elle n'avait pas consenti au divorce : Almagià avait certainement eu en main le moyen juridique de le lui imposer. Bref, il y avait un mystère là-dessous et Silvestri, d'une manière ou d'une autre, était lié à ce mystère.

D'autre part, si de mon côté j'étais curieux de savoir, Aurore était sans aucun doute encore beaucoup plus désireuse de parler. Pleine d'attentions, presque affectueuse, elle chercha plusieurs fois, durant le déjeuner, à me persuader de rester à Montgenèvre jusqu'au lendemain, ou du moins jusqu'au soir ; et tout en insistant, elle ne cessait de me regarder : son regard appuyé et brillant avait cette fois une signification précise, car un petit rire nerveux l'accompagnait. Certainement, si je restais, le barbu ne serait pas toujours là, et elle pourrait parler. Avec ce regard, avec ce rire, Aurore tenait à m'en informer.

Or, rien ne m'obligeait à me trouver chez Dogliotti, à Saint-Raphaël, avant le lendemain soir. Mais j'avoue que plus Aurore manifestait l'envie de rester seule avec moi, plus je craignais des complications gênantes. Les façons du barbu avaient quelque chose de méprisant, de menaçant. Sa manière silencieuse et brusque de poser devant nous l'assiette vide, la bouteille de vin ou les mets ; son pas toujours lent et pesant quand il se déplaçait dans la pièce, allait et venait de la table à la cuisine ; sa masse même qui semblait toucher le plafond de la tête et se faufiler avec difficulté par l'étroite porte, tout cela nous signifiait qu'il était là et que régler nos comptes sans lui, il ne fallait pas y songer.

Au café, comme j'étais décidé à partir, ce fut le barbu lui-même qui me demanda une faveur : pouvais-je l'emmener à Grenoble où il était attendu pour une affaire ? Les communications étaient incommodes et les cars toujours si bondés qu'il avait renvoyé la chose de jour en jour, espérant justement profiter d'une voiture. J'acceptai, naturellement, m'excusant de ne pouvoir le ramener. Il remercia :

— Oh, pour le retour, ça ira : je prendrai le car jusqu'à Briançon. Et à Briançon, si ça se trouve, je peux louer une voiture. Permettez, dix minutes, je monte me changer.

— C'est ça, loue des voitures. Jetons cet argent de malheur par les fenêtres. Nous sommes si riches, les affaires vont si bien, murmura amèrement Aurore sans enlever sa cigarette de ses lèvres, tandis qu'il gravissait lentement l'escalier de bois et faisait craquer toute la maison.

Il s'arrêta d'un coup pour répondre ; mais il parla sans se retourner ni se pencher, comme si cela lui avait coûté trop de peine.

— D'abord, Roro, ce n'est pas mille francs qui nous mèneront à la faillite. Ensuite, si je vais jusqu'à Grenoble dans la voiture de l'avocat, c'est déjà une économie.

Aurore et moi, nous gardâmes le silence dans la petite pièce chaude et l'air imprégné par les odeurs du repas. On entendait au plafond le pas lourd de Romolo. Aurore fumait, les yeux baissés et battant du pied avec colère. Moi, je la regardais. Comme elle était changée ! Cependant, elle me paraissait plus belle, ou du moins d'une beauté plus humaine. La peau sous les yeux, à peine ombrée, l'expression même du regard, plus du tout si sûr, reflétaient les contrariétés, les désillusions, les souffrances. Qui sait, si Silvestri était encore vivant, Aurore aurait été peut-être enfin capable de le comprendre. Ou peut-être était-ce là une illusion personnelle, fruit d'un étrange sentiment, caché au fond de moi-même pendant des années et dont je ne découvrais la violence qu'aujourd'hui : ma haine pour Almagià.

Entendons-nous : Almagià ne m'avait jamais été très sympathique ; mais par le simple fait qu'il était mon client, j'avais négligé d'approfondir mon jugement sur lui. Savoir maintenant soudain qu'Aurore était divorcée me faisait plaisir. Le barbu me semblait préférable à Almagià ; en un certain sens, sa grossièreté douloureuse, fermée, était plus acceptable que la grossièreté d'Almagià, heureuse, dorée.

— Pourquoi, Aurore ? demandai-je au bout d'un moment de silence, me référant à ce qu'elle venait de dire à Romolo. Les affaires ne vont pas bien ici ? Je croyais qu'avec tous ces skieurs...

— Ne croyez pas cela, Peyrani... Les Français sont avares. Ils achètent tout à Paris avant de partir. Et même s'ils ont oublié quelque chose, ils préfèrent souffrir du froid plutôt que de dépenser un franc ici. Pourtant, je ne fais pas payer plus cher que chez eux. En somme, la spéculation a été mauvaise. J'ai dû donner une somme énorme à celui qui me cédait le magasin. Et maintenant, ça va mal.

— Mais comment cela s'est-il fait, Aurore ?

Elle se leva, alla vers l'escalier, regarda en l'air puis vint près de moi, si près de moi que je sentis son souffle, son parfum ; et les yeux fixés sur moi, sérieuse, elle chuchota :

— Si vous ne pouvez pas vous arrêter, c'est inutile. Il faut que je vous explique, que je vous raconte tout. J'ai besoin de vous, vous n'avez pas encore compris ?

— Oui, j'avais compris, Aurore ; mais ensuite, j'ai pensé que nous ne pourrions parler librement... et en m'exprimant ainsi, je regardais moi aussi en l'air, vers la porte de l'escalier.

— Si vous voulez, vous pouvez faire quelque chose pour moi, insista Aurore sans me quitter des yeux.

— Je ne sais pas, dis-je incertain et prudent. Pourquoi ne m'écrivez-vous pas ? Fixons un rendez-vous. Si vous n'avez pas la possibilité de venir à Rome, décidons de nous rencontrer à Nice, à mon retour de Saint-Raphaël. Ou bien, si mes affaires là-bas ne tirent pas trop en longueur, je pourrais aussi envisager de repasser ici...

Elle me saisit le bras, me le serra presque jusqu'à me faire sentir ses ongles.

— Le moyen existe, Peyrani. Romolo dans le car a des étouffements, il ne peut pas respirer. Il ne va pas bien, il est malade. C'est pour cela qu'il doit se rendre à Grenoble. Une radiographie. Dès qu'il descendra, dites-lui que vous avez décidé de rester jusqu'à demain matin et que vous lui laissez la voiture. Il part tout de suite et revient ce soir. Ne vous inquiétez pas pour l'auto, il conduit très bien.

— Est-il jaloux ? demandai-je, hésitant encore à accepter.

— Non, répondit Aurore en s'approchant de mon oreille, il est malade ; c'est pourquoi nous vivons ici — à deux mille mètres d'altitude. Rien ne l'intéresse hors sa santé.

— Bon. Mais s'il n'accepte pas ?

— Il acceptera, fit Aurore. Elle s'éloigna de moi, juste comme la porte au sommet de l'escalier s'ouvrait. Romolo descendait en habit de ville.

C'est Aurore, heureusement, qui lui fit part de notre nouveau projet. A ma grande stupéfaction, le visage du barbu s'illumina de reconnaissance. C'était la première fois qu'il souriait depuis qu'il m'avait vu entrer dans le magasin. Quelque chose de doux et d'enfantin apparut sur sa face épaisse, dans ses yeux tristes. Ses pommettes écarlates, encadrées par les poils touffus, parurent trembler :

— Soyez tranquille je vous la ramène entière. Ne vous inquiétez pas. Je connais la route. Et le permis international, je l'ai depuis vingt ans. Regardez. Il avait tiré le permis de la poche de son pantalon et me le montrait.

Je ne voulus pas regarder, mais j'aperçus tout de même, l'espace d'un éclair, sa photographie sans barbe, alors qu'il était plus jeune et pas encore malade : un visage classique parfait ; deux yeux pleins de douceur, d'intelligence, de vivacité.

Nous étions devant la voiture. J'en retirai mes valises, les déposai en face, à l'Hôtel du Col où je pris une chambre. Romolo voulut me les porter lui-même et n'en finissait pas de me remercier. Au dernier moment, comme il était déjà au volant, il me dit avant de partir :

— Tenez compagnie à Aurore. Donnez-lui un bon conseil, un vrai conseil d'avocat.

— A propos de quoi ? dis-je étonné.

— Eh bien, nous sommes dans une mer d'ennuis, monsieur l'avocat...

Je fis mine de ne pas comprendre.

— Le magasin ne marche pas. Cette pauvre Aurore, elle n'y est pas

habituée, vous voyez, il y a des années qu'elle menait la grande vie... Moi, j'm'en vais de la poitrine, elle a accepté ce sacrifice pour moi. Si vous pouviez inventer quelque chose, si vous aviez une idée... Il laissa la phrase inachevée, me regardant d'un air fin, comme si cette suggestion, il avait voulu me la souffler au lieu de me la demander. Il précisa :

— Continuer comme ça, c'est impossible. Aurore a besoin de se distraire, de s'en aller d'ici quelque temps, de faire un petit voyage... Dites-le lui, vous. Ici, pour le magasin, c'est moi qui resterai : j'suis plus que suffisant.

— Je le lui dirai, répondis-je, mais une objection me venait à l'esprit, si évidente que j'hésitai un instant avant de parler.

— Mais si vous avez des difficultés financières, où les trouvera-t-elle, les moyens de voyager ?

— Ce n'est rien, fit-il sans me regarder, il y a tellement d'amies qui l'ont invitée à passer l'hiver à Capri, à Taormina, où ça lui plaît... Suffit qu'elle se décide.

Sur ces mots, Romolo s'en alla. Je m'empressai de rapporter tout cela à Aurore, en ajoutant que je ne m'expliquais pas ce changement de ton, cette bonhomie inattendue, cette cordialité et tous ces discours.

Aurore parut très contrariée. Elle laissa même échapper une ou deux injures en français contre Romolo.

— Il faut le comprendre, parce qu'il est malade et qu'on ne sait pas quand il guérira. Mais il est malin, oh, il est malin ! Il vous connaissait déjà très bien ; j'avais si souvent prononcé votre nom : l'ami, l'avocat d'Ulderico. Et aujourd'hui, à table, il s'est aperçu que je désirais vous parler. Mais il a essayé de m'en empêcher parce qu'il avait peur.

— Peur de quoi ?

— Du sanatorium. Il ne veut pas y aller. Il a peur que je le plaque.

— Et vous le feriez, Aurore ?

— Comme ça, non. Mais si ça ne marche plus, si j'y suis contrainte...

— Vous l'aimez ?

— Je l'ai aimé pendant des années. Je l'ai connu avant Ulderico. Et quand on s'est aimé si longtemps, on reste toujours un peu attaché l'un à l'autre. Maintenant, pour être sincère, je n'aurais plus besoin de lui. Mais cela me fait de la peine de le quitter dans de telles conditions. Je voudrais au moins l'abandonner bien, lui venir en aide dans les premiers temps... Il n'est pas méchant. Seulement malin et menteur. Il devait faire faire cette radiographie, ce qui l'oblige à aller jusqu'à Grenoble, et sans voiture, c'est très incommode, surtout pour lui. A prendre ou à laisser : alors il a préféré jouer la comédie, se montrer gentil avec vous et faire comme si c'était lui qui avait désiré le premier que je vous demande des conseils. Moi, me distraire ? Faire un petit voyage ? Si seulement !... Non, il n'y a pas une seule amie qui m'ait invitée. La vérité, c'est que nous sommes sur le point de faire faillite, Peyrani. D'ici mars, nous devons payer un an de location. Trois cent mille francs. Et tous

les mois, il y a les traites : cinquante, soixante-quinze, cent mille tous les mois. L'hiver, nous faisons un peu d'affaires, nous arrivons à mettre deux cent cinquante mille francs de côté, rien de plus. Comme vous voyez, cela ne suffit pas pour la location. Et puis, il faut continuer à vivre, manger, s'habiller, tous les deux ; et les remèdes, les soins pour lui. Voilà la situation. Il ne s'agit vraiment pas de voyages. L'unique personne qui peut m'aider, c'est vous.

— Moi ? dis-je, surpris de la simplicité avec laquelle Aurore s'adressait à moi.

Elle expliqua :

— Oui, il n'y a que vous qui puissiez écrire à Ulderico et obtenir, je ne dis pas qu'il me pardonne, mais qu'il m'envoie ce qui serait pour lui une petite somme et représenterait pour moi une année de vie. C'est pourquoi... je ne suis pas bigote, Maître, mais quand je suis descendue ici et que je vous ai vu dans le magasin, j'ai remercié la Madone de vous avoir envoyé !

— Écrire à Ulderico ! Vous le connaissez mieux que moi. Pensez-y bien. Vous l'avez trahi. Vous divorcez. Au bout de cinq ans, alors que vous vivez avec un autre homme vous voulez qu'Ulderico vous aide ?

— Mais non, je vous l'ai dit. Nous n'avons pas divorcé à cause de Romolo. Ulderico n'a même jamais connu son existence. S'il est informé, il sait peut-être aujourd'hui que, pendant ces cinq dernières années, j'ai vécu avec lui. Mais c'est naturel : je ne pouvais pas me faire nonne. Donc pour lui, Romolo, je l'ai connu *après*. Nous avons divorcé par la faute de Silvestri : une malédiction ! Parce qu'entre Silvestri et moi, il n'y a jamais rien eu, ou presque rien.

— Pourtant, observai-je tranquillement, il a dû se passer quelque chose puisqu'Almagià a demandé le divorce.

Aurore se tut un instant. J'étais dans la salle à manger, devant un café et un verre de cognac. Nerveuse, elle allait et venait ; et par la porte, dont elle avait laissé le rideau levé, elle regardait de temps en temps dans la boutique pour voir si un client entrait.

Elle revint vers moi, s'approcha comme en hésitant et finalement, avec un léger sourire :

— Il y a une chose... Mieux vaut que je vous la dise tout de suite... Sinon, vous ne comprendriez pas. Almagià et moi, nous n'avons jamais été mariés. A la fin de la guerre, j'étais à Nice. C'est là que nous nous sommes connus. Quand Almagià partit pour Rome, il voulait que je le rejoigne ; mais je commençai par refuser. Il insista. Après de nombreuses discussions, je lui ai dit : « Je viens, mais à une condition : tu me présentes à tout le monde, à tout le monde indistinctement, y compris tes intimes, comme ta femme. Nous nous sommes mariés, il y a trois ans à New York. » Oui, je connaissais New York : j'y avais été avant la guerre, à dix-sept ans ; j'étais mannequin chez Schiaparelli.

Un premier voile tombait. Ce que j'avais remarqué jadis : Aurore

soumise et prudente dans la crainte de perdre en même temps que son amant le confort, le luxe, ses entrées dans le monde ; Almagià absolument maître de ses mouvements et libre de rompre quand il lui plairait.

Je demandai à Aurore :

— Même Silvestri ne le savait pas ?

— Hélas non, même pas lui. S'il l'avait su, je ne serais pas dans ces embêtements. Romolo était mon ami quand j'ai rencontré Almagià. Il était impresario, ou plutôt — il était très jeune — aide-impresario pour les revues, le théâtre de variétés. Il faisait des voyages à l'étranger, à Londres, à Paris, à Berlin, à Vienne, engageant des « numéros », des danseuses, des compagnies de girls. Il passait des contrats pour le compte de quelqu'un de Milan dont le nom m'échappe maintenant. Moi, après avoir été mannequin, j'étais devenue danseuse. Nous nous sommes rencontrés à Charleroi. Les étapes de la tournée étaient plus moches les unes que les autres, rien que des petites villes ; mais mon cachet était le plus élevé que j'aie jamais eu : environ mille francs de l'époque. Avec Romolo, dès notre première rencontre, presque dès le premier regard, ça a été... vous savez, de ces choses qui n'arrivent qu'une fois dans la vie. Il devait rentrer à Milan deux jours plus tard. Il resta en Belgique un mois, tout le temps que la compagnie y resta. Puis le programme était de débuter à Amsterdam ; mais il y avait déjà le danger de l'invasion et l'engagement fut rompu, remplacé au dernier moment par Marseille. Romolo me dit : « Viens avec moi, je t'emmène à Milan ; un contrat, j'en ai un pour toi ; pas très bon, mais je l'ai. Viens vivre à Rome, chez moi. Du travail, en Italie, tu en trouveras toujours. » J'hésitai ; puis je dis : « Pas trop vite. Laisse-moi faire encore Marseille. » J'étais très bien payée, je vous l'ai dit. Nous étions amoureux fous ; il se laisse convaincre et m'accompagne à Marseille. A peine y étions-nous que la guerre éclate avec l'Italie. Il a juste le temps de prendre le dernier train pour Vintimille, sinon il restait bloqué en France. Et c'est ainsi que nous sommes demeurés trois ans sans nous voir, sans nouvelles l'un de l'autre. Mais je l'avais dans la peau. Voilà, Maître, c'est le destin ! Sans la guerre, tout aurait bien fini. Pourquoi pas ? Nous pouvions nous marier, avoir des enfants.

» Mais la guerre ! J'avais à Paris mon père, ma mère et une tante à entretenir ; vieux tous les trois et qui ne pouvaient travailler. Avant que la défaite arrive, je les fais venir à Nice, je loue un petit appartement où nous vivons ensemble. Mais la seule personne qui apporte de l'argent à la maison, c'est moi.

» Quand il faut sourire à tout le monde, être gentil avec tout le monde, on dit que c'est la belle vie. Ce n'est pas mon idée. Et faire ça avec un certain style, toujours dans certains milieux et jamais dans d'autres ; prendre garde de ne pas se laisser rouler, et que le sacrifice au moins rapporte, je vous jure qu'en fait de vie c'est une vie difficile.

Pour la première fois, Aurore était sincère avec moi. Elle avait fait ses calculs, choisi son but. Elle avait sans doute compris que le meilleur moyen de m'émouvoir, c'était de me dire la vérité. Moi finalement, je pouvais penser à tout, sauf à un mensonge qu'elle aurait inventé pour s'humilier à mes yeux. Et ses paroles, son accent dur et populaire révélaient le fatalisme et le sentimentalisme conventionnels, malgré tout sincères, qui dominent la vie et modèlent la conscience de beaucoup de femmes de ce genre.

A ce moment, un skieur étant entré dans le magasin, Aurore passa de l'autre côté pour le servir. Je la regardais par la porte alors qu'appuyée au comptoir, elle parlait avec le client, et il me semblait la voir pour la première fois. Voilà Aurore, me dis-je, dans sa vérité. Elle était beaucoup plus sympathique et beaucoup plus intéressante que l'autre, que la fausse grande dame et la mystérieuse vamp.

Ses vêtements eux-mêmes, pour la première fois après toutes les étranges toilettes de Rome dont je me souvenais, n'étaient pas faits pour la mettre en valeur, ni pour provoquer. Elle n'en avait pas encore changé depuis le matin. Un pullover noir, à manches retroussées jusqu'au-dessus du coude. Des pantalons noirs. Des souliers à talons hauts. Grave erreur, aurait dit Almagià. Une femme bien, avec des pantalons, porte toujours des chaussures ou des sandales sans talons, ou presque sans talons. Mais cette erreur aussi me plaisait. Pas de talons, pas de femme bien ! C'était une fille quelconque qui avait mal mené sa vie comme tant d'autres. Et comme tant d'hommes, moi y compris.

V

— Tous les matins, une demi-heure d'équitation, et tous les après-midi, une demi-heure de tennis, dit Aurore en revenant dans la pièce et en s'asseyant près de moi. Le samedi et le dimanche, golf. Jamais plus d'un whisky par jour. Très peu de cigarettes, des égyptiennes. Veiller à ne pas prendre froid, à ne pas se fatiguer. A minuit, au maximum une heure : le dodo. Occupé de ses sous et de ses affaires. Quand c'est l'heure, travailler ; s'arrêter quand c'est l'heure. Ne jamais s'agiter. Quinze jours par an, Montecatini ; quinze jours, Ischia, pour les cures de boue. Bains tièdes, mesurés au thermomètre ; frictions, massages du visage et du corps. Et l'amour ? L'amour, évidemment, au compte-gouttes... Ça ne l'empêchera pas de crever avant les autres, un bon coup, pan ! Je le vois d'ici ! Mais vous le savez, vous, l'âge d'Ulderico ?

— A peu près le mien, répondis-je en riant. Cinquante.

— Il le tient secret parce qu'il est pire qu'une vedette : six de plus, mon cher Peyrani, cinquante-six ! Il vit comme une horloge. Je vous

ai décrit le cadre, hein? Voilà pourquoi tout le monde se trompe. Et dix-huit de plus que moi. Quand je suis arrivée à Rome, nous étions à la fin de 1945 : faites le compte. Lui avait quarante-six ans, moi vingt-huit. Dix-huit ans de différence, c'est beaucoup pour une femme jeune. Et je n'ai pas encore réussi à comprendre pourquoi il se disait amoureux de moi. Il le paraissait si peu ! Je me demande quelquefois : amoureux l'était-il vraiment? Et je réponds toujours : pas le moins du monde. A Nice, dans les premiers jours, quand c'était encore la guerre, peut-être. Mais ensuite, dès que nous avons commencé à vivre ensemble à Rome... ce n'était pas de l'amour, non : c'était, comment dire? du point d'honneur ! Plaisir, volonté de m'avoir là avec lui, au-dessous de lui, à faire tout ce qu'il voulait, à aller partout où il voulait, à voir qui il voulait, et chaque soir je lui faisais un rapport sur ma journée et il me donnait le programme du lendemain. Et les sermons, les instructions, point par point, méticuleux, précis, à en mourir !

— Cela, je l'avais deviné, dis-je. Mais vous, Aurore, comment faisiez-vous pour le supporter?

— Que voulez-vous, quand j'ai accepté de venir à Rome, je ne savais pas encore que ce serait ainsi. J'ai accepté parce que, pour tout le reste, cette proposition me semblait un rêve, mon idéal ! Pensez donc, ne plus avoir de préoccupations pour l'avenir ; pouvoir envoyer régulièrement chaque mois un beau mandat à la maison ; quand une robe me plaisait, une paire de chaussures, un sac, une fourrure, un bijou, l'acheter. Et l'acheter d'un cœur léger, sans remords... Il va de soi que tout ce que j'achetais devait également lui plaire ; mais là-dessus, je n'ai pas à me plaindre : nous étions presque toujours d'accord. Je vous l'ai dit, j'ai été chez Schiaparelli, j'ai vécu à Paris ; le goût aristocratique, je l'ai d'instinct. Et puis vivre à Rome, ne voir que du beau monde, poli, élégant ! Une maison aux Parioli, via Veneto, à Fregene, Capri, Taormina. Qu'est-ce que je pouvais désirer de plus? C'est ainsi que j'ai avalé sa manière de faire, sa compagnie, ses sermons, le petit sourire ironique qu'il tenait toujours prêt, et tout et tout. D'une manière ou d'une autre, il fallait bien payer, non?

J'observai :

— Il y avait encore une autre manière, beaucoup plus importante, de vous montrer reconnaissante : votre affection.

— Selon lui, mon affection devait consister à lui obéir comme la dernière des servantes et à faire, d'autre part, figure de grande dame et de véritable épouse devant les autres. Rien de plus. Je vous assure que le reste n'avait pas d'importance.

— Mais de ce reste vous sentiez pourtant l'absence?

— L'absence? Je ne crois pas. Tout au moins dans les premiers temps, je suis convaincue que non. Ulderico n'était pas l'homme que j'avais rêvé. Ce n'était même pas l'homme que j'imaginais quand j'ai

quitté Nice. Une désillusion sur toute la ligne : un tourment, un ennui, un poids terrible. Mais il m'offrait la vie qui m'avait toujours plu. Je vous assure qu'alors pour moi, entrer dans ma maison, via Tre Madonne, avec ce beau jardin, le chien blanc qui vient à ma rencontre et me fait fête ; le chauffeur, la femme de chambre, la cuisinière ; pouvoir rester au lit le matin, si cela me plaît, mais si autre chose me plaît, sortir, me promener à dix heures, parce que bien sûr je n'ai pas été forcée de prolonger la nuit, le soir précédent... Vous voyez, la joie et la tranquillité de cette existence me suffisaient. L'affection ? Les autres hommes m'en avaient peut-être montré, de l'affection ? Ils avaient attendu que je leur en montre ? Ulderico m'ennuyait, soit ; mais ce qu'il m'apportait était énorme. Dans les premiers mois, je n'ai pas éprouvé le moindre besoin d'affection.

— Alors ?

— Alors, je crois, que les choses seraient allées leur train, si plus tard ce qui est arrivé n'était pas arrivé.

— Et qui devait arriver d'une manière ou d'une autre, Aurore. Parce que, malgré tout, vous n'étiez pas heureuse avec Almagià. (J'avais à cœur décidément d'établir une fois pour toutes qu'Almagià était odieux, qu'il ne pouvait être aimé.)

— Ce n'est pas vrai, répondit Aurore. J'étais satisfaite. Je me serais fait une raison, voilà tout. C'est la faute du hasard, du destin, appelez ça comme vous voudrez. J'aurais volontiers pris l'engagement de ne plus connaître aucun autre homme de ma vie. Ce qui ne veut pas dire que je n'en éprouvais pas le désir de temps en temps. Tout au plus, aurais-je pu être tentée de trahir Almagià, si j'avais eu l'assurance absolue, qu'il n'en saurait jamais rien, qu'il n'y aurait en aucun cas de suites ni de complications. Bref, une liaison, jamais. Plutôt rien ! Mais au contraire, tout est arrivé. Une malédiction. J'ai commis une petite imprudence, une seule. Et il y avait un témoin, un seul, Silvestri. Ma malédiction, c'est lui !

— Ne parlez pas ainsi, Aurore, dis-je, blessé. Silvestri était un homme si bon.

— Bon ? Ne me faites pas rire. Ecoutez, j'étais décidée à ne pas trahir Ulderico pour tout l'or du monde. Si je l'avais fait j'aurais pris de telles précautions que cela serait revenu à ne pas le trahir. Par exemple, voulez-vous savoir la vraie raison de mon entêtement, avant de quitter Nice pour Rome, à ce qu'il me présente partout comme sa femme ? Pour que si, par hasard, j'avais rencontré Romolo, il croie que j'étais mariée. Romolo était peut-être le seul homme avec qui je ne me sentais pas très forte. Et le destin a voulu que je vienne précisément dans *sa* ville. Avant de partir de Nice, j'avais encore, écrit par lui sur un morceau de papier, la rue et le numéro où il habitait. Je l'ai déchiré sans regarder pour n'avoir aucune tentation. Une fois à Rome, pendant plusieurs mois, j'ai fort bien vécu, sans avoir jamais

l'idée de Romolo à l'esprit. Un jour, à l'angle d'une rue, je me souviens avoir vu un agent qui réglait la circulation et qui lui ressemblait un peu : grand et gros comme lui, avec un de ces visages romains, à l'antique, vous savez. J'y ai pensé alors, par nécessité, et je me suis dit qu'au fond il était étrange de ne l'avoir jamais rencontré, Rome n'est pas Paris. Puis, j'ai réfléchi : les hasards de la guerre, peut-être n'était-il plus à Rome, voilà tout.

Et voilà qu'un beau matin, je devrais plutôt dire un sale matin, alors que je me promenais via Condotti en regardant les vitrines, je m'entends appeler à voix basse : « Aurore ! » Je me retourne, c'était lui. Il était gai, jeune, beau, bien vêtu. Pas encore malade. Il avait l'air de se porter bien et aussi de gagner de l'argent. Cela me fait très plaisir de le voir. Mais lui, qui croyait que j'étais restée la même femme que jadis, il veut tout de suite me prendre dans ses bras, comme ça, sans malice, comme deux vieux amis s'embrassent quand ils se retrouvent. Moi naturellement, je ne veux pas et je lui raconte tout d'un seul coup, cela valait mieux : je suis mariée, j'aime mon mari et nous ne pouvons pas nous voir. « Nous pouvons nous voir en bons amis, insiste-t-il, présente-moi à ton mari. » Je réponds, très sérieuse : « Ça, jamais ! Impossible. » Il fait une drôle de tête. Je lui dis : « C'est la vie ; il faut se résigner ; maintenant, séparons-nous. » En me serrant la main, il lui vient une idée : il veut m'envoyer des billets pour le Sistina, la revue débute dans quelques jours. Mon nom, mon adresse ? Je lui réponds que je suis de passage à Rome avec mon mari ; que mon mari est américain et que j'habite à l'hôtel : « Merci, pour les billets, mais après-demain, je serai peut-être partie. » Et nous nous quittons. Je pensais : pour toujours.

— Et... vous étiez triste d'avoir à le quitter pour toujours ? demandai-je.

Je voulais savoir si Aurore avait été capable d'aimer vraiment, au moins une fois dans sa vie.

— Triste, triste... Que voulez-vous que je vous dise, Peyrani ? Bien sûr, ça ne me faisait pas plaisir. J'ai peut-être soupiré. Puis je suis entrée chez Bulgari et je me suis fait mettre de côté trois bracelets à porter chez moi pour les choisir avec Ulderico qui était déjà d'accord pour m'offrir un cadeau. Comme vous voyez, je me suis vite consolée.

— Mais en revoyant Romolo, vous n'avez rien éprouvé ?

— Si, j'étais émue. Mais je me suis fait violence, justement parce que je comprenais qu'avec lui je courais plus de dangers qu'avec les autres.

— Et ensuite ?

— Le soir de la première au Sistina. Ulderico avait déjà pris les billets, comme il faisait toujours, sans m'en avertir. Je dis que je ne me sentais pas bien. Non, le programme était déjà fixé, pas de changement possible. Au fond, je réfléchis, rien de grave : si Romolo me voit,

tant mieux, il verra que je suis avec mon mari ; et, certainement, après ce que je lui ai dit, il n'osera pas me saluer. Romolo en effet était dans le hall d'entrée, à côté du guichet. Il me voit, nous nous voyons, il feint de ne pas me connaître. Durant l'entracte, je reste dans mon fauteuil avec Ulderico ; voilà que Romolo vient se planter entre les travées pour nous observer à son aise. Je vois qu'il parle à l'un de ses voisins. Ulderico connaît la moitié de la ville à Rome, il salue à droite et à gauche des amis, des banquiers, des politiciens. Et je comprends tout à coup que Romolo est en train de se renseigner sur Ulderico. J'étais ennuyée ; mais, je ne pouvais rien faire.

— Romolo, il était amoureux ?

Aurore répondit avec un certain agacement :

— Pfff ! Amoureux, vous posez toujours de drôles de questions. Bien sûr qu'il était amoureux. Mais qu'est-ce que ça change ? Il voulait absolument me revoir, et il désirait savoir qui était mon mari. Il l'a su sans peine, et bien d'autres choses. La semaine suivante, Ulderico allait à Milan pour trois jours seulement, dès le matin, Romolo me téléphonait.

— Et vous ?

— La veille au soir, Ulderico avait été odieux. Il y avait justement Silvestri à dîner. Il était revenu de son village et nous avions recommencé à nous voir. Vous vous souvenez de la scène absurde quand il était tombé malade, qu'il devait partir et qu'il était venu me dire au revoir avec vous ?

— Bien sûr, que je me souviens.

— Naturellement, je l'avais raconté à Almagià. Mais Almagià s'était mis à rire. Il était jaloux de tout le monde, même du chauffeur : gare à moi, si je lui disais plus qu'un bonjour ou un bonsoir et les ordres nécessaires. Mais Silvestri, non : c'était le seul homme qui ne lui portait pas ombrage. A Silvestri tout était permis. Mieux encore, il me reprochait toujours de ne pas être assez gentille avec lui.

— Parce qu'il savait que Silvestri était inoffensif.

— Il se trompait. Mais Ulderico ne s'en rendait même pas compte. Ce soir-là, à dîner, en sa présence, il n'avait cessé de m'adresser des reproches, faisant de l'ironie, m'humiliant, comme si nous avions été seuls. A la fin, il avait demandé à Silvestri de l'accompagner à la gare et n'avait pas voulu que je les suive, disant qne j'étais mal coiffée et que dans le wagon-lit il y avait des gens importants, des amis auxquels il tenait. Vous vous imaginez : moi, mal coiffée ! J'allais chez Attilio trois fois par semaine ! Exaspérée, je suis restée à la maison. Et je me souviens que je n'arrivais pas à m'endormir. Le matin, j'étais encore au lit, j'avais à peine pris mon café, quand la femme de chambre frappe à la porte : « Il y a un Monsieur au téléphone, il a demandé Monsieur l'ingénieur, j'ai répondu qu'il n'était pas à Rome, alors il a dit qu'il voulait vous parler. » Pensant qu'il s'agissait d'un

embêtement, je prie qu'on demande son nom et ce qu'il désire. La femme de chambre s'en va, revient : « C'est M. Pollastrini », dit-elle, et c'est tout.

» J'ai eu tort, je le sais. J'étais confortablement étendue dans mon beau lit, le soleil entrait par la fenêtre entrouverte, je voyais un coin du jardin, j'entendais le jardinier qui ratissait le gravier, et j'aurais été tout à fait heureuse, si je n'avais pas senti en moi cette petite boule de rage contre Ulderico : pour sa manière de me traiter, pour sa manière d'être. Ah ! si j'avais pu entendre un seul instant une autre voix qui me dise des choses aimables !

» Romolo me dit seulement : « C'est toi ? Dans l'annuaire du téléphone, sous Pollastrini Romolo, il y a mon numéro et mon adresse. J'y suis toujours de trois heures du matin à midi. Je vis seul, j'ai un petit appartement. Ceci pour que tu le saches. Après, fais comme tu veux. Je pense toujours à toi. Mais, si tu ne me donnes pas signe de vie, je ne te dérangerai plus jamais. »

» Il n'a rien ajouté. Et moi non plus ; je ne lui ai pas reproché d'avoir téléphoné, pas demandé comment il avait fait pour se procurer mon numéro. J'ai reposé le récepteur et commencé à réfléchir. Vous savez combien de temps j'y ai pensé, Peyrani ?

— Cinq minutes, dis-je en riant. Vous y êtes allée tout de suite.

— Six mois. Six mois plus tard. Quand Ulderico fit son premier voyage à New York. Jusque-là, sa plus longue absence avait été de quatre, cinq jours au maximum ; et puis, à Paris et à Londres, il m'emmenait quelquefois.

» Ulderico devait rester trois semaines à New York. C'était au début de juillet, ou fin juin. J'aurais pu aller à Portofino, chez des amis d'Ulderico qui m'avaient invitée. Ulderico était d'accord. Mais cela m'ennuyait pour deux raisons. Primo, parce que je comprenais qu'ils ne m'avaient invitée qu'en tant qu'épouse d'Ulderico ; y aller sans lui, j'avoue que cela m'intimidait. Secundo, parce que si j'y allais, je savais très bien que je ne pourrais pas éviter, je ne dis pas un scandale, mais... des cancans. Vous ne m'avez jamais vue en costume de bain ; mais si je vous le dis, il faut me croire : je n'y mets aucun orgueil, c'est la vérité, pour ce qu'elle m'a servi, ma beauté ! Donc, il faut me croire : quand je descends sur la plage, je plais. Ou du moins je plaisais à cette époque. Toutes ces filles autour d'Ulderico, c'était le groupe le plus chic de Rome : je les mettais au tapis, toutes. Comme physique, comme ligne, comme classe. J'étais le numéro un. Producteurs de cinéma, metteurs en scène, tous à tourner autour de moi. Le bout d'essai, le rôle, les offres, ça pleuvait. Almagià naturellement ne voulait pas même en entendre parler. Les gens de cinéma, c'était sa bête noire. Bon, avec les atouts que j'avais, vous devinez l'envie, la haine de toutes ces filles. Des filles ? Façon de dire : c'étaient des femmes et des jeunes filles avec compte en banque, propriétés et noms à rallonge.

Et leurs hommes, ou leurs maris, ou autre chose, en me voyant là sur la plage, tous les jours, ou le soir au dancing, et sachant qu'Ulderico était à New York, ils auraient tous cherché une aventure avec moi. Sans y réussir, d'accord, je sais me défendre. Mais des histoires il y en aurait eu.

» Donc, je suis restée à Rome. Je n'allais même pas à Ostie ou à Fregene, pour les mêmes raisons. Je sortais le matin en voiture jusqu'à Villa Glori, je faisais deux pas avec le chien ; puis, je descendais place d'Espagne, chez Attilio ou pour un ou deux achats. Je revenais à la maison vers une heure et demie, déjeunais, dormais, me réveillais et c'est alors que commençait le grand problème : qu'est-ce que je pourrais bien faire jusqu'à l'heure du dîner? Et après le dîner? Impossible d'aller au cinéma toute seule. Est-ce ma haute taille, ma ligne qui n'est pas celle des Romaines, le fait est qu'on ne me laissait jamais tranquille. A Rome, il y a des centaines de garçons inoccupés, ou qui le sont exprès, par profession ; spécialement l'été, c'est de ça qu'ils vivent. « *You are american* ? » Je préférais rester seule à la maison, même le soir. Il n'y avait pas encore la télévision, dommage ! J'aurais peut-être résisté. Mais l'ennui ! L'ennui vers les sept heures. Je prenais le thé au jardin, même le chien en avait assez de jouer. Pouvoir parler à quelqu'un, peu importe qui ! Même Silvestri, je l'aurais vu avec plaisir. Mais il était dans son village.

» Un jour, c'était une fête, je ne sais plus laquelle. La femme de chambre et la cuisinière étaient parties, elles m'avaient demandé la permission de sortir. Le chauffeur, je l'avais envoyé expédier un câble à Ulderico. J'étais seule à la maison. Aucun danger qu'on m'entendît. Je prends l'annuaire du téléphone. Ce n'était pas l'heure que Romolo m'avait indiquée. Je pensais : cela vaut mieux ; s'il n'est pas là, tant pis. Laissons faire le destin.

» Il était là. Je lui donne rendez-vous à dix heures du soir, devant le Supercinéma. J'y vais à neuf heures, avec la Cadillac ; puis je renvoie le chauffeur. Je lui dis que pour revenir je prendrai un taxi. A dix heures, je sors du cinéma : Romolo était là. « C'est juste pour bavarder un peu, rien de plus. » Il avait une petite auto, nous allons à Castelfusano.

» Pendant le trajet, nous n'avons pas dit un mot, ni lui, ni moi. Ensuite la pinède, la mer, la nuit, les étoiles ; en silence, près de quelqu'un que je connaissais et qui était un bon garçon, je le savais... Ce fut comme un grand soupir qu'on pousse, long, profond. J'étais heureuse.

— Un soupir de libération, dis-je, également content. Je comprends très bien. Mais entre vous, c'était l'amour.

— L'amour? Qu'est-ce que j'en sais? La question n'est pas là. Après cela, je me suis mise à rencontrer Romolo assez souvent. Mais toujours en secret et chaque fois avec toutes les précautions possibles

et imaginables. Par exemple, nous n'avons plus jamais commis la bêtise de la balade en auto à ciel ouvert, comme des gamins. C'est moi qui allais chez lui. Mais toujours pour une visite très brève, et en faisant d'abord des courses et des courses dans un magasin, chez le dentiste, le coiffeur, la couturière, le vétérinaire avec le chien... Bref, si quelqu'un m'avait vue, j'avais toujours un alibi parfait, tout prêt pour Ulderico. Mais ce ne fut jamais nécessaire.

» Le plus difficile, comme je sortais avec la Cadillac, c'était de tromper le chauffeur. Avec lui aussi, j'ai été toujours d'une prudence absolue. La difficulté de parquer, diverses courses qu'il me fallait faire à pied dans le centre : je lui donnais toujours rendez-vous dans un autre endroit, très loin du quartier de Romolo. Le chauffeur, la femme de chambre, la cuisinière, le jardinier, tout le personnel avait été choisi par Ulderico. Tous m'aimaient bien, plus que lui en tout cas. Mais rien n'aurait été plus stupide que de courir un risque. La femme de chambre n'avait entendu qu'une fois, plusieurs mois auparavant, le nom de Romolo au téléphone. Mais c'est un nom qui ne s'oublie pas : Pollastrini. Donc, plus de téléphones de Romolo. C'est moi qui l'appelais d'un bar. Cependant, certaines fois, cela ne suffisait pas. Romolo avait aussi sa vie, la revue ; il n'allait plus à l'étranger, mais souvent à Milan. Nous nous sommes mis d'accord, dans le cas où il lui faudrait absolument téléphoner, pour qu'il le fasse pendant les heures où Ulderico n'était pas là et pour qu'il donne un autre nom à la femme de chambre, un nom convenu. Lequel ? Il n'y en avait qu'un de sûr. Vous avez déjà compris.

— Silvestri ?

— Silvestri. Si par hasard c'était mon mari qui était allé à l'appareil à la place de la femme de chambre, Romolo devait dire qu'il y avait eu erreur.

— Mais la femme de chambre ne connaissait pas la voix de Silvestri ?

— J'avais appris à Romolo à l'imiter. Quoi qu'il en soit, ce fut un stratagème dont nous n'avons pas usé plus de six fois en trois ans. Juste dans les cas extrêmes. Et tout allait très bien. Les jours où Romolo téléphonait, Ulderico n'était jamais à la maison. Silvestri venait à Rome très souvent et quand nous l'attendions le moins.

— Donc, pendant ces trois ans, dis-je ironiquement, vous aurez vécu contente.

— Je ne sais pas si j'étais contente. On ne l'est peut-être jamais. Les mois passaient, et au lieu de s'améliorer, Ulderico empirait. Sarcastique, ennuyeux, nerveux, maniaque. Heureusement, il faisait des voyages. Mais désormais, à Rome, j'étais connue partout ; et, en ce qui concernait Romolo, je devais prendre les mêmes précautions en l'absence d'Almagià. Pendant tout ce temps, par exemple, je n'ai jamais passé une nuit avec Romolo. Et cela me coûtait ; oui, je sais que c'est idiot.

— L'amour n'est jamais un mal, Aurore, dis-je avec conviction. Une seule chose me déplaît dans votre récit : le choix du nom de Silvestri. Le mêler à une pareille histoire !

— Mais, je ne vous demande pas si j'ai bien ou mal agi. Je veux seulement vous fourrer la vérité dans le crâne : Almagià n'a jamais rien su de Romolo ; par conséquent, vous pouvez lui écrire pour qu'il m'aide. Quant au nom de Silvestri, vous avez raison, il m'a porté malheur.

Je n'arrivais pas à imaginer ce qui était arrivé ; cependant l'idée me vint que la vie est parfois juste. Je fus tenté de le dire à Aurore. Mais je me tus. Si je le lui avais dit, aurait-elle compris ?

Je la regardai pendant le silence qui suivit. Le soleil s'était couché soudain, comme il arrive à la montagne, en hiver ; une pénombre bleue flottait dans la pièce. Aurore était assise devant moi, repliée sur elle-même, dans une pause peu élégante : jambes écartées, les avant-bras appuyés dessus ; et ses mains chiffonnaient un petit mouchoir. Pour l'instant, comme si elle s'était souvenue de quelque chose, elle tordait brusquement son poignet gauche et regardait sa montre. Belle, encore désirable... Humaine ? Cynique ?

Et si je la jugeais mal ? Si c'était moi qui ne savais pas voir la première étincelle d'un remords ? Dans sa volonté d'éclaircir et de raconter tout, jusqu'aux plus sordides détails, la première lueur de conscience ? Dans son entêtement à tirer une petite somme d'Almagià... Non, non, pour elle, c'était une somme importante. Elle avait besoin d'argent, voilà tout.

VI

Dans le silence, en effet, elle réfléchissait aussi. Elle venait de regarder l'heure à sa montre d'or, une montre ornée de brillants, qu'elle portait au poignet. Puis, lentement, elle l'avait enlevée et l'avait enveloppée avec soin dans un morceau de papier.

— Vous voyez, Peyrani, me dit-elle, voici le dernier objet de valeur que je possède. Tout le reste, bagues, colliers, bracelets... Non, ça c'est de la broutille, s'interrompit-elle en désignant les nombreux anneaux qu'elle avait au bras. Tout ce qui pouvait être vendu, je l'ai vendu ces deux dernières années. Aujourd'hui, un inspecteur de la douane italienne doit venir qui me donnera peut-être un bon prix pour la montre : le mouvement est de Jaeger-Le Coultre, une des meilleures marques, et puis, il y a les brillants. Avec ça nous paierons les traites de janvier et février, plus une ou deux de l'année passée, que je continue à renouveler. Mais après ? La location ? Les autres traites ? Et vivre ? Les remèdes, les radiographies de Romolo ?

Je l'observais avec méfiance et ennui. De toute évidence, le commerce allait mal : mais jusqu'à quel point? Il y avait probablement de l'exagération. Cette histoire de la montre elle venait de l'inventer. Elle s'était peut-être aperçue que je l'avais remarquée à son poignet, pendant ce moment de silence.

Je n'arrivais pas à croire naïvement Aurore mais je prenais soudain conscience de mon envie de la croire. Vanité de ma part, semblable à celle d'Almagià?

— Au printemps de cette année-là, quand Almagià partit pour le Brésil, il était entendu que je ferais un saut à Nice pour rendre visite à ma famille que je n'avais pas revue depuis des années. Le voyage était long; il paraissait naturel de faire étape à Gênes, plutôt que de prendre le wagon-lit. C'est ainsi que nous est venue l'idée, avec Romolo, de nous retrouver...

» A l'hôtel, nous devions avoir des chambres séparées. Il n'y avait aucun danger. Pourtant le malheur est arrivé... C'était écrit : il fallait que ça nous tombe dessus!

» Nous nous sommes rendus à la gare chacun de notre côté, pour que personne ne puisse nous rencontrer ensemble. Et, nous nous sommes retrouvés dans un compartiment de première, où nous avions réservé deux places jusqu'à Gênes, l'une en face de l'autre. S'il y avait eu un visage connu dans le train, nous ne nous serions même pas adressé la parole pendant tout le trajet. Il nous aurait suffi de nous regarder de temps en temps dans les yeux, en pensant que dans quelques heures, nous serions en sûreté à Gênes, enfermés dans une chambre du Bristol.

» A la gare et dans le train, pas un visage de connaissance. Nous avons été malgré tout très prudents. De loin en loin, quelques mots indifférents, en nous passant un périodique, en regardant le paysage. Dans l'angle opposé, un vieux monsieur somnolait : il aura certainement pensé que nous ne voyagions pas ensemble. Quelquefois, même malgré nous, la pointe de nos pieds ou nos genoux s'effleuraient, se touchaient : c'est peut-être le plaisir le plus grand que j'aie éprouvé de ma vie. Idiot, pas vrai?

— C'est normal, dis-je. Le fruit défendu.

— Non, exactement le contraire. Pour la première fois depuis que j'avais retrouvé Romolo, je m'essayais à vivre avec lui en toute tranquillité. Voilà, j'étais assise en face de lui, et les minutes passaient l'une après l'autre, les quarts d'heure passaient, les demi-heures : lui, toujours là, et moi, sans l'angoisse d'avoir à me séparer de lui, d'avoir à me cacher. J'aurais pu être sa femme, les choses n'auraient pas été différentes. Pourquoi pas? Je me le suis dit ce jour-là pour la première fois : si seulement Romolo avait eu l'argent d'Almagià... Ah, je n'aurais pas hésité!

— Qui sait? dis-je, amusé. Si c'était Romolo qui avait eu la fortune d'Almagià, il n'aurait pas été ce qu'il était, mais très probablement quelque chose de très proche d'Almagià. Et, vous vous seriez trouvée dans la même situation. Et puis, on ne peut pas tout avoir dans la vie. Il faut choisir. Et choisir de telle sorte qu'on n'ait pas à se lamenter dans la suite. Vous avez compris?

— Oui, oui, j'ai compris, fit Aurore avec irritation. Je l'ai toujours su. Mais, c'est vous qui ne comprenez pas. Parce qu'il y en a aussi qui ont le droit de tout avoir. Je ne dis pas cela pour maintenant, j'ai passé trente-cinq ans. Mais il y a dix ans, je vous assure que je pouvais me passer de choisir, moi! Des hommes à la pelle, si j'avais voulu. Des millions et l'amour. Tout à la fois. Et j'étais sur le point d'y arriver. Puis, tout à coup, ça a mal tourné. Le mauvais œil, comme on dit à Naples.

» Après Viareggio, vers les huit heures, nous nous levons et nous allons au wagon-restaurant pour dîner. Romolo me suit à deux pas; je marche devant, entre les tables, cherchant du regard deux places libres. Il y a un monsieur seul à une table pour quatre, qui, à ce moment-là, lit un journal déplié et levé haut derrière lequel il disparaît. Je m'assieds devant lui et Romolo allait s'asseoir à côté de moi, quand le monsieur baisse son journal : c'est Silvestri. Silvestri que j'avais vu la veille encore et que je croyais demeuré à Rome. Il se lève avec enthousiasme, me baise la main. D'un clin d'œil, j'essaie de faire comprendre à Romolo qu'il lui faut feindre de ne pas me connaître. Mais lui ne s'aperçoit de rien, s'incline avec correction devant Silvestri et se présente :

— Vous permettez? Silvestri.

— Silvestri. Moi aussi! répond Silvestri en riant et il lui serre la main.

Romolo rit, très embarrassé, en rougissant. Je ris aussi. Nous rions tous les trois. Nous nous asseyons. Je pense à un remède, le seul : que Silvestri croie que Romolo est une connaissance occasionnelle faite durant le voyage, une demi-heure plus tôt. Je regarde Silvestri. Je dis peut-être trop vite, en me tournant à peine du côté de Romolo :

— Silvestri? Vous aussi! Quel hasard! Vous savez, je n'avais pas bien compris votre nom, quand vous vous êtes présenté tout à l'heure.

Silvestri rit et me regarde fixement en plissant méchamment les yeux, et me dit avec perfidie :

— C'est toujours ainsi. Dans les présentations, on ne comprend jamais bien le nom.

Puis, il se tourne vers Romolo; autre sourire encore plus méchant, et clignant encore plus des yeux :

— Sauf cette fois-ci, entre nous, bien entendu.

J'ai eu peur. Il avait l'air d'avoir dit à Romolo : « Eh! mon garçon, on s'est compris! »

— Pardon, dis-je à Aurore en l'interrompant. Pardon, je connaissais très bien Silvestri. Il pouvait avoir mille défauts ; mais, je vous assure qu'il n'était pas méchant, absolument pas. Cette manière de rire, de parler, de cligner des yeux, ce n'était rien de plus qu'une manière d'être à lui, involontaire, peut-être parce qu'il était myope et ne voulait pas porter de lunettes. Je suis sûr que Silvestri n'avait rien compris ni rien soupçonné. Il était si naïf, si peu observateur.

— Bon, ça va, articula à peine Aurore, sans se montrer effleurée par le plus petit doute sur la malignité de Silvestri. Je cherche à changer de conversation. Je vois que Silvestri porte un costume de chasse, je lui demande comment cela se fait. Il répond qu'il est monté à Viareggio. Il avait quitté Rome la veille et était allé à la chasse avec des amis, dans une réserve près de Pise. Je lui demande de me parler de la chasse ; je ne m'intéresse qu'à lui, comme si Romolo n'existait pas, et comme on fait, je crois, lorsqu'on se trouve en compagnie d'une connaissance récente et de hasard et qu'on rencontre une autre personne qui, au contraire, est un ami de famille. Mais lui, qui bavarde toujours tellement quand il est question de la chasse, le voilà qui expédie la chose en deux mots et se retourne aussitôt vers Romolo : « — Vous êtes de Modène par hasard ? — Non, dit Romolo qui comprenait qu'il avait fait une gaffe terrible et commençait à peine à s'en remettre. — Parce qu'à Modène, il y a beaucoup de Silvestri. Mais c'est une tout autre branche, je ne crois même pas que nous soyons parents. Je suis Piémontais. Ma famille est piémontaise. Et vous, excusez-moi, vous êtes d'où ? »

» Romolo dit qu'il était Romain et fit bien, parce que moi, en tant qu'étrangère, je ne m'en suis jamais aperçue, mais il paraît que son accent se remarque beaucoup. L'autre n'était pas encore content : « C'est la première fois qu'il m'arrive de rencontrer un Silvestri romain. »

» Romolo répond qu'en réalité son père venait de Toscane ; qu'à Rome aujourd'hui il y a un peu de tout ; que Silvestri lui paraissait être un nom assez commun en Italie. Mais il s'embrouille, insiste, explique trop, a l'air de vouloir s'excuser. Silvestri l'observe d'un œil fixe, sans perdre un mot, et me regarde de temps en temps.

» J'aurais eu tort d'être en colère contre Romolo. Comment un homme avec son physique, sa stature, peut-il se présenter en disant : Pollastrini ? C'est trop ridicule. Nous étions sûrs que dans le train il n'y avait personne qui me connût. Comment prévoir que, pendant que nous étions ensemble, un hasard pourrait l'obliger à se présenter ? Et il fallait que Silvestri nous tombe dessus, montant dans le train à Viareggio et passant directement au wagon-restaurant. Pris au dépourvu, Romolo avait dit, au lieu de n'importe quel autre nom, le nom convenu que nous tenions en réserve pour les cas dangereux. Que voulez-vous, la fatalité.

» Comme Silvestri ne cessait de s'intéresser à Romolo, je compris que j'étais obligée à mon tour de m'adresser un peu à lui. Sinon mon silence même aurait pu confirmer Silvestri dans ses soupçons... Des soupçons, car des preuves, il n'en avait pas ; ou du moins, je croyais qu'il n'en avait pas. Je demandai à Romolo s'il allait lui aussi à Turin, comme Silvestri. Non, seulement à Gênes, répondit-il. J'ajoutai aussitôt que je devais également descendre à Gênes, mais pour changer de train et continuer, la nuit même, sur Vintimille et Nice. J'avais à peine parlé que je compris que je venais de m'enfoncer. Car, j'en étais presque sûre, nous devions arriver à Gênes deux heures après le départ du dernier train pour Vintimille. Tant pis, je pouvais m'être trompée en consultant l'horaire ! Durant le repas, je m'efforçai d'orienter Silvestri sur un sujet de conversation d'où Romolo fût exclu. Je lui parlai de son village, de la vie qu'il y menait, etc. Silvestri répondait, mais se livrait ensuite chaque fois à des comparaisons qui n'avaient rien à voir là-dedans. Rome, la vie à Rome. Naturellement, il le faisait exprès ; il voulait ramener Romolo dans la danse : « Et vous, qu'en pensez-vous ? Ecoutons un peu Monsieur, puisqu'il est romain ! »

Je ne pus me retenir :

— Pardon, Aurore. Il est clair qu'il le faisait par gentillesse, rien de plus. Du point de vue de Silvestri, vous aviez accepté, pour la durée du voyage, la compagnie d'un monsieur inconnu. Or, par sa propre présence, Silvestri, un vieil ami, se trouvait en tiers et excluait presque automatiquement cette compagnie récente et passagère. Situation désagréable, embarrassante. Pour s'en tirer d'une manière ou d'une autre, et poliment, Silvestri s'efforçait d'associer cet inconnu à la conversation.

Pour toute réponse, Aurore se mit à rire silencieusement. Elle n'avait même pas l'air d'avoir compris.

— Poliment, disait Aurore. Mais vous auriez dû voir de quel œil... quel sale œil de sale démon il lui posait ses questions, à mon pauvre Romolo ! Par exemple : « Maintenant, je voudrais avoir l'opinion de mon homonyme romain. »

Sale démon. Je dois pourtant confesser qu'en entendant ces deux mots, sale démon, j'avais sans le vouloir revu Silvestri vivant, devant moi, vivant et comme si je ne l'avais jamais connu : comme le visage d'un étranger avec lequel on a fait un long voyage sans jamais échanger une parole et qu'ensuite on oublie aussitôt, mais que nous reconnaissons avec horreur, un mois plus tard en ouvrant le journal, sous les traits d'un évadé ou d'un criminel. J'éloignai de moi cette image absurde et considérai avec rancœur Aurore, qui par ces deux mots l'avait suscitée.

MARIO SOLDATI

(TRADUCTION DE GEORGES PIROUÉ, COPYRIGHT BY PLON)

(*A suivre.*)

LA LANGUE FRANÇAISE DANS LA VIE INTERNATIONALE

par René Massigli

Les Français, depuis dix ans, n'ont eu que trop d'occasions de constater que leur langue n'occupe plus dans le monde, et singulièrement dans les débats internationaux, la place qui fut jadis la sienne ; ils s'en inquiètent, ils s'en indignent parfois et, cédant à un penchant national, ils cherchent à cette situation des « responsables » : tout naturellement, ils croient les trouver parmi les hommes politiques et les diplomates. D'après certains censeurs, le français aurait été jadis « reconnu » comme la langue diplomatique du monde civilisé ; de cette « reconnaissance » il tiendrait des droits que défendraient trop mollement ceux qui en auraient la charge. Que le reproche soit injuste, tout homme le sait qui est tant soit peu au courant de notre action culturelle à l'étranger ; on voudrait montrer ici que, de surcroît, il se base sur une conception inexacte du problème ; or, une appréciation correcte de la situation présente, des dangers qu'elle comporte et des chances qu'elle nous offre encore, est la condition de tout effort efficace pour conserver au français une place éminente comme langue de négociations et d'échanges diplomatiques.

A aucun moment, on ne le marquera jamais assez fortement, le français n'a été « reconnu » comme langue diplomatique.

On chercherait en vain un acte international quelconque dans lequel il serait déclaré que la langue française est, ou sera, la langue des négociations diplomatiques. Ce qui est vrai, c'est que, au cours d'une période de deux siècles et demi environ, qui s'étend du Congrès de Nimègue (1678) jusqu'à l'ouverture de la Conférence de la Paix, qui mit fin à la première guerre mondiale (18 janvier 1919), le français a fait des progrès constants comme langue utilisée de préférence dans la diplomatie ; dans les soixante dernières années de cette période, il a joui d'une prééminence incontestée.

La Paix de Westphalie est négociée en latin et en allemand et le traité de 1648 est rédigé en latin. C'est la tradition, et le latin est la langue qu'emploie le Saint-Empire dans ses relations internationales. Mais, déjà, les variations de pays à pays dans la prononciation du latin,

la décadence des études latines, sinon dans l'Église du moins dans les milieux où les souverains recrutent leurs ambassadeurs, rendaient sensible le besoin d'un autre moyen de communication.

A Nimègue, plusieurs langues sont concurremment employées. Certains des traités conclus à ce Congrès sont rédigés en français, mais le traité avec l'Empire l'est en latin. A l'Assemblée de Francfort (1682) où se prépare la réunion de Strasbourg à la France, commence à s'élaborer une doctrine dont les représentants français se font les promoteurs ; l'égalité des langues est affirmée : d'un côté, on emploiera le français, de l'autre on fera usage de l'allemand ou du latin, exposent dans un mémoire les négociateurs du roi de France ; mais ils ajoutent, sans préciser davantage, que, pour les traités multilatéraux, il faudra employer une langue commune.

La préoccupation d'*imposer* l'usage de la langue française n'apparaît nulle part.

Le Congrès de Rastadt (1714) marque une étape importante. Les négociateurs, le maréchal de Villars d'un côté, le prince Eugène de Savoie de l'autre, ont tous deux pour langue maternelle le français et tous deux, hommes de guerre et non d'académie, n'ont pas appris beaucoup de latin ; en tout cas, ils ont oublié ce qu'ils en ont su. Suivant l'usage, les représentants de l'Empereur demandent que le traité soit rédigé en latin : Louis XIV accepte et ce sont des textes latins que préparent les juristes. Mais les deux négociateurs ont un trait commun : ils ne sont pas disposés à signer des articles qu'ils ne comprennent pas. Le résultat, c'est que, très vite, les secrétaires sont conduits à rédiger des textes français et c'est en français que le traité est signé. Il est bien précisé d'ailleurs que cette innovation ne saurait constituer un précédent.

La voie est ainsi ouverte à la prédominance de la langue française ; ce sont des raisons d'ordre pratique qui y ont conduit, non le désir de faire consacrer une situation politique ; la suite des événements le prouvera.

Si, en effet, les traités du XVIIIe siècle, à commencer par celui d'Aix-la-Chapelle (1748), sont rédigés en français, ils contiennent tous la même réserve de style : l'emploi de la langue française ne constitue pas un précédent ; comment d'ailleurs y attacher une signification politique alors que, ainsi que devait le souligner Rivarol dans une phrase magnifique, faisant allusion au traité de Rastadt[1], la victoire du français se trouve coïncider avec l'abaissement de la puissance française. Pour être rédigé en français, le traité de Paris qui, en 1763, consacre la perte du Canada et de notre empire colonial, n'en est pas moins

1. « Quand il (Louis XIV) cessa de dicter des lois, elle (la langue française) garda si bien l'empire qu'il avait conquis, que ce fut dans cette langue, organe de son ancien despotisme, que ce prince fut humilié vers la fin de sa vie. »

humiliant pour l'orgueil national. La clause de style réservant les droits d'autres langues y figure naturellement et on la retrouve encore dans l'article 120 de l'Acte final du Congrès de Vienne de 1815.

Donnons-en le texte tel qu'il figure dans ce dernier document.

L'emploi de cette langue (le français) *ne tirera pas à conséquence pour l'avenir de sorte que chaque puissance se réserve d'adopter dans les négociations et conventions futures, la langue dont elle s'est servie jusqu'ici dans ses relations diplomatiques, sans que le traité actuel puisse être cité comme exemple contraire aux usages établis.*

C'était de même en français que les Alliés, l'année précédente, avaient rédigé le traité de Chaumont consacrant leur alliance contre Napoléon ; en français sera rédigée la Déclaration de la Sainte Alliance ; en français les actes de 1830 sur l'indépendance de la Grèce ; aussi bien que les traités de 1831 et de 1839 qui établissent l'indépendance et la neutralité belge.

Au Congrès de Paris de 1856, qui met fin à la guerre de Crimée et règle le régime de Détroit et celui du Danube, le français l'emporte sans aucune réserve. Désormais, la question ne se pose plus ; le traité de Francfort (1871) est rédigé en français ; comme les actes du Congrès de Berlin de 1878 et l'Acte final de la Conférence d'Algésiras ; c'est en français qu'est établi à la fin de la révolte des Boxers le protocole de Pékin (1901) ; les conventions issues des deux conférences de La Haye (1899 et 1907) sont rédigées en français ; il en va de même, bien que la France n'y soit pas partie, pour le traité de Portsmouth qui met fin en 1905 à la guerre russo-japonaise.

Prolonger et compléter cette énumération seraient fastidieux. Résumons-nous en disant que la seconde moitié du XIXe siècle a consacré l'hégémonie de la langue française comme langue diplomatique, en un temps où la puissance française a cessé d'offusquer les pays voisins ; ce n'est pas la France qui a imposé à l'Europe son langage, c'est la civilisation dont ce langage est le moyen d'expression qui s'est imposée peu à peu à l'Europe ; dès le XVIIIe siècle, le français est devenu la langue commune de la société policée, donc celle des milieux de cour ou de magistrature parmi lesquels se recrutaient les diplomates ; il le reste au siècle suivant ; le serait-il demeuré si ses qualités intrinsèques ne l'avaient pas imposé ?

Le français est en effet la langue idéale de la conversation ou de la discussion courtoise, car la construction de la phrase s'y prête à l'interruption, que l'anglais admet mal et l'allemand encore moins. En même temps, ses qualités de simplicité, de clarté (le français seul a conservé l'ordre direct), en font un instrument idéal pour les juristes, partant pour les diplomates. *Ce qui n'est pas clair n'est pas français*, avait dit Rivarol dans son *Discours* et il ajoutait : *Le français est la*

seule langue qui ait une probité attachée à son génie. Mais Rivarol était français. On préférera donc à son témoignage, celui d'un Britannique qui, dans sa jeunesse, fut un brillant diplomate : voici ce qu'écrit Sir Harold Nicolson dans son livre intitulé *Diplomacy :*

Pour les besoins de la diplomatie, le français se place par ses qualités bien au-dessus des autres langues. Celui qui cherche à s'exprimer correctement en français est non seulement contraint de mettre de l'ordre dans ses idées, mais il est obligé de les développer d'une manière logique et de se servir des mots avec une précision presque mathématique. Du moment que la précision compte pour l'une des vertus principales de la diplomatie, il est regrettable qu'on ait abandonné, pour tout ce qui a trait aux négociations, un moyen d'expression qui compte parmi ce que les hommes ont inventé de plus précis[1].

C'est pour ces raisons, fort pertinemment énoncées, que les ambassadeurs britanniques avaient pour règle d'annexer à leurs notes, toujours rédigées en anglais, une traduction française ; c'est pour ces raisons que les Cours du Nord avaient adopté le français pour correspondre avec leurs propres ambassadeurs ; usage qui persista en Russie jusqu'au début du règne d'Alexandre III, et n'oublions pas qu'à la table du tzar Nicolas II, on ne parlait que le français.

*
* *

Telle est, décrite à grands traits, la situation que la Conférence de la Paix en 1919 et la négociation du Traité de Versailles ont profondément bouleversée. On s'est indigné que Clemenceau ait renoncé aux prérogatives dont jouissait, en fait, le français ; on lui a reproché d'avoir été conduit, parce qu'il savait l'anglais, à admettre que la négociation pût se poursuivre dans les deux langues et à accepter que le Traité de Versailles fût rédigé en français et en anglais, les deux textes faisant également foi. Ces reproches me paraissent injustes, et pour deux raisons : tout d'abord, leurs auteurs paraissent ignorer que le Gouvernement américain s'était, dans le passé, toujours montré particulièrement attaché à l'emploi de l'anglais dans les négociations auxquelles il était partie, et qu'il faisait preuve au contraire de fort peu d'intérêt pour les traditions de la diplomatie européenne ; d'autre part, et le point est essentiel, on n'a pas le droit d'oublier que l'emploi d'une langue unique, n'a de sens que si cette langue constitue le langage commun des négociateurs. Or, à Versailles, le français n'était plus le langage commun.

La Conférence de la Paix de 1919 marque en effet les débuts de la diplomatie moderne ; les politiciens y prennent le pas sur les négociateurs professionnels ; ils ne se manifestent pas seulement pour signer

1. Cette citation est empruntée à la traduction française, parue en 1945 à Neuchâtel, (Editions de la Baconnière) sous le titre *Diplomatie*, pp. 201 et 202.

des textes déjà préparés par d'autres, ils négocient eux-mêmes. Or, les politiciens du XXe siècle ne sont plus nécessairement polyglottes : Lloyd George ne savait à peu près pas le français, certains de ses ministres l'ignoraient tout à fait ; le président Wilson le comprenait, mais ne le parlait pas. A Rastadt, le maréchal de Villars et le prince Eugène avaient abandonné le latin pour le français parce qu'ils ne savaient plus le latin et qu'ils parlaient tous deux français ; à Versailles, ce n'est qu'en anglais que les principaux négociateurs pouvaient s'expliquer sans interprète : la conséquence était inévitable. De surcroît, la délégation française eut le tort de faire de l'emploi de sa langue une question de principe ; en demandant, dès l'ouverture de la conférence, que le français fût reconnu comme langue officielle, nous soulevions un problème de prestige.

Dès lors, nos interlocuteurs devaient se rebiffer et ils ne manquèrent pas de le faire ; on se jeta des chiffres à la tête, on invoqua des statistiques. Peut-on honnêtement reprocher à Clemenceau, au seuil de négociations qui allaient être difficiles, de s'être refusé à s'engager dans une querelle durable avec nos alliés sur une question qui semblait formelle, alors que, sur tant de problèmes vitaux nous aurions à nous montrer intraitables ? Une concession de notre part était dès lors inévitable...

*
* *

Elle l'était d'autant plus que, au premier abord, le danger semblait minime. Rien n'était préjugé en faveur du français, mais rien ne l'était non plus contre lui ; pour les traités avec les autres Etats vaincus, traité de Saint-Germain (Autriche), de Trianon (Hongrie), de Neuilly (Bulgarie), de Sèvres (Turquie), partiellement négociés, et, en tout cas mis au point et signés après le départ de Paris, du président Wilson, un texte italien s'ajouta aux textes français et anglais, mais seul, le français fit foi.

Mieux encore. Après la révolte de Mustapha Kemal et le désastre grec en Asie Mineure, les puissances alliées se résignent à la victoire du rebelle et un nouveau traité doit être négocié. Cette négociation dura plusieurs mois : elle se poursuivit presque entièrement en français et le traité de Lausanne (24 juillet 1923) ne fut rédigé qu'en français. Pour en revenir à l'usage d'une langue commune, d'excellents arguments avaient pu être invoqués : arguments de simplification, d'économie — de temps et d'argent — mais il y avait surtout ce fait que la délégation turque était composée pour la plus grande partie d'hommes formés dans les écoles françaises de Salonique ou de Constantinople ; ils comprenaient tous le français, la plupart ignoraient l'anglais.

Dès lors, l'établissement et la collation d'un texte anglais avec des interlocuteurs d'autant plus méfiants qu'ils se sentaient novices dans

le rôle de négociateurs auraient créé de réelles difficultés, et exigé probablement de longs délais : le traité et les conventions annexes ne furent donc rédigés qu'en français, comme l'avait été le traité de 1856.

Dans le même temps, un grand jurisconsulte américain, spécialiste du droit international, Jasmes Brownscott, écrit pour « le français, langue diplomatique moderne », un plaidoyer passionné, fondé sur la documentation plus solide ; on y a fait ici nombre d'emprunts.

L'année suivante enfin, ce sont les accords de Locarno signés le 16 octobre 1925 ; ils sont rédigés seulement en français ; la négociation préparatoire, menée par des diplomates et des juristes, s'était poursuivie presque exclusivement en français ; à la conférence même, on parla surtout français : si Stresemann et le chancelier Lüther eurent souvent recours à des interprètes, Sir Austin Chamberlain avait pour notre langue une sorte de prédilection.

Ainsi, en 1925, le français a, en apparence, sur le plan de la diplomatie traditionnelle, retrouvé sa place privilégiée, avec cette différence cependant que le nationalisme linguistique est né, que nos propres récriminations au moment de la Conférence de la Paix ont contribué à le fortifier chez nous et à l'éveiller dans d'autres capitales ; déjà, en diverses circonstances, des revendications nouvelles se sont manifestées, dans les pays de langue espagnole en particulier.

Entre les deux guerres, le français demeure la langue la plus souvent employée, au moins en Europe, dans les milieux diplomatiques. Lorsque Ribbentrop, ambassadeur de Hitler à Londres, estima que le prestige du Reich ne permettait pas que des invitations à dîner fussent rédigées en français ou en anglais et qu'il s'avisa d'en adresser une, en allemand, à son collègue japonais, la réponse qu'il reçut était écrite en japonais ; il lui fallut quelque temps pour savoir s'il s'agissait d'une acceptation ou d'un refus...

En ce premier tiers du XXe siècle, le français, par l'étendue de son rayonnement, demeure un lien intellectuel important, sinon essentiel entre les nations.

*
* *

Et, cependant, un coup très dur lui avait été porté — dont on n'avait pas dès l'abord mesuré les conséquences. Le pacte de la S.D.N. constituait une partie — la première — du Traité de Versailles ; il était donc rédigé en français et en anglais, les deux langues faisant également foi. De ce seul fait, l'anglais fut dès l'origine et au même titre que le français, langue de travail et de délibération de la S.D.N. Tous les documents émanant du secrétariat général de cet organisme — et Dieu sait s'il y en eut — ainsi que tous les traités, conventions ou accords conclus sous ses auspices furent établis dans les deux langues,

et c'est de même dans les deux langues que se déroulèrent les débats, une traduction — en français ou en anglais selon le cas — suivant toute intervention. Sans doute la S.D.N., c'est le milieu de culture française de Genève ; c'est l'Europe qui parle surtout français, c'est l'Amérique du Sud où notre langue est fort répandue, mais c'est aussi l'Extrême-Orient où l'anglais l'a, depuis longtemps, emporté, ce sont les pays du Commonwealth britannique qui, naturellement, parlent anglais ; dans les commissions et organisations annexes comme la Commission du Désarmement, ce sont aussi les États-Unis dont les interventions dans les affaires du Vieux Monde sont de plus en plus fréquentes, et qui parlent de plus en plus « américain » ; et c'est enfin, parallèlement, la détérioration de la langue française.

Certes, à la tribune de l'Assemblée les orateurs français, un Briand, un Herriot ou un Paul-Boncour, tiennent leur auditoire sous le charme de leur parole et ils y connaissent peut-être les succès les plus éclatants de leur carrière ; un Tardieu y impose sa dialectique et un Loucheur ses tours de prestidigitation que l'on prend parfois pour des feux d'artifice ; certes, les Politis, les Titulesco, les Apponyi, tous représentants de la traditionnelle civilisation européenne parlent un admirable français ; mais il y a aussi les commissions où siègent des experts, plus jeunes, et qui savent parfois l'anglais mieux que le français ; il y a les interprètes, obligés de par leur rôle même, à des traductions hâtives (on n'avait pas encore inventé la traduction simultanée) et, quand elles ne sont pas le fait de quelques grands « as » — pleines d'à-peu-près, bourrées d'anglicismes, voire de locutions vaudoises ou genevoises. Le français tel qu'on le parle à la S.D.N., c'est une langue en train de s'abîmer ; les qualités qui l'ont imposé au monde n'y sont plus toujours en honneur ; du moins y sont-elles souvent oubliées.

***

Quelques années encore et c'est le drame de 1940 ; la France s'effondre ; pendant près de cinq ans, elle restera coupée du monde occidental ; provisoirement, elle garde le contact avec quelques pays de l'Europe orientale où brille la flamme de quelques-uns des foyers les plus vivants de notre culture à l'étranger ; mais ce contact est précaire et il cessera lorsque se produira l'invasion russe.

Des Français libres — une poignée — disséminés de par le monde, font ce qui est en leur pouvoir pour maintenir présente l'image de la France et faire rayonner son génie. Il faudra un jour écrire l'histoire de ces entreprises qui se montent à Londres, à New York, au Canada, au Brésil, pour imprimer des livres français et il faudra dire les services qu'elles ont rendus. Le Général de Gaulle affirme inlassablement les droits de la France, et réclame la place qui lui revient, en même temps

qu'il la maintient au combat ; mais il ne peut empêcher que, dans les négociations internationales, à Téhéran, à Yalta, à Potsdam, la France ne soit absente.

Le monde a pu découvrir que la France lui manquait, mais en même temps, il apprenait à s'en passer. Nous restons en apparence à l'écart de la révolution morale, intellectuelle et économique qui s'accomplit dans ces terribles et décisives années.

La résistance anglaise en 1940 et 1941 porte très haut le prestige britannique dans le monde occidental ; puis c'est l'intervention américaine, l'effort immense du jeune géant, les armées anglo-saxonnes, tenant les rives méridionales et orientales de cette Méditerranée dont elles dominent les eaux, les techniques d'outre-Atlantique assurant aux Occidentaux la victoire, tandis que l'élan allemand se brise contre l'héroïsme stoïque des Soviétiques ; c'est la Chine elle-même dont on croit à Washington, et même à Londres, que, sous la conduite de Tchang Kaï-Chek, elle va prendre un nouvel essor. A l'échelle du monde, que représente la France, à peine libérée, malgré le capital d'admirations et de sympathies que lui a procuré la Résistance ?

S'étonnera-t-on dès lors que lorsque notre pays réapparaît, après l'effondrement de l'Allemagne, à la veille de la bombe d'Hiroshima et de la capitulation japonaise, notre délégation, conduite par M. Georges Bidault, arrivant à la conférence de San Francisco où doit être adoptée la Charte des Nations-Unies, se trouve en présence de projets qui ne reconnaissent même pas le français comme langue de travail de la nouvelle organisation ? Il fallut une bataille en règle pour que l'usage de notre langue fût admis sur un pied d'égalité avec celui de l'anglais ; quant à la Charte, elle sera rédigée en chinois, en français, en russe, en anglais, en espagnol et les cinq textes feront également foi ; conception absurde — on peut dire monstrueuse — et qui sera l'origine de mille malentendus et de mille procès. Ainsi, l'effacement politique et matériel de la France a fait perdre à sa langue une place qu'elle ne devait cependant pas à la politique. Mais, comme les principes égalitaires, sous lesquels se camouflent mal les nouveaux impérialismes, ne permettent pas le choix d'une langue commune, l'anglais n'est pas consacré dans le rôle que jouait au XIXe siècle le français ; on en revient simplement aux temps de la tour de Babel.

Que de graves confusions résultent de ces méthodes, en voici un exemple

Il est dans la Charte un article 73 qui constitue une déclaration relative aux territoires dits « non autonomes », c'est-à-dire aux territoires que, avant 1945, on appelait encore « coloniaux ». C'est un sujet sur lequel notre pays s'est souvent trouvé à New York mis en accusation. On osera dire ici que, de cette situation, les textes eux-mêmes sont pour une part responsables, car ils n'ont pas en français la même portée qu'en anglais. Le texte anglais de l'article 73 comporte entre

autres l'engagement de la part des gouvernements administrant des territoires non autonomes, de développer dans ces territoires le « self government », c'est-à-dire d'amener les populations à s'administrer elles-mêmes. Dans le texte français, il s'agit simplement de développer dans les populations « la capacité de s'administrer elles-mêmes ». S'administrer soi-même et avoir la capacité de le faire, ce n'est pas du tout la même chose. Si l'on songe que les textes russe, chinois et espagnol sont apparemment plus près de la version anglaise que de la française, on s'explique mieux certains des griefs formulés contre nous à New York et on mesure mieux les risques — ou les tentations — d'équivoque qu'implique l'absence d'une langue commune.

*
* *

Sur le plan mondial, c'en est donc fini de la prééminence du français comme langue de la diplomatie. Et sur le plan européen? Il aurait semblé naturel pour les raisons mêmes énoncées par Sir Harold Nicolson, que notre langue y conservât une place qui, il y a vingt ans, était encore traditionnellement la sienne. Malheureusement, il nous faut bien avouer que, dans le domaine linguistique comme peut-être dans d'autres, le développement de l'esprit européen n'a pas marqué la fin des nationalismes et des chauvinismes.

Le traité de 1951 établissant la Communauté Européenne du Charbon et de l'Acier est rédigé en français, en allemand, en italien et en néerlandais ; les quatre textes font également foi. Il en va de même pour le traité instituant le Marché Commun, et pour celui de l'Euratom signés l'an dernier. Voici donc quatre langues égales. Ce sont, dans l'avenir, de beaux procès en perspective. On constate, on n'incrimine pas ; mais il n'est pas difficile d'imaginer ce qui s'est passé et comment tel ou tel pays — peut-être tel *et* tel pays — se sont déclarés prêts à renoncer à la règle d'égalité si un troisième pays y renonçait également ; pour ce dernier pays une question de prestige mal comprise s'est posée et l'accord n'a pu se faire sur une langue commune ; le français a été la victime de ces rivalités...

*
* *

Ainsi, le français est aujourd'hui une langue parmi les autres ; avec l'anglais il est le langage le plus employé dans les conférences internationales, mais il y paraît en général moins parlé que l'anglais. A cette situation d'infériorité, plusieurs raisons :

D'abord, c'est un fait que les pays ayant accédé à l'indépendance depuis 1940 et ayant été admis à ce titre parmi les Nations-Unies sont plus souvent de culture anglaise que de culture française.

Il est d'autre part bien naturel qu'un orateur désire être entendu et compris de ses auditeurs et d'abord du plus important d'entre eux. Or, le plus important délégué à New York, ce n'est pas le délégué français, c'est l'américain, quand ce n'est pas le soviétique. On préfère donc s'adresser à l'Américain dans une langue qu'il comprenne en évitant le truchement des interprètes, surtout lorsque fonctionne le système de l'interprétation simultanée qui ne permet aucun contrôle immédiat de l'exactitude de la traduction. Quant aux satellites soviétiques, peu nombreux dans les nouvelles équipes sont ceux qui manient bien le français, même s'il en est qui souhaitent que notre culture retrouve dans leur pays une place qu'elle a perdue.

Enfin, il faut bien ajouter, si déplorable que soit cette constatation, qu'il est des orateurs européens qui préfèrent — on en a même vu à Strasbourg — s'exprimer en anglais plutôt que d'avoir à employer le français.

*
* *

Tels étant les faits, à qui demande quel sera l'avenir de la langue française dans la vie internationale, on répondra que cet avenir dépend d'abord de l'influence que notre pays conservera dans la vie politique du monde ; il dépendra ensuite de la diffusion que notre langue connaîtra dans les pays anglo-saxons, et dans les pays neufs dits « sous-développés ». Or, les pays neufs ont une fâcheuse tendance à vouloir passer directement du moyen âge à l'âge atomique, en sacrifiant ce que l'on pourrait appeler l'âge de la culture désintéressée et des idées générales. Les amours de Phèdre ne les retiennent pas, non plus que les *Pensées* de Pascal ; ils ont tort et ils pourront sans doute regretter dans l'avenir la suppression d'une étape indispensable ; mais telle est à l'heure actuelle la tendance qui prévaut : on croit pouvoir entrer de plain-pied dans le domaine de la science et de la technique ; on apprendra donc le français dans la mesure où la connaissance de notre langue sera jugée indispensable pour la maîtrise des techniques nouvelles et, d'une manière générale, pour les études scientifiques.

Il est piquant de noter que cette évolution, le jeune Rivarol, par une intuition de génie, l'avait pressentie. Il avait en effet prévu le rôle que le progrès scientifique jouerait dans la diffusion des civilisations. On parle souvent du *Discours sur l'universalité de la langue française*, on le lit moins souvent. Le lecteur qui aurait cette curiosité, comme je l'ai eue moi-même, éprouverait, je présume, la surprise qui fut la mienne, en découvrant aux dernières pages, après un hymne à la louange des grands esprits du XVIIIe siècle, et particulièrement de Voltaire, cette prédiction orgueilleuse que le génie français va s'affirmer avec la même maîtrise dans le domaine scientifique et « qu'il nous est donné de faire dans le monde physique les pas de géant que

nos grands hommes ont faits dans le monde moral ». Preuve en est, dit Rivarol, l'invention des « têtes parlantes » d'un certain abbé Mical et les récentes ascensions en ballon de Charles et de Robert ; c'est parce que le génie français s'imposera dans ce domaine nouveau que la langue française — demain — conservera son empire...

***

Rivarol exagère et il est bien clair que l'importance de l'audience acquise par notre littérature, celle d'aujourd'hui comme celle d'hier, compte dans ce débat. Le prestige international d'un François Mauriac ou d'un Albert Camus, c'est une chance de plus donnée à la diffusion du français. Encore faut-il que le message de nos jeunes auteurs ne soit pas de désespoir ou d'abandon et il ne conviendrait pas davantage que le spectacle de notre vie publique permît à nos détracteurs et à nos rivaux de soutenir qu'il est inutile d'apprendre la langue d'un peuple dont le rôle dans l'Histoire est terminé. Ce n'est pas seulement dans l'ordre politique ou économique que le redressement dont le retour au pouvoir du général de Gaulle a donné le signal fera sentir ses effets. Sans doute la Grèce conquise a conquis son vainqueur ; mais il n'existait pas alors sur les rives de la Méditerranée de civilisation assez forte pour saisir le flambeau ; qui prétendrait qu'il en va de même aujourd'hui sur les rivages que baigne l'Atlantique, quand la recherche scientifique et le progrès technique exigent la mise en œuvre d'outillages de plus en plus complexes et entraînent des dépenses qui sont de moins en moins « à l'échelle européenne » ?

***

Supposons enfin réunies — maintenues ou rétablies — toutes les conditions requises pour que le français conserve une place de choix dans la vie internationale ; il est encore nécessaire qu'il ne perde rien de ses qualités de clarté, de précision et de rigueur qui en avaient fait cet instrument incomparable que louait Harold Nicolson. Nos représentants à New York lutteront donc sans merci contre l'invasion de ces formules barbares qu'accueille le jargon des Nations-Unies ; notre langue doit à tout prix demeurer celle qui ne tolère ni équivoque, ni obscurité ; précisément, elle a cette chance que l'anglais et l'américain commencent à diverger d'une manière sensible et l'on cite le cas d'une convention rédigée en anglais et en français dont l'interprétation de certaines clauses a été un sujet de controverses entre juristes anglo-saxons, jusqu'au jour où l'on s'est avisé de se reporter à la version française.

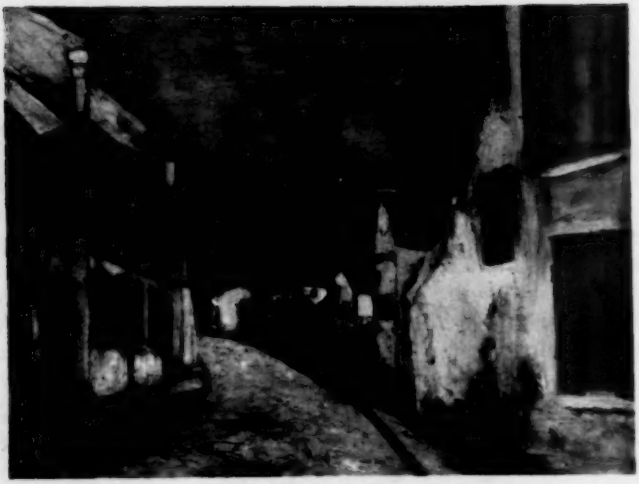
Arrivé à ce point, est-il permis d'avouer quelque inquiétude ? Le français s'écrit drôlement aujourd'hui, même à Paris. La tendance qui

prévaut de constituer pour chaque discipline un vocabulaire propre dont l'intelligence est réservée aux seuls initiés, n'est pas dans la tradition de notre génie et nos philosophes manquent à la leçon de Descartes lorsque, pour rendre compte des notions que leur découvre une analyse toujours poussée plus loin, il leur paraît nécessaire de fabriquer des termes abstraits ou de traduire littéralement des mots composés allemands. Dans un autre domaine, celui de l'histoire et de la critique d'art, osera-t-on dire qu'il est de fidèles amis de notre culture qui en viennent à trouver quelque peu excessif l'effort qu'exigent d'eux certains de nos auteurs, pour découvrir le sens de phrases moins chargées de pensée que leur obscurité voudrait le faire croire ?

L'avenir de la langue française dans la vie internationale, certes, il dépend d'abord de la vitalité même de notre pays, du rayonnement qu'il saura conserver dans le monde, du redressement dont, à l'heure où ces lignes sont écrites, les premiers signes apparaissent ; mais ces conditions remplies, et puisque demeurent nécessairement exclus, au temps des empires géants, toute possibilité et tout désir de prépondérance politique, l'usage du français ne s'imposera dans les discussions internationales qu'autant que la langue conservera ces incomparables qualités de précision, de logique et de clarté qui avaient fait sa fortune en Europe ; mais les générations qui montent sauront-elles à cet égard, se montrer assez exigeantes, auront-elles le goût d'une suffisante rigueur ?

RENÉ MASSIGLI

Depuis que ces lignes ont été écrites, il nous a été malheureusement donné d'enregistrer, au cours de l'été, diverses manifestations qui sont autant de coups de semonce à l'adresse des Français qui méconnaîtraient encore la gravité du danger qui menace leur langue. On a vu des congrès scientifiques ignorer le français ; on a vu proposer que, dorénavant, la langue anglaise soit seule admise dans les conférences d'astronautique ; on a vu à Genève décider que les travaux de la « conférence atomique » ne seraient publiés qu'en anglais, un résumé étant jugé suffisant pour les lecteurs de culture française ; enfin, il y a à peine quelques jours, on a pu lire dans une lettre au Times, *signée d'un « éducateur » britannique, la phrase suivante* « Il est généralement admis que l'anglais et le russe sont maintenant devenus les deux langues les plus utiles dans le domaine des sciences et de la technologie ». *L'état d'esprit que de pareilles attitudes révèlent, ce ne sont pas des déclarations ou des protestations, si solennelles qu'elles soient et si éminents qu'en soient les auteurs, qui permettront d'en triompher ; ce seront les faits eux-mêmes, je veux dire l'importance de la contribution que nos savants apporteront au progrès des connaissances scientifiques.*



L'ÉVÉNEMENT

par JEAN L'HÔTE

M. CLAIRVOLET avait soixante-neuf ans quand il prit sa retraite. Il était veuf depuis douze ans et n'avait pas d'enfants. Comme ses 4 500 francs par mois ne lui permettaient pas encore d'acheter le pavillon de deux pièces, cuisine et jardin dont il rêvait depuis cinquante ans, il continua d'habiter seul la chambre unique qu'il occupait depuis la mort de sa femme, au second étage du numéro 61 de la rue Saint-Marc.

Les autres locataires n'avaient qu'à se féliciter du voisinage de M. Clairvolet. C'était un vieillard modeste et poli. Il sortait toujours de sa chambre avec son chapeau, rien que pour avoir la satisfaction de saluer les personnes de connaissance. Il était si réservé que ses voisins ne savaient pas grand'chose sur sa vie passée. On disait qu'il avait eu bien des malheurs et qu'il n'en avait que plus de mérite à être si bien tenu de sa personne à son âge. On ne l'avait jamais vu avec un col de chemise élimé ou un pantalon au pli incertain. Et pourtant, il s'occupait seul de son intérieur.

Plusieurs personnes pieuses avaient eu l'attention attirée par le cas de ce petit vieillard méticuleux et solitaire et lui avaient proposé de l'aider à son ménage. Mais chaque fois, M. Clairvolet avait refusé en s'excusant de n'avoir besoin de rien. L'activité était nécessaire à son tempérament nerveux. Non seulement il s'occupait entièrement de lui-même, mais à soixante-seize ans il avait pris encore la charge

Ci-dessus une rue de faubourg par Utrillo (Bullez).

de trésorier de l'association d'entraide des vieillards de la ville.

Dès le mois de mai, M. Clairvolet entreprenait le recouvrement à domicile des cotisations. Bien qu'il partît de chez lui chaque matin de bonne heure, ce travail l'accaparait de janvier jusqu'à la fin du mois de septembre. En effet, plusieurs de ceux qu'il appelait « ses vieux » ne payaient qu'avec difficulté la somme annuelle de 25 francs. Il fallait discuter longuement, examiner avec attention chaque cas, déterminer ceux qui méritaient une exemption partielle ou totale. Et puis, lorsqu'on a une responsabilité d'ordre social, on ne peut s'acquitter de cette tâche d'une manière strictement bureaucratique ! Il faut bien bavarder un peu et quelquefois même boire un petit verre d'eau-de-vie.

Ces visites étaient encore plus longues lorsque M. Clairvolet récoltait de l'argent pour les obsèques d'un des membres de l'association. Ces jours-là, on n'en finissait plus d'évoquer la mémoire du défunt et tous les souvenirs que chacun avait en commun avec lui. Il arriva même un jour que la couronne mortuaire ne fut pas prête pour le commencement de la cérémonie et il fallut la porter au cimetière sans le ruban de soie aux initiales de l'association. C'est depuis cette date que M. Clairvolet conservait chez lui un rouleau de ce ruban tout imprimé d'avance et qu'il en coupait lui-même une portion à chaque occasion.

A partir d'octobre et pendant tout l'hiver, mais plus particulièrement au moment des fêtes de Noël et du Nouvel An, M. Clairvolet recevait, classait et portait à domicile les dons que le siège social lui envoyait pour les vieillards de la ville. Cette tâche était difficile car la plupart de ces colis provenaient des États-Unis d'Amérique et contenaient des boîtes de conserves avec des étiquettes rédigées en anglais. Heureusement, M. Clairvolet avait un vieil ami, M. Turinaz, professeur honoraire d'anglais, qui traduisait les inscriptions et modes d'emploi de toutes ces boîtes de *corned beef*, *eggs*, *ham*, *coffee*, *sugar and bacon*. Puis, aidés par Mlle Mansuy, institutrice en retraite, ils passaient de longues soirées à recopier de leur belle écriture régulière les textes français autant de fois qu'il le fallait sur des feuilles de papier quadrillé.

Mais il y avait chaque année une douzaine de mystérieuses boîtes jaunes et noires dont les noms ne figuraient sur aucun dictionnaire et dont le contenu blanchâtre et visqueux ne fut jamais identifié par personne. Le mode d'emploi disait seulement qu'il fallait réchauffer la boîte avant de s'en servir. Finalement, tous ceux qui les reçurent se rallièrent à l'avis de M. Muracciole qui affirma que ce produit pouvait faire une excellente graisse à chaussures.

Ses soucis n'arrivaient pas à bout de l'inépuisable dévouement de M. Clairvolet. Par tous les temps, on apercevait sa silhouette maigre qui passait le long des murs, avec un paquet sous le bras. Il avait

toujours la même démarche légèrement sautillante et donnait par-ci par-là de petits coups de chapeau modestes.

Mme Marjolin, sa voisine de palier, lui dit un jour sur un ton un peu rude que ça ne devrait pas être permis de ruiner ainsi sa santé à rendre service à des vieux fainéants qui étaient moins nécessiteux que lui et qui n'en avaient d'ailleurs aucune reconnaissance. M. Clairvolet n'était pas d'accord avec ce discours. En plus de l'impression réconfortante d'être un homme d'action encore utile à la société, sa charge lui procurait parfois des honneurs qui le récompensaient bien de sa peine.

C'est ainsi qu'il fut un jour avisé officiellement par le service administratif du siège social qu'il recevrait désormais gratuitement à domicile le bulletin bimensuel de l'association. Ce journal était d'un grand intérêt pour M. Clairvolet. Dans une rubrique spécialement rédigée à l'intention des chefs d'entreprises, des assistantes sociales et des personnes charitables, on expliquait comment secourir les économiquement faibles en tenant compte de leur psychologie.

Un matin, M. Clairvolet emprunta la lime à métaux de M. Turinaz et entreprit d'élargir l'ouverture de sa boîte aux lettres, afin que le facteur pût désormais y glisser cet intéressant journal.

Son activité publique n'empêchait cependant pas M. Clairvolet de s'occuper de sa vie privée. Comme il n'avait pas eu d'enfants, que sa femme et ses proches parents étaient morts depuis longtemps, il n'avait pas de souci à se faire pour sa famille. Quant à lui, sa santé lui permettait de mener une vie paisible et, le jour où il ne pourrait plus se soigner tout seul, il était assuré, grâce à ses relations avec les autorités, d'avoir une bonne place à l'hospice. Le seul point noir qui subsistait à l'horizon de cette existence méticuleusement réglée, c'était la mort.

Jusque-là, M. Clairvolet avait soigneusement organisé ses affaires et il était même assez fier de pouvoir entretenir sa chambre, son linge, faire sa cuisine et se soigner lui-même sans l'aide de qui que ce soit. Mais après, que deviendraient toutes ces choses quotidiennes qui lui appartenaient, qui s'occuperait de son enterrement?

Il avait prévu ce qui pouvait l'être. Sur un grand livre, il avait inscrit la liste de tout ce qu'il possédait et noté en face de chaque objet le nom de la personne à qui il le léguait. Il devait tenir continuellement à jour cette nomenclature, soit par suite de la perte de quelque chose de fragile, soit parce que certains objets s'abîmaient à la longue et devenaient finalement indignes de leur héritier. C'est ainsi par exemple que le gel détruisit un hiver un splendide pied de géranium en pot destiné à Mlle Mansuy qui les aimait tant. Chaque fois qu'elle venait recopier des étiquettes et qu'elle s'extasiait devant une si belle plante, M. Clairvolet se réjouissait silencieusement en pensant qu'elle ne se doutait pas de la surprise qui l'attendait.

Heureusement, ce géranium était d'une race particulièrement vivace. Clairvolet en coupa une branche qui avait échappé au gel, il la planta dans un pot de terreau bien gras et, au printemps suivant, le pied nouveau était si florissant qu'on aurait déjà pu en faire d'autres boutures.

Pour faciliter la tâche du clerc de notaire qui répartirait son héritage, M. Clairvolet avait inscrit le nom et l'adresse de son héritier sur une étiquette chaque fois que l'objet présentait une surface assez grande pour l'y coller.

Il possédait une gabardine d'une si belle qualité, faite dans un coton d'un tissage si fin que M. Clairvolet pensait que c'était dommage d'entreprendre de l'user à son âge. Il mit une boule de naphtaline dans chaque poche et la rangea soigneusement dans l'armoire, la réservant pour son petit-neveu Frédéric qui était camionneur, le seul de ses parents éloignés qui vînt encore lui rendre visite chaque fois qu'il passait par la ville.

Dès qu'il reconnaissait le bruit du lourd camion qui s'arrêtait devant la maison, M. Clairvolet s'empressait de sortir les boules de naphtaline des poches de la gabardine, de la brosser un peu et de l'étendre à plat sur son lit, pour donner l'impression qu'il avait été surpris dans quelque travail de raccommodage.

— Alors, mon oncle, disait le neveu en entrant, comment va la santé ?

— Oh la santé, ça va ! répondait l'oncle.

Puis le neveu sortait de sa musette quelques petits cadeaux, en général des fruits ou des œufs dont il garantissait la qualité puisque, grâce à son métier de routier, il avait pu se les procurer sur le lieu même de leur production.

— Il ne fallait pas, disait Clairvolet. Je n'ai besoin de rien. Tu ferais mieux de faire des économies, pour le jour où tu te marieras !

— Oh ! vous savez, moi, les femmes ! répondait le neveu avec la fausse désinvolture des vieux garçons timides.

— Si, si, il faut penser à l'avenir. Tu vois, j'étais en train de regarder si ta gabardine n'a pas d'accroc !

— Mon oncle, vous êtes trop gentil, il ne faut pas ! Gardez donc cette gabardine pour vous !

Le vieil oncle était alors content de faire un peu de morale à son neveu de trente-cinq ans et, tout en lui enseignant qu'il faut toujours accepter dans la vie ce qui se présente, il prenait la gabardine et la lui faisait essayer, pour voir si elle était encore à sa taille.

Malheureusement, les semaines passèrent et le neveu se mit à prendre de l'embonpoint. Le jour était proche où la gabardine deviendrait trop petite. Cette éventualité désolait Clairvolet qui s'efforçait de convaincre le camionneur de la nécessité de se marier. Mais celui-ci

conservait le même regard éteint chaque fois que son oncle lui parlait des femmes. Il oublia même de passer, le soir où Clairvolet avait invité la petite nièce de Mlle Mansuy à venir avec sa tante coller des étiquettes.

A sa visite suivante, deux mois plus tard, le neveu avait grossi de six kilos et ne pouvait plus boutonner la gabardine. Clairvolet eut beau examiner le grand livre de ses héritiers, il n'en trouva qu'un qui eût la taille de sa gabardine, mais c'était un arrière-petit-cousin qu'il ne jugeait pas digne de son héritage car il lui reprochait d'avoir mangé son chat pendant la guerre. M. Clairvolet en fut réduit à porter lui-même sa gabardine.

Depuis plusieurs années, il pensait à l'endroit où il serait enterré. Ce qu'il redoutait le plus, c'était d'être perdu dans le triste quadrillage d'un cimetière de grande ville. Il aurait voulu reposer dans un endroit écarté, à l'ombre d'un tilleul, sous une tombe entièrement de marbre gris, parce qu'il ne faut personne pour l'entretenir.

Après s'être longuement promené dans les allées du cimetière municipal, M. Clairvolet se décida un jour à prendre à son nom, pour une concession à perpétuité, une tombe de deux mètres sur quatre-vingts centimètres située sous un marronnier, dans un terrain encore en friche, juste à côté du jardin potager du gardien-chef. Puis il se fit faire un monument de granit gris, moins coûteux que le marbre mais aussi solide et peut-être encore moins salissant.

Le marbrier tailla en majuscules son nom, Félicien Clairvolet, sa date de naissance, 1879, et laissa un espace pour la date du décès.

***

Le monument fut installé à sa place définitive et chaque dimanche après-midi, Clairvolet venait y faire sa promenade. Il s'asseyait à l'ombre du marronnier et regardait sa concession avec la satisfaction d'un propriétaire en face de son champ.

Mais le temps passa et peu à peu, des tombes nouvelles se mirent à envahir cet endroit écarté du cimetière. Le gardien-chef fut obligé de diminuer la surface de son jardin potager, puis de le supprimer tout à fait. Un matin de février, alors qu'il passait par là, M. Clairvolet entendit des coups sourds. Il entra et aperçut deux ouvriers occupés à abattre le marronnier. Il s'approcha d'eux pour protester, mais on lui dit que ce qu'il appelait une « profanation » était une mesure d'urgence décidée par le conseil municipal. L'arbre avait un tronc qui occupait trop de place et une ombre qui empêchait les chrysanthèmes de fleurir. Clairvolet, triste, resta là jusqu'à la fin de l'opération pour s'assurer qu'au moins l'arbre ne tomberait pas sur sa tombe.

Ce soir-là, en rentrant dans sa chambre, M. Clairvolet prit la liberté de couper une bouture du géranium. Il en fit un plant nouveau dans un pot peint en vert et, dans une lettre à ouvrir après sa mort, il demanda à la nièce de Mlle Mansuy de bien vouloir déposer cette plante sur sa tombe, accordant à la personne qui se chargerait ensuite de la soigner le droit d'en prélever des boutures. Clairvolet espérait compenser par cette fleur la perte du marronnier.

En ce qui concernait la cérémonie même des obsèques, M. Clairvolet avait souscrit un contrat avec le bureau des pompes funèbres. Il voulait un service de troisième classe, ses principes philosophiques lui faisant un devoir d'être enterré comme les pauvres. Il exigea la même chose du curé, en le payant d'avance. Depuis longtemps, il avait préparé dans le tiroir de sa commode un linceul en toile de jute et un coussin bourré de paille pour y reposer sa tête.

Tout était prévu pour faire l'annonce publique de « l'événement ». Le point le plus important était de s'assurer qu'une personne au moins s'apercevrait de sa mort. Dans les villes où n'existe pas d'association d'entraide, le cas n'est pas rare de vieillards solitaires qui décèdent secrètement, soit qu'ils n'aient pas de relations, soit qu'une pudeur ultime les pousse à se cacher à ce moment. Parfois, on ne trouve leur cadavre que plusieurs jours plus tard. Cette éventualité était ce qui effrayait le plus M. Clairvolet. Aussi était-ce lui qui avait pris l'initiative de jumeler les vieillards de la ville et il était assez fier du système qu'il appelait « dispositif de signalisation mutuelle ».

Le principe était simple. Tous les matins, chaque vieux allait voir un autre vieux qui lui rendait sa visite dans l'après-midi. Si un jour, l'un d'eux ne répondait pas au coup de sonnette de l'autre, celui-ci savait comment ouvrir la porte et il entrait pour voir si « l'événement » s'était produit. Quand par hasard, le nombre total des vieillards était impair, on demandait au plus alerte de se charger de deux correspondants à la fois.

C'est ainsi que chaque jour, on voyait les vieillards sortir des maisons et se hâter comme pour des missions importantes. Les commerçants étaient tellement habitués à leur passage qu'ils savaient reconnaître ceux qui étaient du matin et ceux qui étaient du soir. Quelquefois, l'un de ces vieux revenait plus vite que d'habitude et passait par la mairie pour y faire une déclaration.

M. Clairvolet s'était jumelé avec M. Turinaz en qui il avait toute confiance. C'était un homme méticuleux qui passait tous les matins à huit heures précises. Clairvolet reconnaissait son pas régulier dans l'escalier et il savait que son vieil ami arrivait devant sa porte au moment exact où les huit coups de l'horloge de l'église commençaient à sonner. Si l'heure sonnait quand Turinaz était encore dans l'escalier, Clairvolet lui disait dès son entrée :

— Alors, monsieur Turinaz, vous avez encore mal dormi cette nuit ? Et l'autre répondait toujours :

— Ah, ce sont mes rhumatismes ! Le temps va changer !

Ces jours-là, il pleuvait toujours dans l'après-midi.

L'événement ne risquait pas de prendre Clairvolet au dépourvu. Sa chambre était prête à tout moment pour le recensement du notaire, les faire-part dans un tiroir de la commode. M. Turinaz connaissait leur place et n'aurait plus qu'à les mettre à la poste.

Deux taxis étaient payés d'avance, l'un pour aller chercher les invités qui arriveraient à l'express de 8 h 22, l'autre pour ceux de l'omnibus de 9 h 47. Clairvolet avait choisi avec soin la marque des automobiles car il ne voulait pas que les choses fussent faites à moitié. Après plusieurs après-midi d'observation en face de la station, près de la gare, son choix s'était porté sur deux voitures américaines, les deux seules de la ville, d'ailleurs. La première, une conduite intérieure grise de la marque « Studebaker », avait une impressionnante carrosserie, du nickelage presque partout et des feux rouges aussi puissants que les phares avant. La seconde était blanche et mauve et son toit pouvait se replier en été. Les deux chauffeurs portaient des casquettes et des blouses blanches. L'un d'eux avait pour mission, au retour du cimetière, de ramener chez elle Mme Marjolin. Clairvolet savait qu'elle avait des douleurs aux jambes et il ne voulait pas qu'elle revînt à pied. Quand il lui annonça cette décision, la voisine lui fit les plus sévères reproches. On n'avait pas idée de se ruiner ainsi. Et puis, selon elle, c'était immoral de parler de sa mort. Cela la ferait certainement venir plus tôt.

Mais M. Clairvolet souriait, mettant cette mauvaise humeur sur le compte de la bonté que sa voisine avait pour lui.

Pour le repas de midi, il avait retenu trente couverts à la Brasserie de l'Est.

Quelquefois, il s'arrêtait devant le bonhomme de bois peint qui présentait le menu à l'entrée du restaurant et il s'amusait à imaginer ce que ses invités auraient dit du repas qu'on servait ce jour-là. Quand il y avait des quenelles de brochet, il se réjouissait du plaisir de sa petite-nièce Alice qui les aimait par-dessus tout. Par contre, il avait bien recommandé au patron de ne pas faire de moules, à cause de son cousin Guichardin qui avait si peur de s'empoisonner qu'il menaçait de faire un malheur chaque fois que sa femme se proposait de lui en servir.

Un dimanche qu'il passait devant le restaurant, M. Clairvolet eut la surprise de constater que le menu qui était affiché la veille à 450 francs l'était désormais à 550 francs. Le patron bavardait à la terrasse avec un client. Clairvolet résolut de l'attendre et de lui demander des expli-

cations. S'agissait-il d'un prix exceptionnel dû à un menu plus riche ou d'une hausse définitive ?

Ce fut hélas cette deuxième hypothèse que le patron du restaurant confirma. Il expliqua à M. Clairvolet que tout était devenu si cher depuis quelques mois qu'il n'arrivait même plus à boucler son budget et qu'il se demandait s'il n'allait pas vendre la boutique. Bien sûr, il aurait pu, comme beaucoup d'autres, remplacer le beurre par de la margarine et mettre du vin d'Algérie dans des bouteilles de bourgogne, mais ce n'était pas une habitude de la maison de faire ça aux clients.

Clairvolet comprenait fort bien ces raisons. Néanmoins, il discuta un point de droit, à savoir si une affaire commerciale devait subir les hausses survenues après la conclusion du marché. Fatigué par la patiente insistance de son client, le restaurateur transigea et accepta de préparer le banquet convenu pour la somme de 500 francs par personne.

Pour Clairvolet, il restait néanmoins 1 500 francs à trouver. Il calcula qu'il ne pouvait pas économiser plus de 150 francs sur son budget mensuel. Dans ces conditions, il lui faudrait dix mois pour réunir la somme nécessaire. Ce délai lui paraissait d'autant plus long qu'il fallait traverser l'hiver et il se demandait si sa santé supporterait les grands froids.

Depuis quelques mois, Clairvolet était sujet à des évanouissements qui lui semblaient être l'annonce de sa mort. D'ailleurs l'événement lui-même ne lui causait aucune appréhension. Maintenant que toutes les affaires de sa vie étaient en ordre, il l'attendait avec sérénité. Il ne lui restait plus qu'un désir, mourir dans l'un de ces délicieux évanouissements.

La première fois que cela lui était arrivé, il était occupé à arroser ses deux pots de géranium sur la fenêtre. Tout à coup, il sentit une chaleur à ses joues, un immense bien-être l'envahit, tout à fait comparable aux états de béatitude dans lesquels on se trouve après un bon repas. Sa vue devint floue, il lui sembla entendre au loin des cloches sonner.

Quand il revint à lui, il se trouvait allongé par terre entre les pattes de la table et la nuit commençait à tomber.

La seconde fois, il était couché et écoutait la radio. Tout à coup, le phénomène se produisit. Clairvolet se sentit sombrer lentement dans un abîme de délices infinies. Pour que ses héritiers n'aient pas une note d'électricité trop élevée, il fit un effort, tendit la main et tourna le bouton de la radio. Au moment où la voix du speaker des informations s'éteignait, Clairvolet perdit connaissance. Le lendemain matin, il se réveillait frais et dispos, comme les autres jours.

Clairvolet se rendait compte que ces agréables étourdissements ne se termineraient pas toujours de la même manière. Trois jours avant Noël, alors qu'il traversait la rue pour aller porter des confitures à

M. Dacrement, il fut pris d'un brusque vertige et perdit connaissance immédiatement. Il se réveilla, allongé sur un lit du grand dortoir de l'hôpital, avec un pansement autour du front.

Sa première pensée fut pour sa gabardine. Il supplia la sœur de garde de lui donner des renseignements. Mais elle ne savait rien. Ce n'est qu'au troisième jour qu'elle eut pitié de lui et qu'elle alla chercher le vêtement à la lingerie. Hélas ! Il y avait une longue tache de sang sur le revers. M. Clairvolet se lamenta d'un air si désespéré que la sœur entreprit de la nettoyer elle-même. Mais il resta toujours un espace plus pâle à cet endroit. Clairvolet se consola en pensant que c'était une chance de ne pas avoir prévu d'héritier pour une gabardine aussi endommagée.

Le séjour à l'hôpital fut payé par la caisse de secours des indigents, grâce à une intervention personnelle de M. Turinaz qui fit croire ensuite à M. Clairvolet que la municipalité, responsable de l'état médiocre du trottoir, s'était fait un devoir de prendre à sa charge tous les frais. Clairvolet protesta, affirmant que son malaise n'était dû qu'à sa mauvaise santé. Mais il ne put se faire entendre des services municipaux compétents et fut bien obligé de réaliser ainsi une économie de 430 francs, ce qui rapprochait de trois mois la date à laquelle il pourrait s'acquitter entièrement de sa dette vis-à-vis de l'aubergiste.

Il eut encore dans le courant de février quelques petits étourdissements mais ils ne se reproduisirent plus dès le début de mars et il sembla à Clairvolet que sa santé se rétablissait complètement.

Alors que l'hiver paraissait terminé et que les premiers bourgeons des marronniers avaient commencé à s'ouvrir à l'entrée du cimetière, il y eut une vague de froid si brutale et si soudaine que l'activité de la ville se trouva paralysée. La rivière gela, ce que, de mémoire d'homme, on n'avait jamais vu. Les thermomètres descendirent au-dessous de vingt-deux. Les pêchers et les cerisiers ne fleurirent pas cette année-là. L'eau gela dans les conduites souterraines et dans les bénitiers de l'église. On ferma les écoles et la municipalité fit allumer des braseros au coin des rues.

Les vieillards restèrent enfermés chez eux. Certains même ne sortirent pas de leur lit et, pendant quatre jours, le dispositif de signalisation mutuelle ne fonctionna pas.

Ce fut un dimanche matin, le jour de Pâques exactement, que la température redevint d'une très grande douceur, comme si on avait changé de saison brusquement. Les murs des maisons ruisselaient d'humidité, comme les carrelages des établissements de bains de vapeur. Le ciel était bleu et les cloches sonnaient à toute volée.

Dès dix heures du matin, tous les vieux furent dehors. Il en sortait de toutes les maisons. Ils se hâtaient au-devant les uns des autres et se serraient la main avec effusion. Puis peu à peu, une sorte de cortège

se forma et se dirigea vers le boulevard Joffre, le seul de la ville qui fût bordé d'arbres et de bancs exposés au soleil le matin. Les trottoirs résonnaient du bruit joyeux des cannes. Certains vieillards les portaient même sous le bras ou sur l'épaule tant ils avaient ce matin-là l'impression d'être redevenus des jeunes gens. Plusieurs vieilles demoiselles s'étaient habillées de couleurs claires. Mlle Mansuy riait aux éclats sous son ombrelle blanche à franges et sa voix enfantine paraissait accordée au chant des oiseaux.

M. Clairvolet marchait en tête en compagnie de M. Turinaz qu'il ne cessait d'appeler « mon cher Turinaz ! » expression rare qu'il n'employait que les jours où il avait bu une tasse de café ou un verre de vin blanc. Quand il arriva en face de la Brasserie de l'Est, il aperçut le patron qui, pour la première fois de l'année, sortait les tables à la terrasse. L'enthousiasme de Clairvolet fut alors tel qu'il s'arrêta, saisit le bras de son ami et, les yeux vers le ciel, lui dit d'un ton pathétique : « Mon cher Turinaz, Dame Nature se pare de ses nouveaux atours ! »

Turinaz hocha lentement la tête, pénétré lui aussi par la grandeur du miracle.

Puis ils passèrent devant le gymnase municipal. De l'intérieur arrivaient les accents entraînants d'une musique militaire. C'était la fanfare des pompiers qui répétait. Sans même s'en apercevoir, tous les vieux se mirent à marcher d'un pas allègre. Ils passèrent ainsi devant l'hospice municipal où vivaient une soixantaine d'autres vieillards. Mais ceux-ci n'avaient pas le droit de sortir en ville avant quatorze heures. Ils se promenaient dans les allées du petit jardin qui entourait les bâtiments et regardaient avec envie leurs collègues si gais au-delà des grilles.

M. Clairvolet eut pitié d'eux. Il forma aussitôt avec M. Turinaz, Mlle Mansuy et quelques autres une petite délégation qui alla demander la permission de laisser sortir ses vieux au directeur de l'hospice. Celui-ci accepta et quand Clairvolet rapporta cette bonne nouvelle, il fut accueilli par un hourra de satisfaction.

Le cortège se remit en route et déboucha sur le boulevard Joffre comme une volée d'enfants qui sortent de l'école, avec des éclats de rires et des appels joyeux.

M. Turinaz et Clairvolet jouaient à faire rouler des cailloux à coups de pied. Mlle Mansuy déclara en croisant les mains que ces messieurs étaient terribles.

Un groupe de jeunes gens était occupé à faire pétarader une motocyclette au milieu de la chaussée. Quand ils se virent entourés par cette bande de petits vieux curieux et bavards qui se mettaient à leur poser des questions d'ordre mécanique, ils jugèrent préférable de s'en aller.

Le boulevard Joffre n'avait jamais connu une aussi grande anima-

tion que ce dimanche-là. Il n'y avait plus un banc de libre et de nombreux petits groupes se promenaient entre les arbres en bavardant gaiement. Il fut décidé que personne n'irait à la messe car l'intérieur de l'église était encore trop froid. A onze heures et quart, quand tous les fidèles furent entrés à l'église, les vieux restèrent seuls à occuper la rue.

Toutes les conversations se rapportaient au beau temps. Plusieurs messieurs ne se souvenaient pas avoir vu d'aussi belle matinée de printemps depuis 1880, certains affirmaient qu'il y en avait eu plusieurs en 1913 mais avec plus de vent. Quelques dames soutenaient qu'il faisait plus chaud qu'en été mais Clairvolet dit à l'oreille de Turinaz, avec un sourire entendu, que les femmes exagèrent toujours un peu.

A midi moins le quart, il y eut un grand moment d'émotion. On entendit une musique divine qui provenait de l'église. C'était l'élévation et un violoncelle solo jouait une mélodie d'une rare beauté. Tous les vieux se turent et écoutèrent avec recueillement. C'était si grandiose qu'on eût dit le printemps lui-même symbolisé par les notes de musique.

Le morceau s'arrêta juste comme une petite fille solitaire passait au milieu du boulevard. Elle avait une robe de soie blanche, des chaussures vernies, un ruban rose dans les cheveux et portait un énorme bouquet de fleurs. L'apparition de tant de jeunesse et de tant de fraîcheur juste après l'audition d'une si belle musique dilata d'émotion le cœur des vieux. Des larmes perlèrent au coin des yeux des dames tandis que les messieurs ne pouvaient s'empêcher d'applaudir. La petite fille ne comprit pas cet accueil trop chaleureux et s'enfuit en courant.

La journée se passa ainsi dans l'allégresse. Les vieillards ne voulaient pas perdre une minute de cette précieuse journée. Nombreux furent ceux qui visitèrent le cimetière l'après-midi. L'endroit ne leur avait jamais paru aussi gai. Les rayons du soleil faisaient étinceler les couronnes de perles. Il y avait çà et là des pots de fleurs tout neufs que des familles avaient apportés le matin même. Clairvolet confia à Turinaz qu'après tout il ne regrettait pas de ne plus être seul dans son coin.

— Il ne faut pas être misanthrope ! dit-il.

Les vieux ne rentrèrent pas chez eux avant la fin du jour. On en vit même qui passaient encore dans les rues après la tombée de la nuit.

*
* *

L'alerte fut donnée le lendemain matin par Mme Marjolin. Elle s'étonnait de n'avoir pas vu s'ouvrir les volets de son voisin, M. Clair-

volet. Par un si beau temps, il était anormal qu'il ne fût pas encore levé, lui d'habitude si matinal.

Elle l'appela à plusieurs reprises à travers la porte mais ne reçut pas de réponse. A midi elle s'introduisit chez lui en prenant la clef dont elle connaissait la cachette.

Il faisait froid dans la chambre, l'air doux du dehors n'y avait pas encore pénétré. Elle ouvrit les volets d'un seul coup, comme pour fuir la menace que semblait contenir l'atmosphère calme et obscure de la chambre. Le soleil remplit la pièce. Mme Marjolin se retourna doucement.

Il était mort, étendu sur son lit, les mains jointes sur le ventre, habillé du costume noir qu'il avait réservé pour cette ultime circonstance, et chaussé de souliers noirs dont les semelles neuves n'avaient jamais connu le contact du sol. Le lit n'était pas défait et M. Clairvolet reposait sur le dessus-de-lit de guipure blanche dont un coin portait une étiquette épinglée où l'on pouvait lire : *Pour Madame, Veuve Aimé Marjolin, après ma mort !*

La voisine sentit les larmes lui monter aux yeux. Tous les objets de la pièce avaient ainsi leur étiquette bien en évidence avec le nom de la personne qui devait en hériter.

Mme Marjolin courut chercher le docteur. Celui-ci conclut à une mort par arrêt du cœur.

— Sans doute une trop forte émotion, dit-il. Mais consolez-vous, madame, il n'a pas souffert. Il a dû se sentir partir tout doucement. Vous voyez, il a même eu la force de s'habiller !

La voisine en larmes se rendit aussitôt chez M. Turinaz, se lamentant par avance de la douleur du vieil ami de Clairvolet. Mais elle eut beau frapper à la porte, sonner plusieurs fois, personne ne lui répondit. Elle se mit alors à craindre une nouvelle catastrophe. Elle appela la concierge qui vint forcer la serrure. Turinaz était mort et, selon le médecin, pour la même cause que Clairvolet.

Le bureau de bienfaisance de la mairie fut immédiatement alerté. On sortit la liste des vieux de la ville et toutes les dames de charité de la paroisse furent mobilisées pour visiter chacun. A la fin de la journée, quand les résultats furent enfin rassemblés dans le bureau du premier secrétaire, il fallut bien se rendre à la triste évidence : cinq vieillards étaient morts, emportés par des crises cardiaques consécutives à une trop forte émotion. Parmi eux se trouvait Mlle Mansuy qu'on avait retrouvée étendue au milieu de ses pots de géraniums brisés.

La municipalité proposa et les familles acceptèrent qu'une cérémonie unique eût lieu pour l'enterrement des cinq défunts. En ce qui concernait les volontés particulières de Clairvolet, Mme Marjolin fut seule à s'en occuper. Elle avait été si bouleversée par l'attention délicate que « ce pauvre vieux monsieur » avait eue pour elle en lui

léguant son dessus-de-lit qu'elle eut des remords de ne pas s'être davantage occupée de lui avant sa mort. Pour soulager sa conscience, elle apporta le plus grand soin à exécuter minutieusement les dernières volontés de M. Clairvolet. Ce fut elle qui fit les déclarations officielles, qui prévint le restaurant et les taxis.

— Ah ! ce pauvre monsieur Clairvolet, dit-elle au chef-cuisinier, quand je pense que je lui avais reproché ses folies le jour où il était venu m'inviter à son repas d'enterrement ! Je lui disais toujours : « Vous êtes trop bon, vous ruinez votre santé à courir les rues comme ça ! » Mais il ne m'écoutait pas.

Et elle se mit à sangloter bruyamment.

Dans son affolement, elle n'avait pas remarqué les faire-part enfermés dans le tiroir de la commode. Voilà pourquoi, le jour des obsèques, deux longues voitures américaines vides vinrent se ranger derrière le corbillard.

Tous les vieillards de la ville étaient venus rendre le dernier hommage à l'ami qui s'était tant dévoué pour eux de son vivant. Le cortège s'avançait lentement dans la rue Poincaré. On n'y parlait que de la grande âme du disparu. Quand les deux automobiles de luxe furent venues s'ajouter au cortège, les plus folles hypothèses se mirent à germer. La plupart pensèrent que Clairvolet était un personnage important mais si humble qu'il avait tenu à prendre sa retraite à l'écart des honneurs de ce monde.

Ces automobiles étaient peut-être envoyées par des ministres ou des ambassadeurs retenus à Paris par les devoirs de leur charge mais qui avaient tenu néanmoins à se faire représenter. Chacun imagina alors différemment le passé de Clairvolet. Certains pensèrent que l'association d'entraide n'était qu'une façade et que lui-même payait tous les dons. M. Mezurac, un adjudant en retraite, insinua que Clairvolet, retiré des affaires, rachetait ainsi sa jeunesse. L'impiété de cette supposition révolta tout le monde et Mezurac n'insista pas.

Le cortège s'arrêta au coin de la rue Gabriel-Gardempré, juste le temps de laisser le corbillard de M. Turinaz venir prendre la suite. La même manœuvre se répéta pour MM. Amédée Ducreux, Félix Martelet et Mlle Germaine Mansuy dont le corbillard blanc fut assez long à venir se placer.

— Il faudra donc toujours que les dames se fassent attendre ! dit une voix, et un petit sourire parcourut quelques rangs.

La famille de Mlle Mansuy, assez aisée, avait voulu que son corbillard fût de première classe. Elle seule avait deux chevaux et un cocher entièrement habillés de blanc.

Le corbillard de Mlle Mansuy se plaça en tête car les messieurs, en toutes circonstances, doivent passer après les dames !

Le long cortège se remit en route. Quand il arriva devant le jardin de l'hospice, tous les vieux immobiles derrière les grilles se décou-

vrirent respectueusement. Les femmes firent le signe de la croix.

Devant le château, il n'y eut pas d'arrêt et les deux automobiles américaines, toujours vides, continuèrent à rouler silencieusement derrière les corbillards.

La cérémonie à l'église fut brève car la température y était encore basse. Un généreux anonyme avait fait venir le violoncelliste solo qui exécuta une marche funèbre avec beaucoup de brio. Bien des personnes présentes pensèrent que M. Clairvolet était à l'origine de cette délicate attention.

Puis, le cortège se reconstitua sur le boulevard Joffre et se dirigea lentement vers le cimetière. Il était onze heures du matin. Le temps était aussi beau que le jour de Pâques, peut-être même un peu plus chaud. On traversa un petit bout de campagne et le passage du corbillard blanc de Mlle Mansuy entre deux rangées d'arbres en fleurs emplit d'émotion le cœur de nombreux vieux.

Le cortège se disloqua dès l'entrée du cimetière mais le gros de la foule suivit le cercueil de M. Clairvolet. La mise en terre fut brève, sans discours, ainsi que l'avait voulu le défunt. Tous les membres de l'association défilèrent un par un et chacun esquissa au-dessus du trou un rapide signe de croix.

Le cimetière se vida peu à peu, mais plusieurs vieillards, fatigués par la longue marche du matin, se reposèrent un instant sur le rebord des tombes. Mme Marjolin eut honte d'aller seule en automobile au restaurant. Et puis, il n'y avait aucune raison pour économiser à l'aubergiste vingt-neuf repas sur le dos de ce pauvre M. Clairvolet !

Elle prit donc la pieuse initiative d'inviter vingt-neuf vieillards à venir déjeuner avec elle au restaurant. Les deux taxis firent chacun deux voyages et à midi et demie, trente personnes étaient réunies devant trente couverts dans le grand salon du premier étage de la Brasserie de l'Est.

Ce fut un magnifique repas. L'arrivée en automobile avait déjà fait sur les convives une excellente impression, mais quand ils se trouvèrent en face du menu, leur reconnaissance pour M. Clairvolet devint infinie. C'est à sa mémoire qu'on rendit grâce pour les petits champignons de Paris qui garnissaient les bouchées à la reine et Mme Veuve Lechapelier fit remarquer que pour une fois, on n'y avait pas mis des bouts de bananes à la place du ris de veau.

Il n'en fallait pas plus pour convaincre tout le monde du passé historique de M. Clairvolet.

On hésitait entre ministre plénipotentiaire et directeur d'une fonderie. Mme Marjolin s'abstint de dire le contraire tant elle s'enorgueillissait d'avoir été la voisine d'un monsieur aussi honorable.

L'admiration devint de l'enthousiasme, quand, au dessert, il fut loisible à chacun de choisir entre une tartelette aux pommes, une orange ou une crème au chocolat.

Personne ne protesta contre le fait qu'il fallait payer le café si on voulait en commander en supplément. Ce pauvre Clairvolet avait déjà eu tant de mérite à organiser ce magnifique banquet qu'on ne pouvait lui reprocher d'avoir oublié ce luxe, qui d'ailleurs fatigue les nerfs.

Quand les bouteilles furent vides et qu'une certaine gaieté même eut gagné l'assistance, M. Leterrand se leva et voulut faire un petit discours à la mémoire de son cher ami Félicien Clairvolet. Mais il avait perdu l'habitude de parler en public. Il s'excusa d'être bref et se borna à citer la phrase célèbre du maréchal Lyautey : « Il y a toujours des phosphates ! » Cette fière devise, selon lui, aurait tout aussi bien pu être prononcée par le défunt trésorier de l'association. Tout le monde trouva que c'était un beau discours et, en applaudissant le talent de l'orateur, chacun rendait hommage à l'organisateur de ce joyeux banquet, Félicien Clairvolet.

Depuis son enterrement, les vieillards n'ont pas oublié M. Clairvolet. On peut en voir souvent qui viennent se recueillir sur sa tombe et qui repartent en emportant une bouture de son géranium.

JEAN L'HÔTE

CHRONIQUE DES LIVRES

TROIS ROMANS DE WALTER SCOTT

(Tallandier)

Il n'était bonne bibliothèque jadis qui ne contînt des romans de Walter Scott, voire *tous* ses romans qui eurent une influence si grande sur notre littérature romantique, firent les délices de plusieurs générations et provoquèrent d'innombrables voyages en Ecosse. L'éditeur Tallandier a eu la bonne idée d'en préparer une réédition. Le premier volume réunit trois œuvres jadis célèbres : *Rob Roy, Guy Mannering, Kenilworth;* l'épopée d'un noble brigand; le roman d'un astrologue; les tristes aventures d'Amy Robsart. On lira ou relira avec plaisir les récits de ces folles équipées, de ces furieux combats, de ces sombres machinations, de ces touchantes amours. W. Scott avait le sens de l'histoire et un merveilleux don de conteur. Aujourd'hui sans doute ses fréquentes interventions d'auteur qui cassent le récit au bénéfice d'inutiles jugements et commentaires, son goût excessif pour les interventions de la Providence et l'usage trop fréquent de certains procédés agacent d'abord quelque peu, mais on devient vite sensible à l'étonnante richesse d'imagination de l'homme, à l'aisance, au charme, au mouvement de ses vastes compositions.

M. T.

(Suite de la chronique des livres page 105.)

LABOUREURS ET VIGNERONS AU TEMPS DU GRAND ROI

par Emile Miraux

Pour les curieux de l'histoire des conditions sociales dans les campagnes de l'ancienne France, (1) le terroir de Brie, c'est-à-dire le vaste plateau couvert de limon fertile, terre plantureuse de cultures et de forêts qui va s'élargissant entre Seine et Marne, de la dépression parisienne jusqu'à la Champagne, constitue un champ d'études privilégié.

Principal grenier de Paris, cette portion de l'Ile-de-France devait naturellement faire l'objet des préoccupations inquiètes de la vigilance royale. D'où une abondance relative de documents d'ordre administratif. Ceux-ci cependant ne suffiraient pas à nous faire pénétrer dans l'intimité de la vie rurale, si la richesse du sol n'avait attiré l'attention intéressée des grandes institutions ecclésiastiques parisiennes, chapitres, abbayes, archevêché, en quête de sources avantageuses de revenus. Leurs archives, saisies sous la Révolution et déposées actuellement aux Archives Nationales, représentent une source d'informations concrètes (baux, comptes, rapports, correspondances, inventaires, contrats, procès-verbaux, minutes de tabellionnage, etc.) d'une abondance souvent monotone, mais à peu près inépuisable.

D'après elles, nous pouvons nous faire une idée assez précise de la physionomie et des conditions d'existence de la société paysanne sur

---

Ci-dessus Paysans par Le Nain (Bulloz)

(1) Histoire dont la conclusion, il faut le rappeler, sera la révolution de 1789.

cette terre relativement prospère au temps de Louis XIV et pendant les premières décennies du XVIIIe siècle.

Pourquoi ces dates? Le choix n'en est pas arbitraire. Cette période de trois quarts de siècle marque en effet une étape entre deux grandes transformations, si profondes qu'il faudrait plutôt parler de révolutions, lentes peut-être, mais radicales.

La première a duré quelque deux cents ans, de la fin de la guerre de Cent Ans à l'avènement personnel du Grand Roi. Elle a abouti, après les désastres de la guerre anglaise qui avaient fait de la région parisienne un véritable désert, puis après les dévastations des guerres de religion et celles de la Fronde, à une nouvelle distribution des terres. Transformation décisive qui a eu deux conséquences capitales. Elle a d'abord mis fin à la prépondérance de la moyenne et petite propriété paysanne caractéristique du Moyen Age au profit de la grande propriété, détenue par les nobles, le clergé et la bourgeoisie urbaine, qui couvre les deux tiers du sol. Elle a permis du même coup l'organisation de la grande exploitation capitaliste par grosses fermes et a ainsi assuré la mainmise sur toute l'économie agricole de la région de la classe nouvelle des « laboureurs ». Ainsi appelait-on les gros fermiers dans l'ancienne France.

La Brie est restée depuis lors, en dépit des transferts survenus lors de la vente des biens nationaux, le pays d'élection de la grande propriété et des vastes fermes qui exigent des capitaux de plus en plus importants.

La deuxième grande transformation a commencé environ le milieu du XVIIIe siècle. Elle a été provoquée par l'introduction de nouvelles méthodes de culture et de gestion à l'imitation de l'Angleterre et sous l'impulsion des physiocrates. Favorisée par l'accroissement de la population, caractérisée par la hausse des rendements, des prix et des fermages et par l'enrichissement rapide des propriétaires et des gros exploitants, elle a élargi le fossé qui séparait déjà les possédants des ouvriers de la terre, des « manouvriers ». Elle a préparé la disparition définitive des deux derniers vestiges de l'ancienne démocratie villageoise, de la classe des artisans et de celle des vignerons.

C'est entre ces deux bouleversements que se situe le tableau que nous allons esquisser.

Mais, pour le placer dans une juste perspective, une remarque préalable s'impose. Elle concerne la population. Celle-ci est faible, bien que relativement dense pour l'époque : deux cent mille âmes environ, moins de la moitié du chiffre actuel. Elle est à peu près exclusivement agricole et rurale. Les « villes », en pleine décadence d'ailleurs, et qui ne sont parfois que de gros bourgs, peuplées surtout de robins, d'officiers, de marchands et d'ecclésiastiques, n'en rassemblent guère que le cinquième. Les quelque six cent mille hectares de terres et de bois de la Brie occupent et font vivre tout le reste : soixante mille

travailleurs, cent quatre-vingt mille personnes en nombres ronds, disséminées dans des paroisses qui comptent généralement quelques dizaines de « feux », rarement plus de trois cents habitants. La Brie est le domaine de la paysannerie.

Paysannerie originale à maints égards, dont l'organisation, les modes de vie, méritent bien de retenir un moment notre attention, ne serait-ce que dans un sentiment de piété, car c'est son labeur et parfois sa souffrance qui ont permis en définitive que s'édifient à ses côtés la grandeur et la beauté de Paris.

Une élite de paysans riches.

Soulignons tout de suite le trait essentiel de cette société villageoise dont la vie se confond avec celle de la terre qu'elle cultive. Elle est strictement compartimentée et hiérarchisée. Elle est solidement encadrée par une élite de la richesse ou de la fonction qui constitue une véritable bourgeoisie campagnarde, si les deux mots ne jurent pas ensemble.

Au sommet de la hiérarchie se situe le groupe des « laboureurs », des gros fermiers. Groupe étroit, qui ne compte guère que quatre à cinq mille personnes, mais économiquement tout-puissant.

Son origine ne remonte guère qu'au XIIe siècle, lorsque l'affranchissement des paysans obligea les seigneurs à confier, moyennant fermage, l'exploitation de leurs « domaines » à de véritables entrepreneurs de culture. L'extension de la grande propriété, à partir de la fin de la guerre de Cent Ans, a fait de ces entrepreneurs les maîtres de la vie agricole. Les terres labourables, louées pour trois, six et neuf années, sont en effet, pour les quatre cinquièmes, exploitées par la voie du fermage. La portion non affermée est d'ailleurs elle aussi bien souvent cultivée par les mêmes personnes, en vertu de contrats annuels de culture passés avec les propriétaires. Le gentilhomme-fermier est une exception rarissime sur la terre de Brie.

Les exploitations de ces « laboureurs » sont d'étendue variable. Certaines ne comportent qu'une « charrue », c'est-à-dire une trentaine d'hectares. Mais la très grande majorité des terres est accaparée par les fermiers qui exploitent trois ou quatre et jusqu'à six « charrues ». L'étendue moyenne de ces grandes fermes est de 150 hectares environ.

Il s'agit, on le voit, de vastes entreprises. La ferme de Noisy-le-Grand, par exemple, propriété du prieuré royal de Saint-Martin-des-Champs, couvre 160 hectares de terres et de friches. Son cheptel vif comprend 9 chevaux de labour, 22 vaches, un taureau, 434 bêtes à laine, 24 porcs, 120 têtes de volaille. Elle occupe en permanence huit personnes, auxquelles viennent se joindre au moment des gros travaux une dizaine de manouvriers et de vignerons rémunérés à la journée,

plus une équipe de moissonneurs payés globalement en nature par une fraction de la récolte.

Il est rare qu'un laboureur loue les terres qu'il cultive à un seul propriétaire. La plupart, pour constituer une exploitation cohérente, s'adressent à plusieurs bailleurs, trois ou quatre généralement, quelquefois davantage, plus de dix dans certains cas. Ce sont, au vrai, des entrepreneurs capitalistes indépendants.

Capitalistes, disons-nous. Ce n'est pas là un anachronisme.

Pour assumer la gestion d'une grande ferme, il faut en effet disposer d'un important capital d'exploitation, qui peut varier, suivant les terroirs, de 1 500 à 2 500 livres par charrue [1]. Le capital d'exploitation de la ferme de Noisy-le-Grand équivalait vers 1720 à plus de 10 000 livres. Celui d'une ferme de 190 hectares à la Grande-Paroisse est évalué en 1684 à 8 300 livres. Pour exercer le métier de laboureur, il faut disposer d'une petite fortune. De fait, la profession est pratiquement héréditaire. Elle se transmet de père en fils ou de beau-père à gendre. Il y a des dynasties de laboureurs.

Ces puissants entrepreneurs ont la réputation d'être riches : « Il est en Brie, lit-on déjà dans l'édition de 1646 d'*Agriculture et Maison rustique*, une infinité de riches laboureurs plus aisés et plus pécunieux que beaucoup de seigneurs et gentilshommes ». Leur revenu net annuel, rémunération de leur travail et de leur capital, peut atteindre jusqu'à 25 livres par hectare. Ce revenu est, il est vrai, soumis à toutes les vicissitudes des récoltes et de la conjoncture. Il arrive que des laboureurs s'endettent et fassent faillite.

La mainmise sur l'économie de la région est matérialisée par les constructions, d'allure parfois monumentale, qui servent de chef-lieu à chaque exploitation, et jalonnent le paysage. Ces véritables forteresses de la grande culture comportent toutes une enceinte de hautes murailles, percées d'une ou deux portes, porte charretière et porte cavalière, donnant accès à la grande cour au centre de laquelle se trouve le puits et qu'entourent sur ses quatre faces les bâtiments d'habitation et d'exploitation : logis du fermier et des servantes, caves, fournil, pressoir, greniers, écuries, étables, granges et hangars. Quelques-unes de ces vastes fermes ont fière allure. Ce sont parfois de vieilles demeures seigneuriales ou d'anciennes maisons de maître.

Transfert symbolique qui montre que l'autorité, l'économique tout au moins, a changé de mains.

Les laboureurs sont les princes du monde paysan. A côté d'eux,

1. La livre tournois, qui a sensiblement varié de 1660 à 1725, représentait en poids de métal approximativement de 350 à 400 francs actuels. Mais ces coefficients grossiers ne permettent nullement d'évaluer son efficacité économique et sociale. Il faut en effet tenir compte des progrès de la productivité. A titre d'exemple, citons un fait : un quintal de froment sous Louis XIV équivalait en monnaie à une vingtaine de journées de manouvrier ; il en représente aujourd'hui moins de quatre. La monnaie, le capital, au XVIIe siècle, étaient rares et chers.

il faut cependant faire place à une autre élite, moins nombreuse assurément, puisqu'elle ne groupe guère qu'un millier d'exploitants, moins riche peut-être aussi et moins stable, mais qui tient néanmoins dans la hiérarchie villageoise une place fort honorable, celle des marchands de bois.

Leur champ d'action est la forêt qui occupe un cinquième environ de la terre de Brie. Forêt de taillis principalement, elle appartient à peu près exclusivement au roi, à la noblesse et au clergé. Elle est, soit exploitée par ventes de coupes dans le cas des forêts royales, soit donnée à bail aux marchands pour neuf années, avec échelonnement des coupes, lorsqu'il s'agit de bois privés.

La profession de marchand de bois est moins bien définie que celle de laboureur. Elle compte sans doute une majorité d'entrepreneurs spécialisés. Mais, dans nombre de cas, l'exercice de la profession s'allie à d'autres activités, commerciales ou agricoles.

Certains laboureurs sont en même temps marchands de bois. Il s'agit de petits fermiers, dont la ferme ne comporte qu'une ou deux charrues et qui trouvent dans l'exploitation du taillis voisin un supplément de ressources. Ce n'est pas tout. La plupart des paroisses un peu importantes comptent au moins un « marchand » qui se livre au trafic du bétail, des foins, des pailles et menus grains autres que les blés et les céréales. Après la campagne d'été, ces commerçants ne s'interdisent pas, au cours de l'hiver et du printemps, de placer leurs disponibilités dans l'exploitation et le commerce du bois. Il semble au surplus, bien que l'adjudication des coupes ou la ferme des bois soient toujours faites à un seul responsable, que cette exploitation et ce commerce soient souvent exercés par des associations de deux ou trois personnes, les uns fournissant leur travail, les autres leur argent.

La condition essentielle, pour exercer le métier de marchand de bois, est en effet de disposer d'abondantes disponibilités. L'exploitation des bois est rémunératrice, mais elle immobilise des sommes importantes pendant près d'une année, en attendant que les bois coupés, façonnés, séchés et véhiculés jusqu'à Paris puissent être mis en vente : 400 livres à peu près par hectare de coupe. C'est beaucoup.

Il arrive que des marchands de bois soient aussi riches que de bons laboureurs.

Très au-dessous des uns et des autres viennent enfin les représentants de ce que l'on peut appeler, faute de mieux, les professions libérales : officiers des justices seigneuriales, procureurs, sergents, greffiers et tabellions, receveurs de seigneurie, quelques « praticiens », petits hommes d'affaires qui font le métier d'avoué et d'avocat auprès du tribunal du seigneur, quelques « chirurgiens » aussi, car il n'y a pas à la campagne de vrais médecins.

Tous ces personnages sont de condition modeste. La considération relative, sinon l'estime, dont jouit au village ce petit état-major

lui vient surtout de ses fonctions qui lui valent la protection de l'autorité seigneuriale qu'il représente. La rémunération directe que lui octroie le seigneur est fort modique : quelques dizaines de livres tout au plus. Heureusement pour lui, sinon pour les justiciables, les frais de justice sont élevés et les causes nombreuses. On peut calculer, d'après certains rôles de la taille, que le lieutenant du prévôt, dans une paroisse un peu importante, peut gagner jusqu'à 1 000 livres par an, le procureur fiscal et le greffier 600, le sergent lui-même 200. Les chiffres baissent dans les petites paroisses. Il arrive dans ce cas que les officiers du seigneur soient contraints d'exercer une autre activité, artisanale, commerciale ou même agricole, qui empêche bien souvent de les distinguer des autres catégories de travailleurs manuels qui forment la grande masse de la population villageoise, dont il nous reste à définir la condition.

Les artisans et commerçants de village.

Bien rares sont les paroisses qui ne comptent pas quelques artisans. Leur distribution toutefois est extrêmement inégale. Pour quelle raison ? On ne sait. Mais tout se passe en fait comme si s'étaient constitués de place en place quelques foyers d'artisanat où les clients des localités voisines sont assurés de trouver les spécialistes dont ils ont besoin. Les professions représentées sont extrêmement variées : tisserands, maréchaux, charrons, bourreliers, cordonniers, cordiers, taillandiers, vanniers, tonneliers, plâtriers, tuiliers, potiers, etc., sans oublier quelques couturières ni les meuniers.

Cette concentration remarquable dans un petit nombre de villages fait de la plupart des artisans des travailleurs itinérants, en constant déplacement, exception faite seulement de ceux d'entre eux qui, comme les vanniers, les plâtriers, les tuiliers, les potiers, sont nécessairement attachés à des sources locales de matière première : oseraies, carrières de gypse ou d'argile. Ils circulent donc de village en village, de ferme en ferme, travaillant à la tâche ou à la journée. Ils restent parfois au même endroit plusieurs jours de suite, au cours desquels ils sont hébergés chez leurs employeurs.

Une telle mobilité leur confère dans la société paysanne une place singulière et un rôle original. Tout artisan est, peu ou prou, par vocation, le nouvelliste des seigneuries, le gazetier des paroisses. Il colporte les nouvelles, informe des maladies, des naissances et des décès, commente les querelles et les procès, signale les allées et venues des gens de qualité ou des officiers du roi. La tradition et la bienséance veulent que ses propos animent les repas du soir, que ses anecdotes et ses souvenirs alimentent les veillées. Celui qui jouit de la clientèle la plus fidèle n'est pas seulement l'ouvrier le plus diligent mais aussi

le meilleur causeur, le plus distrayant, le plus propre à satisfaire la curiosité d'auditeurs prisonniers tout au long de l'année de la monotonie du travail quotidien de la ferme.

Sa spécialité vaut à l'artisan de village un salaire relativement élevé. Celui d'un charron, d'un maréchal, d'un serrurier, d'un bourrelier est normalement de 20 sous par jour. Dans le cas de vendanges particulièrement abondantes, celui du tonnelier peut atteindre 40 sous. Il est rare que ce salaire tombe au-dessous de 15 sous, même pendant la mauvaise saison, alors que les journées sont courtes. C'est une disgrâce qui n'arrive guère qu'aux maçons et aux cordonniers.

Certains de ces artisans travaillent avec des apprentis qui payent une pension, fort modique d'ailleurs, pour leur formation et leur entretien.

Ceux dont le métier est sédentaire ont parfois une installation assez importante, comme ce Nicolas Ménard « *pottier en terre, demeurant à Saint-Ouen-en-Brie, qui avoue tenir en censive... six travées de logis couvertes de thuille, deux desquelles servent de maison, une autre de boutique, une autre de foullerie, une autre d'estable et la sixième et dernière de grange, court devant les dits logis, dans laquelle il y a un four à cuire pots et un toict à porcs, jardin derrière les dits logis de la largeur d'iceux, contenant le tout en fond de terre dix-neuf perches* (de huit à dix ares)... »

La plupart sont moins largement installés. Presque tous cependant possèdent quelques lopins de terre ou de vigne, un jardin, une petite maison avec une étable où ils élèvent une vache ou deux ; les artisans ruraux ne cessent jamais d'être des paysans. Ce sont même parfois des paysans aisés.

La remarque concerne même ceux d'entre eux pour qui l'exercice du métier manuel est devenu secondaire, et qui trouvent manifestement plus de profit à se livrer à des activités commerciales. Certains parmi les artisans se distinguent en effet par la possession d'une cavalerie anormalement nombreuse. Le nommé Bachinart, de Machau, par exemple, qui exerce la profession de maréchal, travaille avec six chevaux. Le sieur Bridou, qui fait dans ce même village métier de tailleur, en possède quatre. Le dénommé Riant, menuisier à Yèbles-Guignes, en occupe cinq. Tous trois, manifestement, consacrent le meilleur de leur activité au commerce et sans doute à ravitailler leurs congénères en fers, en étoffes ou bois d'œuvre, qu'ils vont chercher au loin, à la ville, et dans les centres de production. Plus que des artisans proprement dits, ce sont déjà de petits entrepreneurs. Ce qui ne les empêche pas de rester de vrais paysans et d'investir leurs économies dans un petit élevage. Le premier a six vaches dans son étable ; le second en possède cinq avec quatre porcs ; le troisième élève dix-sept vaches « à moitié fruit ». C'est là, leur semble-t-il, avec la terre, le placement le plus sûr.

A côté du monde des artisans, et sur le même plan, il faut placer la petite troupe des commerçants locaux qui travaillent et vivent dans des conditions très semblables. La majorité des villages en comptent un ou deux, marchands de cire jaune, de chandelles, d'épices et de petite mercerie. Dans les plus importants on en trouve jusqu'à six, dont quelques bouchers, charcutiers et boulangers. La profession la plus régulièrement représentée dans cet ordre d'idées est celle de cabaretier, débitant de vin ou de cidre. C'est là, semble-t-il, le commerce le plus constant, bien que le vin soit fort cher au détail : 10 sous la pinte (1,33 litre), soit le prix d'une journée ordinaire de manouvrier.

L'artisanat rural a aujourd'hui à peu près complètement disparu. Il y a deux ou trois siècles, il rassemblait, avec le commerce local qui s'est un peu mieux défendu, un contingent relativement important, quelque six mille personnes peut-être au total pour l'ensemble de la Brie, un dixième environ de la population ouvrière des campagnes, dont la grande masse est formée naturellement par les travailleurs de la terre.

La vigne, le vin et les vignerons.

Ceux-ci se partagent professionnellement en trois grandes catégories bien tranchées : les domestiques de ferme, les manouvriers et les vignerons. Commençons par les derniers.

Ils occupent en effet parmi les cultivateurs une situation à part. Ils constituent une véritable élite de petits propriétaires qui jouissent d'une indépendance économique relative. Leur condition mérite de nous arrêter.

La vigne a aujourd'hui disparu de la terre de Brie comme de l'ensemble de la région parisienne. Cette disparition ne doit pas faire oublier la place importante tenue dans le passé par la viticulture et par les vignerons.

Une enquête effectuée en 1717 nous apporte à cet égard un témoignage précis. Elle nous révèle, dans les vingt paroisses qu'elle couvre, la présence de 520 vignerons pour une superficie totale de terres cultivées à peine inférieure à 20 000 hectares. Si nous admettons — et l'hypothèse est fort vraisemblable — que la proportion était la même dans l'ensemble de la Brie, ce chiffre correspond à un effectif total de 15 000 vignerons, le quart environ des travailleurs ruraux.

La culture de la vigne était fort ancienne sur le terroir briard. Elle figure, dès les temps carolingiens, dans les descriptions du polyptyque de Saint-Germain-des-Près. Elle a subsisté et s'est même développée, semble-t-il, jusqu'à l'invasion du phylloxera.

Absent du plateau limoneux et humide, ce vignoble avait installé son domaine sur les versants des vallées, exposés au soleil. Ses échalas piquetaient les pentes qui descendent au sud vers la Seine, les bords

plus raides de la Marne, de l'Yerres, des deux Morins et de leurs affluents.

Le mémoire de la Généralité de Paris évalue, en 1699, à 83 000 muids[1] « année commune », la production viticole des cinq élections de Meaux, de Melun, de Rozoy, de Coulommiers et de Provins. Les deux premières, traversées par les grandes vallées de la Marne et de la Seine, arrivent naturellement en tête avec 36 000 et 30 000 muids. Les trois autres, les élections du plateau, se partagent le reste de la récolte, 17 000 muids seulement. La production pouvant être évaluée à 8 muids par hectare, les cinq élections auraient donc compté environ 10 000 hectares de vignoble. L'ensemble de la Brie pouvait en comporter une douzaine de milliers et récolter 100 000 muids.

Le vignoble briard produit surtout du vin blanc, mais aussi du vin rosé et même du vin rouge ou plutôt du vin clairet. L'intendant Phélypeaux, qui a dû en boire trop souvent à son gré au cours de ses tournées, juge ce vin « de qualité fort médiocre », dur et grossier. De fait, il paraît peu apprécié sur le marché parisien qui n'en absorbe qu'une faible quantité. Il est avant tout destiné à la consommation locale. Bon an, mal an, il procure à quelque quinze mille exploitants une recette brute de l'ordre de 3 200 000 livres, égale, ou peu s'en faut, au cinquième du produit de la récolte des blés.

La vigne est donc un élément de richesse très appréciable. Sa culture n'exige, au contraire de celle des céréales, qu'un capital d'exploitation très faible. Elle demande, en revanche, un travail manuel assidu. Elle est, par excellence, affaire de petits exploitants.

La vigne, une vigne basse, extrêmement dense, est alignée en sillons serrés qui ne laissent entre eux que le passage d'un homme ou d'un âne. Les pieds dans les sillons sont plantés fort près les uns des autres. On compte jusqu'à 8 000 pieds par arpent d'une quarantaine d'ares, soit 2 pieds environ au mètre carré.

Il est assez difficile de se faire une idée très exacte des rendements. Ceux-ci varient avec les terroirs ; ils deviennent parfois dérisoires sur les terres froides de la région de Provins ou de Coulommiers. Ils changent surtout avec les années, suivant les caprices des gelées, de la pluie et du soleil. Il semble néanmoins que l'on puisse faire état d'un rendement moyen de 8 muids, c'est-à-dire d'une vingtaine d'hectolitres à l'hectare.

Les prix sont heureusement moins capricieux que les rendements. Toute hausse sensible, en cas de disette, réduit aussitôt la consommation. Il est possible d'autre part de faire des réserves en cas de récolte trop abondante. Le marché du vin est, assez paradoxalement, plus stable que celui du blé. Le prix moyen s'y établit, « année commune », un peu au-dessus de 30 livres le muid. Il suffit à assurer aux exploi-

1. Le muid contient 267 litres environ.

tants un revenu brut très convenable de 250 livres environ par hectare. Les frais d'exploitation ne s'élèvent cependant qu'à une centaine de livres. Mais ces frais sont exclusivement, ou bien peu s'en faut, des dépenses de main-d'œuvre. Pour le vigneron qui traite lui-même sa vigne — et c'est le cas général — le revenu brut se confond pratiquement avec le revenu net. De celui-ci, il faut seulement déduire la dîme qui n'est généralement que de 6 pintes, environ 8 litres, par muid récolté. Lorsque la vigne est prise en location, il faut aussi en retrancher le prix du fermage, une cinquantaine de livres à l'hectare. Mais les vignes louées ne sont qu'une infime minorité : 2 p. 100 seulement du total.

Le vignoble est, en somme, d'un bon rapport, d'un rapport très supérieur à celui des terres de culture.

On comprend dans ces conditions que sa valeur soit élevée. Alors que l'arpent (40 ares) de terre se vend normalement entre 50 et 100 livres, ce n'est que dans les terroirs où les vendanges sont parcimonieuses et le vin très médiocre, que l'arpent de vigne ne dépasse que faiblement ce prix de 100 livres. Dans les paroisses de vignobles, il est rare qu'il tombe au-dessous de 200. Il s'établit généralement entre 300 et 500. Dans quelques cas, rares à la vérité, il atteint 600, 720 et même 833 livres.

La vigne est, en terre de Brie, la principale richesse des petits paysans. Les vignerons, qui en sont les bénéficiaires, forment dans la masse des travailleurs une catégorie favorisée.

Tout d'abord, ils sont en règle générale propriétaires. Assurément, ils ne sont pas seuls, même parmi les paysans, à posséder de la vigne. Mais ils en détiennent — et de beaucoup — la majeure partie. Leurs vignobles sont modestes en général, mais quelques-uns atteignent et dépassent 1 hectare, parfois 2, et même davantage. Ils représentent en ce cas un assez joli capital. La plupart des vignerons possèdent en outre leur maison et un petit jardin. Ces maisons ne comportent le plus souvent que deux travées couvertes en tuile ou en chaume. Mais certaines dénoncent une certaine aisance, celle par exemple du nommé Nicolas Chenu, vigneron au Châtelet, qui est de quatre travées « consistant à deux chauffoirs, foullerie et étable ».

La vigne n'est d'ailleurs pas la seule ressource des vignerons. Dans leur étable, ils n'élèvent pas seulement l'âne nécessaire au labour, mais aussi une ou plusieurs vaches. Certains en possèdent jusqu'à quatre, sans omettre le porc qui fournit les conserves de graisse et les salaisons. Quelques-uns sont assez aisés pour avoir un domestique.

Tous — la majorité même — ne possèdent cependant pas assez de vignes pour en tirer un revenu suffisant. Ils louent alors leurs services et leur compétence aux autres propriétaires — laboureurs, marchands, bourgeois, ecclésiastiques — obligés de recourir à la main-d'œuvre salariée. Ils travaillent soit à la tâche, soit à la journée. La journée

d'un vigneron est bien payée, 15 et 18 sous, parfois 20 et même 25. Le salaire annuel d'un vigneron est estimé à 150 livres par an, plus la nourriture naturellement pendant les journées de travail. Ce n'est pas tout. La plupart des petits vignerons, une fois menée à bien la dernière façon de la vigne au début du printemps, et pendant la belle saison, participent comme manouvriers aux travaux de la fenaison et de la récolte sur les grandes exploitations.

Grâce à quoi, même ceux qui ne possèdent qu'un ou deux quartiers de vigne arrivent à vivre assez honnêtement et même à faire quelques économies. Deux vignerons de Sucy peuvent par exemple donner à leurs filles en les mariant 300 livres de meubles, linge et argent. Un petit vigneron de la Grande-Paroisse laisse en mourant à son frère 233 livres de biens meubles. Tous, en règle générale, jouissent d'une certaine indépendance, économique et sociale. Leur métier au demeurant n'est pas mauvais, car c'est un fait que la culture de la vigne n'a pas périclité et semble même s'être élargie jusqu'à l'irruption dévastatrice du phylloxera.

Au XVIIe et au XVIIIe siècle, dans les pays de vignobles, ils forment l'armature des petites démocraties paroissiales.

Les domestiques de ferme.

Les domestiques de ferme constituent une fraction très importante de la population ouvrière des villages. Leur contribution au peuplement total reste faible néanmoins ; car ils sont en règle générale jeunes et célibataires. Ils quittent la ferme quand ils se marient pour devenir des manouvriers indépendants.

On ne peut évaluer leur nombre qu'indirectement. Comme ils ne paient pas de taille, ils ne figurent sur aucun document administratif. Mais l'effectif d'une ferme est assez rigoureusement déterminé par l'étendue de l'exploitation.

Celle de Noisy-le-Grand, est de quatre charrues. Elle occupe trois charretiers, un jardinier, un vacher, un garçon de basse-cour et deux servantes, huit personnes en tout. Toutes les fermes, cependant, n'ont pas un personnel aussi complet. Les moins importantes, qui sont les plus nombreuses, celles d'une ou deux charrues, n'ont généralement ni jardinier, ni garçon de basse-cour. On peut estimer raisonnablement que, dans l'ensemble, l'effectif moyen du personnel domestique doit être de trois personnes pour deux charrues.

Soit, pour l'ensemble du pays de Brie, quelque 18 000 personnes dont un quart environ de femmes.

Ce personnel mène une vie laborieuse et rude. Levé et couché tôt, il est au travail dès l'aube pour soigner et préparer les bêtes. L'effort qu'on lui demande aux champs n'est limité que par la fatigue des chevaux. Il prend ses repas en commun dans le « chauffoir » de la

ferme autour de la grande table qui est présidée par le fermier. La base de sa nourriture est le pain bis de seigle et de froment : deux livres de pain par jour, y compris celui de la soupe. Les pois sont le principal légume. Les menus sont complétés par quelque viande, du porc salé préparé à la ferme, du bœuf ou du veau acheté les jours de marché, quelques volailles de loin en loin, par des œufs et du fromage. A quoi vient parfois s'ajouter du poisson : morues, harengs et saumon.

Les valets couchent dans les écuries, les étables et les dépendances ; les servantes dans les chambres du logis principal.

Les gages de ce personnel sont assez variables. Ils sont plus faibles au sud de la Seine, dans la plaine sablonneuse de la Bière, et dans les terres froides de la Brie orientale, que dans les régions du Centre et de l'Ouest. A Noisy-le-Grand, les deux premiers charretiers sont payés 150 livres par an, le troisième 75 ; le jardinier perçoit 180 livres, le vacher 66 et le garçon de basse-cour, 50. Les deux servantes gagnent 80 et 75 livres.

A Fleury-en-Bière, au sud de la Seine, un charretier est payé 100 livres, un valet de cour 36, une servante 36 également.

Parfois ce personnel domestique n'est engagé que pour une partie de l'année. Il est, dans ce cas, bien mieux payé pendant l'été que pendant l'hiver. A Preuilly, par exemple, un charretier ne reçoit que 45 livres de la Saint-Martin à la Saint-Jean pour 225 jours ; il perçoit 71 livres 10 sous de la Saint-Jean à la Saint-Martin pour 140 journées. C'est que l'hiver est pour les travailleurs du sol la saison du chômage ; on accepte des gages médiocres pour avoir la certitude d'être nourri.

Cette certitude représente le grand avantage de la condition de domestique. Il n'est pas négligeable, non seulement pendant la saison froide qui est aussi la morte saison, mais surtout en temps de disette, lorsque le pain est rare et cher, très cher parfois. Or les disettes ont été fréquentes pendant un quart de siècle, de 1690 à 1715.

Le personnel domestique a fait pendant cette période, au sein de la population paysanne, figure de catégorie privilégiée, surtout si l'on compare son sort à celui des manouvriers.

Les manouvriers.

Les manouvriers, c'est-à-dire les ouvriers libres qui travaillent à la journée ou à la tâche, comprennent une grosse majorité de travailleurs à tout faire qui changent d'occupation avec les saisons : ouvriers agricoles au cours du printemps et de l'été, bûcherons et charbonniers pendant l'automne et l'hiver. Parmi eux figurent cependant quelques spécialistes : bergers et jardiniers.

Une enquête de 1717 en recense 450 dans les vingt paroisses visitées. Mais elle ne tient compte que des hommes, chefs de foyer. Nombre

de femmes cependant, épouses ou filles de manouvriers, sont employées aux travaux de la terre, de façon, il est vrai, intermittente. Leur concours n'intervient guère qu'au moment des travaux pressants de la fenaison, des récoltes et des vendanges. Le nombre des journées qu'elles peuvent fournir dans l'année ne dépasse guère cent, tandis que celui des ouvriers hommes est compté pour deux cents, ce qui est sans doute un chiffre minimum.

Compte tenu de l'apport féminin, on peut estimer que l'effectif des salariés libres pour toute la Brie, doit être de l'ordre de seize à dix-sept milliers, voisin de celui des domestiques de ferme.

Il se répartit de façon assez irrégulière entre les villages. Les manouvriers sont proportionnellement moins nombreux dans les paroisses qui comptent un contingent important de vignerons, capables de fournir aux fermiers une main-d'œuvre d'appoint. Les manouvriers sont aussi moins nombreux dans les pays de grosses fermes qui embauchent à l'année un contingent important de domestiques et font appel pendant l'été à des travailleurs saisonniers venus de Champagne, de Lorraine ou du Massif central.

Ils constituent d'autre part une main-d'œuvre relativement mobile qui va travailler facilement dans les paroisses voisines, et qui change même assez volontiers de résidence, lorsqu'elle trouve ailleurs un travail plus régulier ou mieux payé, en même temps que des « masures » à louer. Certains d'entre eux, en effet, ne sont que locataires de leurs logis, à l'inverse des vignerons, et même des artisans, le plus souvent propriétaires de leurs maisons. Ils représentent la fraction la moins stable de la population.

C'est que leur condition est, dans l'ensemble, assez précaire, fort précaire même. Le salaire courant du manouvrier est de 10 ou 12 sous par jour ; il peut atteindre 15 et même — rarement — 18 sous, au moment des gros travaux. Mais il tombe aussi parfois à 7, voire à 5 sous pendant la morte saison : 7 sous est le salaire ordinaire du bûcheron. Celui des femmes est sensiblement plus bas : 5 sous normalement ; il peut s'élever jusqu'à 7 et 8 sous, mais descendre aussi à 3 et 2 sous par jour. Tous ces chiffres varient d'ailleurs non seulement avec les saisons, mais aussi avec les localités. S'il fallait indiquer un chiffre moyen, on pourrait faire état de 12 sous pour les hommes et 5 sous pour les femmes.

Si ce petit peuple n'avait que son salaire pour assurer son existence, sa condition serait misérable. Un ménage de manouvriers ne peut espérer gagner, en louant ses bras, beaucoup plus de 150 livres par an, car les jours de chômage sont nombreux, et la femme ne travaille guère au dehors qu'une centaine de jours par an. Il n'est, en pratique, nourri par ses employeurs que la moitié du temps. S'il a seulement deux enfants et s'il veut manger du pain tout le long de l'année, il lui faut se procurer au moins 7 à 8 setiers de blé, dépense qui repré-

sente, en année moyenne, la moitié de son salaire. Celui-ci suffit à peine, lorsque le prix du blé s'établit autour de 20 livres.

Heureusement, la plupart des manouvriers ont quelques autres ressources, modestes, mais indispensables. En grande majorité, ils possèdent la maison qu'ils habitent, un jardin, un peu de terre. A Yèbles-Guignes par exemple, sur quelque quatre-vingts manouvriers, une quinzaine seulement ne sont pas propriétaires. La proportion des non-propriétaires est encore plus faible à Vernou, qui compte près de soixante-dix manouvriers. Presque tous les ménages d'autre part élèvent une ou deux vaches, grâce à la vaine pâture. Détail digne de remarque, l'élevage du porc n'est pas très répandu. C'est que le sel, nécessaire aux salaisons, est terriblement cher, et l'argent liquide est ce qui manque le plus aux petites gens.

Quelques manouvriers se livrent en outre à des activités annexes. Au sud-est de la Brie, certains d'entre eux pratiquent l'élevage des abeilles. Comme ils n'ont pas de capitaux suffisants, ils louent les ruches, les « paniers de mouches à miel », à des marchands de Montereau qui vont les acheter dans le Gâtinais. Les « baux de mouches à miel » se font « à moitié » : bailleur et preneur se partagent le miel, la cire et le « croist », c'est-à-dire les nouveaux essaims. D'autres s'improvisent petits éleveurs : tel manouvrier de Vernou possède huit vaches.

Grâce à quoi, sauf en temps de disette et de grande cherté, on arrive à joindre les deux bouts. A grand-peine d'ailleurs. Les inventaires après décès nous révèlent en effet des conditions de vie rudimentaires et difficiles : tel manouvrier de Réau, par exemple, laisse à ses héritiers : un pot de fer, deux lits garnis, une table, trois coffres, une huche, une chaudière, quelques ustensiles d'étain, une poêle, divers outils, un justaucorps presque usé, une vache, un veau et une bourrique, avec 114 livres et 7 sous de dettes, résultant d'emprunts et d'achats non payés. Les contrats de mariage nous apprennent que la plupart des ménages de manouvriers ne peuvent se constituer que grâce aux économies que les époux ont faites comme domestiques.

Tous les manouvriers certes ne vivent pas dans la pauvreté. Certains font même figure de petits propriétaires et possèdent jusqu'à huit et dix arpents de terre. C'est la minorité, la petite minorité. Beaucoup vivent le plus souvent aux limites de l'indigence.

Quelques-uns cependant y échappent, même s'ils ne possèdent aucun bien, parce qu'ils ont une occupation assez bien rémunérée. Les jardiniers par exemple, qui gagnent souvent jusqu'à 20 sous par jour, mais surtout les bergers.

Celui à qui est confié le troupeau de la ferme de Noisy-le-Grand, qui rassemble 250 brebis et 60 moutons, gagne 300 livres par an. Il reçoit en outre trois setiers de froment, trois setiers de seigle et une pièce de vin. Les bergers « communs » perçoivent un salaire fixe,

qui est modeste, et varie, suivant les paroisses, de 5 à 15 sous par jour. Mais ils reçoivent, en outre, une redevance mensuelle des propriétaires du bétail qui leur est confié. A Sucy-en-Brie, par exemple, cette redevance est de 5 sous par tête et par mois.

Les bergers, il est vrai, doivent se nourrir. Leur métier d'autre part est dur ; il n'est même pas sans danger, car le pays est hanté par les loups qui attaquent souvent la nuit les troupeaux parqués et que les rudes chiens briards ne réussissent pas toujours à écarter. Ils constituent néanmoins, parmi les manouvriers, une petite troupe de privilégiés, sur le plan matériel tout au moins. Moralement, c'est autre chose ; on les tient volontiers à l'écart, à cause de la rudesse de leurs mœurs, et parce qu'ils passent aussi souvent pour être des sorciers.

Les pauvres, les vagabonds et la misère.

L'indigence au village n'est trop souvent que le prélude de la misère qui s'abat sur les pauvres gens, qu'ils soient atteints par la vieillesse ou frappés par la maladie et les infirmités.

Il est peu de paroisses qui ne comptent un contingent de « pauvres » voués à la charité publique ou privée.

L'enquête de 1717 en compte 224 pour 20 paroisses qui comptent 1 600 feux et quelque 4 800 âmes, soit près du vingtième de la population. Ce sont, apprenons-nous, des veuves âgées ou des personnes « qui sont tombées dans quelques malheurs ou quelques infirmités considérables ».

Ces malheureux sont à la charge de la paroisse. N'oublions pas que la fonction première des marguilliers était de tenir le registre des pauvres et de répartir les aumônes. La charité reste un des premiers devoirs de la communauté, mais celle-ci n'a trop souvent que des ressources médiocres. La dîme, en son principe, était destinée à subvenir aux besoins du culte, de l'enseignement et de l'assistance, comme tous les biens d'Église d'ailleurs, ce qui justifiait, au moins en théorie, le statut spécial de ces biens et leurs immunités. Hélas, cette vocation initiale d'ordre public s'est bien effacée depuis longtemps. Dîmes et terres ne sont plus guère, en règle générale, que des sources de revenus pour leurs titulaires, qui les traitent comme des biens particuliers.

Parmi ceux-ci, tous cependant n'oublient pas leurs obligations. Les religieux de Saint-Denis notamment prévoient régulièrement dans leurs baux que le preneur versera annuellement une contribution en nature en faveur des pauvres : 25 boisseaux de méteil à Saint-Ouen-en-Brie pour une ferme d'une centaine d'arpents, 10 setiers de méteil à Vert-Saint-Denis. Mais il s'en faut que cette pratique soit générale.

Aussi, les curés de paroisse qui ont la responsabilité de subvenir aux besoins des pauvres sont-ils obligés de rappeler les décimateurs

à leurs devoirs, ou, plus modestement, de faire appel à leur bienveillance. Témoin cette supplique que le curé de la paroisse de Mory, au nord de Meaux, adresse au chapitre de Notre-Dame de Paris, décimateur et principal propriétaire. Il a quarante pauvres à sa charge et il compte que, pour les empêcher de mourir de faim, il aurait besoin de 1 500 livres. Il supplie très humblement ces messieurs « d'avoir égard aux besoins de la paroisse » et les assure qu'il « ne manquera pas, comme il a toujours fait, de recommander à ses paroissiens de prier Dieu pour leurs bienfaiteurs ». Nous ignorons le succès de sa requête.

Dans combien de cas, les « pauvres » n'étaient-ils pas réduits aux maigres ressources de la charité locale !

Pour compléter notre tableau du peuple des campagnes, il nous faut enfin dire quelques mots de la troupe des vagabonds, des errants sans emploi, sans feu ni lieu. Nous ignorons leur nombre, qui grossissait dans les temps de misère. Nous ne les connaissons que par les documents généraux ; lesquels nous apprennent seulement qu'ils hantaient les forêts et les régions boisées, ce qui est le cas de la Brie. Là ils trouvaient les matériaux pour construire leurs huttes, le bois pour se chauffer, le gibier qu'ils braconnaient et un refuge contre la maréchaussée.

Colbert entreprit d'en purger les forêts du royaume. L'ordonnance de 1669 prescrit que les huttes, les « maisons bâties sur perches par des vagabonds et inutils » dans l'enceinte et à une demi-lieue des forêts seront « incessamment démolies ». Toute personne déclarée inutile devra s'éloigner avec sa famille à deux lieues des forêts. Dans chaque maîtrise il sera dressé un état « contenant le nom et la description de tous les inutils et vagabonds », qui sera envoyé au greffe des maîtrises voisines. Ceux qui auront changé de nom pour n'être pas reconnus seront condamnés aux galères « s'ils peuvent servir », sinon à des « peines corporelles et exemplaires ».

Ces rigueurs furent-elles efficaces? Il est permis d'en douter. Pour éliminer ces miséreux, il aurait fallu supprimer la misère.

N'appuyons pas cependant ce trait noir. La misère existe certes dans ce siècle qui fut grand. Elle n'est même pas rare. Elle n'est pas générale.

Ce qui est seulement certain, c'est qu'elle a élargi son domaine durant les vingt-cinq dernières années du règne : *Il y a*, écrit vers 1700 l'intendant de Paris, *deux élections, Mantes et Etampes, dans lesquelles... le peuple est diminué presque de la moitié. Dans les autres élections de la généralité, le peuple est diminué d'un tiers ou d'un quart. Les causes générales sont la guerre, la mortalité de l'année* 1693, *la cherté des vivres et les impositions extraordinaires.*

Sombre tableau, trop poussé certainement. On a en effet l'impression, à lire les documents et rapports officiels de la fin du règne, que les hauts serviteurs de la monarchie exagèrent volontiers le pessimisme, dans les meilleures intentions d'ailleurs, et pour mieux pro-

téger leurs assujettis contre les sacrifices jugés excessifs qu'impose la politique royale.

Il n'est pas douteux toutefois que, de 1690 à 1715, le peuple a beaucoup souffert, dans la Brie comme dans tout le royaume. L'enquête de 1717 signale que, depuis 1681, la population a diminué dans huit paroisses sur vingt. Nulle part elle n'a augmenté. Toutefois, sa diminution n'a atteint le quart que dans un seul cas. Les quinze dernières années du règne ont cependant été particulièrement pénibles : l'hiver de 1709 notamment a été désastreux. L'intendant Phélypeaux, en 1700, poussait les choses au tragique. Mais il n'avait pas tort d'insister sur les souffrances du peuple.

*
* *

Les évaluations chiffrées que nous venons de donner des diverses catégories de personnes engagées dans la vie agricole de la Brie comportent évidemment une part d'hypothèse. Elles ne paraissent pas invraisemblables.

Si nous les rassemblons, nous trouvons un effectif de quelque 63 000 personnes [1] qui, en nombres ronds, se répartissent de la façon suivante : 7 000 représentants de la bourgeoisie rurale, 6 000 artisans, 15 000 vignerons, 18 000 domestiques de ferme, 17 000 manouvriers. Soit une énorme majorité de travailleurs salariés, dont beaucoup d'ailleurs sont en même temps de petits propriétaires.

Cet effectif correspond approximativement à une population de 180 000 âmes. Ce qui, comme nous l'avons dit plus haut, ferait pour l'ensemble de la Brie avec les bourgs et les villes quelque 200 000 habitants. Chiffre plausible, puisque le dénombrement de la généralité de Paris vers 1700 attribue aux cinq élections de Meaux, Rozoy, Melun, Coulommiers et Provins, qui ne font qu'une partie de la Brie, une population de 160 000 personnes. Chiffre qui fait ressortir d'autre part la prépondérance écrasante de la paysannerie.

Cette paysannerie exploite une terre fertile, plantureuse même en maints endroits. Son labeur devrait normalement l'enrichir, même compte tenu du caractère arriéré de ses méthodes d'exploitation. Elle vit, cependant, dans l'ensemble, dans des conditions médiocres et même parfois précaires [2]. La raison en est que, pour une bonne part, elle travaille non pour elle-même, mais pour le roi et surtout pour Paris, pour ce Paris qu'elle alimente, mais qui dévore, par le canal des fermages et des dîmes, une bonne fraction de ses revenus.

Sic vos non vobis mellificatis, apes.

EMILE MIREAUX,
de l'Institut.

1. En 1876, le personnel agricole de Seine-et-Marne était de 79 500.
2. Elles n'étaient pas meilleures, voire pires, dans les autres provinces françaises.

UN NOUVEL ULYSSE

NIKOS KAZANTZAKI

par MARCEL BRION

DANS une de ces improvisations brillantes, vives comme des fusées, qu'il lançait avec la prodigalité du magicien qui multiplie les prodiges sans s'appauvrir, Oscar Wilde a énoncé un jour une de ces vérités que la société qui l'adulait n'admettait que parce qu'elle les tenait pour des paradoxes, et qui sont d'une exactitude profonde : « Il n'y a que les gens superficiels qui ne jugent pas sur l'apparence. » On pourrait croire à une boutade, au simple renversement d'un lieu commun, si, à la réflexion, cette remarque ne s'avérait chaque fois rigoureusement exacte. Si l'apparence est mensongère, combien révélateur est le mensonge, dans sa nature, dans sa formulation. Si elle est sincère, n'est-elle pas la vérité intime de l'être montant à sa surface et s'y épanouissant? Ainsi les visages, modelés de l'intérieur et de l'extérieur, deviennent-ils la *signature* même de l'individu.

Max Picard a écrit d'admirables commentaires là-dessus, dans sa *Philosophie de la physiognomonie* qui n'a pas été traduite en français, et qui m'est revenue en mémoire lorsque j'ai rencontré Nikos Kazantzaki. Le visage du romancier célèbre d'*Alexis Zorba*, du *Christ recrucifié*, de *La Liberté ou la Mort*... le visage de cet homme de haute culture qui a joué un rôle important dans la vie politique et intellectuelle de son pays, c'était pour moi, avec ses rides ravinées par les embruns, sa peau brunie et tannée par le soleil des îles égéennes, avec ce clair regard, presque enfantin, plein de rêve, d'étonnements, d'attentes, et qui s'assombrissait parfois d'avoir vu tant d'horreurs, c'était le visage même d'Ulysse. Je ne doutais point qu'Ulysse ne fût le héros familier de Nikos Kazantzaki, le guide et l'exemple sur les chemins de la vie, de la terre et de la mer.

De Kazantzaki, les lecteurs français ne connaissent que sa biographie du Petit Pauvre d'Assise, et les romans qui ressuscitent sa Crète natale, tumultueuse, joyeuse et dramatique, inquiète et rétive sous la domination turque, et perpétuellement en révolte contre les *agas* qui la gouvernaient pour le compte du Sérail. Son admirable poème,

Ascèse, a été traduit et présenté par Octave Merlier, dans un volume qui, publié à Athènes en 1951, n'a pas trouvé en France assez de lecteurs ; et ce livre, pourtant, est la clef de toute l'œuvre du grand écrivain grec. Quant à son *Odyssée*, qui compte, chiffre magique, initiatique, trente-trois mille trois cent trente-trois vers, qui traduira, qui éditera ce monument ? Qui permettra au lecteur français, impatient d'obtenir une vision moins limitative d'un des écrivains les plus remarquables de notre temps, de l'atteindre dans l'expression la plus curieuse et la plus révélatrice de lui-même, dans cette incarnation en Ulysse, si conforme à sa véritable nature ? Kazantzaki avait entendu, malgré les bouchons de cire de ses oreilles, chanter les sirènes, il les avait vues voleter autour de son mât. Il avait aveuglé le Cyclope, aimé Circé et Nausicaa, tué les prétendants, ouvert de la proue de son navire où étaient peints, vigilants, des yeux prophétiques, les sillons de la mer *couleur de vin*.

On peut penser que, comme Ulysse, il avait adopté et mis en application cette leçon de vie, formulée dans *Alexis Zorba :* « Agir comme si la mort n'existait pas, agir en pensant à chaque instant à la mort, c'est peut-être la même chose. » Afin que sa sagesse fût plus entière, il ne s'était pas contenté d'écouter les philosophes de son pays, depuis ces mystérieux fragments des présocratiques qui sont des pierres scintillantes dans les ténèbres, jusqu'à Platon, dont le statisme ne pouvait le contenter. Il gardait en lui l'appétit et l'angoisse du flux héraclitéen. Il connaissait, par la doctrine du Bouddha qu'il avait étudiée, parce qu'elle l'attirait, la perpétuelle mutation des formes, les existences succédant aux existences, mais il ne pouvait admettre que la vie fût un mal dont on dût aspirer à se débarrasser le plus vite possible. Ulysse n'a tant erré sur la mer que parce qu'il aimait la mer, et qu'aussitôt à terre il se sentait à peine chez lui, et rêvait du large : ardent symbole de l'âme humaine inapaisée, inapaisable, dans son appréhension nostalgique des lointains. Ainsi les romans de Kazantzaki, œuvres d'un vagabond qui foulait les plantes odorantes des montagnes de son pays, et vagabond aussi des cimes philosophiques, où l'air se raréfie, où des lumières inattendues apparaissent, où le vertige fait vaciller les plus forts, sont-ils des œuvres de révolte contre le statique, le fixé. La séraphique douceur de saint François est entraînée dans une bataille sans répit, contre le père, contre la cité, contre la sottise, le vice et l'indifférence, contre les pièges diaboliques glissés jusque dans l'enceinte du monastère où les frères prient dans des cabanes de branches.

Et voici que le parallèle se dessine entre le roi d'Ithaque, et cet Ulysse de la Foi et de la Charité, le Poverello ballotté sur les vagues de la raillerie, du soupçon, de la colère, et qui s'en est allé, lui aussi, prenant la mer, jusque chez le sultan, afin de le convaincre d'erreur et de lui montrer la vérité. Kazantzaki n'a pas l'ambition d'être

Ulysse : uniquement le matelot d'Ulysse. Cet homme d'un savoir si vaste, d'une connaissance humaniste profonde et étendue, s'est toujours défendu contre l'intellectualité ; danger et vice, elle risquait de capter la vie au profit des livres, d'entraîner l'être, le *vivant*, dans l'abstrait de la pure intelligence. *Tu le sais bien*, écrit-il dans *Toda-Raba, mon chef à moi n'est aucun des trois chefs des âmes humaines : ni Faust, ni Hamlet, ni Don Quichotte, mais Don Ulysse...*

Miguel de Unamuno aurait aimé ce « Don Ulysse » qui fait du héros d'Ithaque un peu le frère du chevalier de la Manche. Mais Kazantzaki, aussitôt, explique la différence : *Je n'ai pas la soif inassouvie de l'intelligence occidentale, ni ne me balance entre le oui et le non pour aboutir à l'immobilité, ni ne possède plus l'élan ridicule et sublime du noble pourfendeur des moulins à vent. Je suis un matelot d'Ulysse, au cœur enflammé et à l'esprit impitoyable et lucide ; non pas cependant de l'Ulysse qui rentrait à Ithaque, mais de l'autre, qui est rentré, a tué les ennemis, et qui, étouffant dans sa patrie, prit un jour le large. Il a entendu, au nord, une nouvelle Sirène dans le brouillard hyperboréen.* Tel est l'homme qui, tout enfant, avait failli se noyer dans un puits. Sa nourrice, avec ce talent pervers et exquis qu'elles ont d'exciter chez les petits la faim du merveilleux, lui avait parlé d'une ville splendide qu'un enfant avait découverte, un jour, au fond d'un puits où il était tombé par mégarde. Tomber par mégarde et explorer délibérément, c'est tout un pour Kazantzaki, qui était à la fois instinct et réflexion, action et contemplation. Ce qui l'avait séduit, dans le Bouddhisme, c'était ce qu'il appelait « la belle folie asiatique » qu'il rêvait de réconcilier avec « la stricte logique occidentale ». Lui-même insulaire — et une île donne l'impression de n'être jamais tout à fait attachée, on y sent des amarres qu'on peut couper, et alors elle prendra le large... à la frontière de l'Orient et de l'Occident, appartenant à une collectivité traditionnellement inclinée vers l'Asie, depuis des millénaires, ayant eu l'Asie chez elle sous la forme de l'occupation turque, Kazantzaki est l'homme de toutes les terres et de toutes les mers. Dominant même son patriotisme d'insulaire, si fort, si vivace, demeure l'appel de toutes les possibilités, et c'est ce qui apparaît, d'ailleurs, si étrange et si fort, dans l' « insularité » d'un homme, à plus forte raison d'un artiste, que la coexistence d'une appartenance absolue, passionnée, farouche même, à la petite patrie, et la perpétuelle disponibilité pour tous les départs. Aussi n'est-il pas surprenant que Kazantzaki, vagabond par excellence à travers les contrées de la terre, les siècles et les cultures, s'identifie aussi énergiquement avec Ulysse. Préfaçant le grand poème mystique d'*Ascèse*, dont il a donné une belle traduction, M. Octave Merlier, directeur de l'Institut Français d'Athènes, écrit : *Les voyages ne sont que des étapes à travers le monde des apparences. L'*Ascèse *en est l'Idée.*

On peut dire aussi que toute l'*Odyssée* d'Homère est le récit d'un

interminable voyage à travers les aspects changeants du monde des apparences. Ulysse attachait-il la valeur d'une véritable réalité aux îles dans lesquelles le caprice des dieux ou les fortunes de mer le jetaient, et n'est-ce pas l'expérience du bouddhisme, faite par Kazantzaki, qui l'a conduit à cet irréalisme dont Ulysse, son modèle, n'aurait peut-être pas pu avoir une notion claire ? Plusieurs millénaires séparent le roi d'Ithaque et le « nouvel Ulysse », et de nombreuses théories philosophiques. Ulysse infiniment plus riche et plus complexe que son prédécesseur, Kazantzaki possède tout l'acquis du christianisme et des religions orientales avec lesquelles sa foi native s'est confrontée. Ainsi fut-il entraîné à construire un « ulyssisme », plus vaste et plus subtil que celui pensé par Homère, et son vagabond spirituel est-il, inévitablement, un homme qui a connu Bergson et Heidegger, et qui a acquis, une audace de pensée rendant plus agressive sa combativité naturelle de Crétois.

Les romans de Kazantzaki, *Le Christ recrucifié*, *Alexis Zorba*, *La Liberté ou la Mort*, sont des cris de révolte, et exposent toutes les formes d'insurrection qui agitent les sociétés et les individus. Les Crétois y apparaissent comme des rebelles par excellence, incapables — individuellement et collectivement — de supporter une autre autorité que celles qu'ils s'infligent à eux-mêmes.

La Crète, dans son culte de l'indépendance ne peut jouir pleinement et paisiblement de sa liberté si elle a le sentiment que cette liberté n'est pas universellement distribuée, et qu'il subsiste quelque part un foyer d'oppression. Ce peut être l'oppression de la matière sur l'esprit, qui contraint l'âme à suivre de fausses voies, telle que Kazantzaki l'a décrite dans son livre sur saint François ; en cela ce livre se relie directement aux « romans crétois » de l'écrivain, et il apparaît également comme un trait d'union, une nécessaire étape entre ces romans crétois et le poème mystique d'*Ascèse*.

Ascèse n'a pas connu en France, le grand succès des romans, et certainement on ne peut faire le même succès à des œuvres d'imagination, pittoresques, chatoyantes, pleines d'actions pathétiques, et à ce petit volume de réflexions spirituelles, d'oraisons devant l'Inconnaissable, et, en même temps, de confessions désespérées, de cris de doute. Des différentes traductions de l'Evangile de saint Jean, *Au commencement était...*, auxquelles s'essaie le docteur Faust, c'est à celle qui assimile le Verbe et l'Action que Kazantzaki se serait probablement rallié. *Action* étant entendu, on le comprend, en sa qualité d'action spirituelle aussi. Il est très significatif, à cet égard, de noter que l'inlassable vagabond s'était arrêté pendant plusieurs mois dans ces couvents du mont Athos qui sont les nids d'aigle de la spiritualité, où l'âme se hisse pour, dominant la terre et la mer, se trouver face à face avec Dieu. De ces mois de contemplation est née *Ascèse* dont l'accent est rien moins

que monastique souvent, ainsi qu'on en pourra juger par cette page, si révélatrice de la pensée de Kazantzaki :

Chacun a son chemin de salut, l'un la vertu, l'autre le mal.

Si le chemin de ton salut passe par la maladie, le mensonge, le déshonneur, il te faut t'enfoncer dans la maladie, dans le mensonge, dans le déshonneur, pour les dominer. Autrement, point de salut,

Si le chemin de ton salut passe par la vertu, la joie, la vérité, il te faut t'enfoncer dans la vertu, dans la joie, dans la vérité, pour les dominer, pour les laisser derrière toi. Autrement, point de salut.

Nous ne combattons pas nos obscures passions par une vertu claire, anémique, neutre, au-dessus des passions. Mais avec des passions plus fortes encore.

Nous laissons la porte ouverte au péché. Nous ne nous bouchons pas les oreilles pour ne pas entendre les Sirènes. Nous ne nous faisons pas attacher, par crainte, au mât d'une grande idée ; nous ne laissons pas la nef aller à la dérive et sombrer, pour écouter et embrasser les Sirènes.

Nous poursuivons notre route ; nous enlevons les Sirènes, nous les jetons dans notre nef ; elles vogueront avec nous. Telle est, mes compagnons, notre nouvelle Ascèse.

Nouvelle, en effet, et bien différente de l'ascèse catholique, et de l'ascétisme orthodoxe, dont Kazantzaki a fait l'expérience dans la solitude sauvage du mont Athos. Le véritable sens du mot ascèse c'est lutte, et ce vieux Crétois ne concevait pas la vie autrement que sous la forme d'une lutte incessante ; il l'a nettement montré dans ses actions et dans ses livres. Lorsque nous lisons son *Journal de voyage au mont Sinaï*, nous constatons que ses ascensions aux hauts-lieux de la contemplation et de la vision s'accomplissaient en fonction de transformations intérieures qui ne pouvaient s'achever, peut-être, que dans ces paysages exaltants et farouches. La retraite qu'il y faisait ne devait être, de toute façon, que provisoire. Coureur de terre, coureur de mer, il ne jetait l'ancre que pour un bref répit.

Aventures de l'intelligence, aventures de l'âme, aventures du corps... Kazantzaki ne les a jamais séparées ; dans toute bataille pour les idées, il a jeté avec un égal feu son corps et son âme ; avec cette résolution de ne rien réserver, de hasarder sans cesse. Le rythme haletant de ses romans était le rythme même de sa vie ; il n'y avait de paix pour lui nulle part, et encore moins à l'intérieur de lui-même. Tout son œuvre est sous le signe de la Passion, et il n'est pas surprenant que le plus populaire de ses romans, en France, soit précisément ce *Christ recrucifié*, dans lequel on voit un village crétois revivre la Passion du Christ, non plus sous la forme d'une cérémonie pieuse traditionnelle, mais véridiquement, dans le feu et le sang.

*
* *

Le conflit entre les Hellènes et les Turcs n'est qu'un des aspects de cet éternel état de guerre dans lequel vit tout homme ; il y a autant

d'hostilités, de haines, d'incompréhensions parmi les Grecs eux-mêmes, qu'entre eux et leurs « occupants » ; les conflits d'intérêts qui étouffent l'âme sont, pour beaucoup, prépondérants et pèsent lourdement sur ce qu'Ibsen, appelait les *revendications de l'idéal*. De même que l'unité est loin d'être réalisée dans l'individu lui-même, en proie à des passions contradictoires, de même le peuple crétois ne construit pas toujours son unité profonde lorsque le moment de l'insurrection arrive. Le problème majeur que Kazantzaki expose dans tous ses romans, c'est le problème de l'héroïsme *nécessaire* : nécessaire afin que la vie ait sa pulsation, sa signification et sa valeur. L'insurrection constitue donc le thème essentiel du *Christ recrucifié*, de *La Liberté ou la Mort*, et même du *Pauvre d'Assise*, puisque les actes de rupture, accomplis par saint François dans ses étapes initiales sur la route de la sainteté, ont été des révoltes.

La nécessité de tuer le vieil homme pour accéder en pleine lumière, en pleine pureté, à un monde nouveau, voici également un des thèmes principaux de ses romans, et de ses deux tragédies, qui ont été traduites en français, *Thésée* et *Mélissa*. Quant à ce texte primordial, qu'est *Ascèse*, sans la connaissance duquel on n'obtient qu'une connaissance tout à fait insuffisante de la personnalité de l'homme-Kazantzaki, il apparaît aussi comme le « journal de bord » d'un Ulysse qui, au lieu d'errer seulement sur les eaux de la Mer Egée, se lance dans les profonds océans de la vie spirituelle et de la métaphysique.

Aux lecteurs qui aborderont cette œuvre, encore si « confidentielle » du grand écrivain crétois, je rappelle que M. Merlier a désigné lui-même « quatre textes à lire avant *Ascèse* », estimant qu'ils ont valeur d'initiation à cette œuvre. L'un est un article publié par la revue grecque *Nèa Hestia*, qui concerne la vision crétoise du monde. Cette étude est capitale pour la compréhension de Kazantzaki lui-même; naturellement, mais aussi, dépassant l'individualité de l'écrivain, de la Crète elle-même ; les historiens et les historiens de l'art auront à la lire autant de profit que les philosophes.

Ecrivain universel en ce sens que les problèmes dont il traite sont des problèmes très généralement humains, l'auteur d'*Alexis Zorba* est le représentant le plus caractéristique de cette population insulaire, et les sources intimes de son œuvre jaillissent directement de ce sous-sol crétois. *La vision centrale qui rythme en ces dernières années ma vie et mon œuvre ne m'est pas venue d' « en haut », de connaissances scientifiques et de rêveries métaphysiques, mais d' « en bas », des profondeurs de ma terre.* Son regard perpétue aussi ce qu'il appelle le *regard crétois* — sur les choses, sur les hommes, sur les dieux, je veux dire : les problèmes des rapports de l'humain avec le Divin — qui inspirait dans la Crète minoenne le culte du Taureau, dont les statuettes et les fresques de Cnossos et de Mallia nous ont fourni tant d'exemples.

Ces représentations figurées des palais archaïques, du labyrinthe de la Double Hache, prouvent avec évidence que, si le culte du Taureau a été un des éléments essentiels de ce rituel minoen, il revêtait un aspect tout particulier du fait que prêtres et prêtresses *jouaient* avec le Taureau. Cet élément de jeu s'oppose au culte de Mithra, qui impliquait le sacrifice du Taureau, « qu'on tuait par amour pour s'unir à lui par la communion », écrit Kazantzaki. Ainsi dans la tragédie de *Thésée*, nous montre-t-il le héros athénien ne tuant plus le Minotaure comme le racontait le mythe antique, mais s'unissant à lui.

Le jeu des prêtres et des prêtresses avec le Taureau — que celui-ci soit le dieu ou l'image du dieu, peu importe — relevait de l'acrobatie ; on les voit sauter entre les cornes de la bête gigantesque, cabrioler sur son échine, et il semble que ce « jeu » ait eu une fonction symbolique et pratique en même temps : culture physique et rite sacré. *Ce contact immédiat avec le Taureau aiguisait la force du Crétois*, écrit Kazantzaki, dans cet article de la *Nèa Hestia ; il entretenait la sveltesse et la grâce de son corps, la précision ardente et exacte à la fois de ses mouvements ; il disciplinait sa volonté et lui donnait le courage généreux et difficile à acquérir, de se mesurer sans peur panique avec le sombre, avec le tout-puissant Taureau-Titan.*

Retenons ce texte, car il illustre certains aspects des romans de Kazantzaki, *Le Christ recrucifié* et *La Liberté ou la Mort :* l'ardeur à la bataille revêt parfois l'apparence d'une sorte de jeu sacré. Cela nous rapproche de l'Irlande et des vieilles épopées gaéliques, où les combats sont pleins d'une joyeuse exaltation, si tragique qu'en puisse être l'issue. « Tels sont les grands Gaëls d'Irlande, a-t-on dit. Joyeuses sont toutes leurs batailles et tristes toutes leurs chansons. » La bataille a, pour les belliqueux Crétois, l'avantage de porter à sa plus haute intensité le « tonus humain », d'interrompre la morne banalité de la vie quotidienne. Les Crétois de Kazantzaki ne deviennent eux-mêmes qu'au moment où ils sont exaltés par le danger, et où ils se multiplient, pour ainsi dire, dans l'effort guerrier. Peut-être le vagabond Ulysse n'a-t-il tant flâné sur les mers avant d'atteindre Ithaque, que parce que, tout soulevé encore de l'enthousiasme de la guerre troyenne, il imaginait avec quelque inquiétude, et en redoutant le désenchantement, la paix du foyer.

Se mesurer avec le Taureau, jouer avec lui à ces périlleux jeux de force et d'agilité, cela devait être une nécessité pour les Crétois de l'époque minoenne ; les héros des romans de Kazantzaki éprouvent la même dilection pour l'effort et le danger. Mais la chose devient plus grave au moment où, mettant tout en jeu, la vie de son corps et la vie de son âme, le héros, Ulysse ou le romancier, ou le philosophe, affronte le terrible problème des relations entre l'homme et Dieu ; celles-ci forment le sujet d'*Ascèse*, et il ne s'agit plus d'une affabulation romanesque, comme dans *La Liberté ou la Mort*, ni d'un mythe comme dans

Thésée, mais du choix le plus grave, du choix définitif. Dans quel esprit Kazantzaki aborde-t-il ce Taureau invisible ? Relisons le texte inaugural dont M. Merlier nous a dit très justement qu'il est la clef de l'évolution spirituelle de l'écrivain, et qui figure dans son *Voyage au mont Athos*.

Il y a longtemps de cela, j'ai vécu des mois au mont Athos à m'efforcer, au prix d'une dure discipline, de tailler en moi, comme à coups de hache, le visage de l'Inconnu...

Les premiers jours, penché sur mon seuil, je songeais au plan de mon Ascèse. Je mettais au point ma méthode avec des chiffres, une articulation logique, un dérèglement géométrique.

Je divisais mon moi *en deux camps : le supérieur et l'inférieur ; le lumineux et l'obscur ; l'âme et le corps. Et j'ai déclaré la guerre entre eux. Je disais : « Je dompterai autant que je pourrai les désirs de la chair. Elle veut dormir? Je veillerai. Elle veut manger? Je jeûnerai. Elle veut se reposer? Je me lèverai et monterai sur la montagne. Elle a froid? Je me dévêtirai et je marcherai sur le sol ».*

Peu à peu, je me fixais de plus nobles exploits. Quand j'aurai vaincu la chair, je me tournerai vers l'âme, et la séparerai à son tour en deux camps, supérieur et inférieur — l'âme humaine et l'âme divine. Je combattrai les petites joies de l'esprit : les livres, l'art, la logique, le savoir. Je combattrai les vertus couronnées, reconnues, la justice et la tendresse, l'amitié, la patience et le respect.

Et de nouveau, après avoir vaincu une seconde fois, je fixai en moi une nouvelle division : en bas, l'Espérance, le dernier ennemi, et en haut, très haut, la flamme de Dieu qui me rongera sans fin dans de profondes ténèbres, sans récompense.

Jamais je ne pourrai raconter mon martyre. Mon corps était devenu comme celui du Prodrome, mais mon esprit ironique disait : « Ah ! la religion qui donne assurance, la Sainte Table qui prête à intérêts ! En moi surgit un nouveau Dieu, sans assurance, sombre, qui aime ma guerre, qui est toute responsabilité ! » Je quittai l'Athos. Des années ont passé. Ma vie a connu de grandes amertumes et de grandes joies. C'est maintenant en traversant le désert que j'ai vu le terrible visage que je cherchais.

Nous nous trouvons dans une île. Tout ce que nous créons avec nos sens, et que nous pensons avec notre esprit, est une petite île faite d'humain cerveau et de chair, dans un océan infini, stérile, ténébreux. Où que nous allions, nous trouvons partout, au bout du chemin, l'abîme. Nous pleurons, nous crions, nous blasphémons, nous retournons en arrière, nous reprenons un nouveau chemin ; celui-ci, disons-nous, n'a pas de fin. Mais toujours, à son terme, l'abîme !

Quel est notre devoir? Nous tenir devant l'abîme avec dignité. Ni crier, ni rire pour cacher notre crainte. Ni fermer les yeux. Apprendre tranquillement, silencieusement, regarder l'abîme sans espoir et sans crainte.

Ce texte a l'ardeur sauvage, où luttent l'espérance et le désespoir, que nous trouvons si souvent aussi dans le journal de Kierkegaard : le cri du voyageur perdu dans son *désert intérieur*. Après l'expérience de la montagne sainte, de l'Athos, voici l'expérience de ce terrible Sinaï de pierraille et de feux solaires, où se consument la pensée, la volonté. Kazantzaki est sorti de ces flammes plus pur et plus fort. On aurait dit que sa chair même avait gardé les traces du bûcher qu'il avait traversé ; à soixante-douze ans, il restait cet homme consumé, ce tronc d'arbre

léché par le feu ; il était mort si souvent de ces « morts spirituelles » où l'on acquiert enfin la plénitude de la vie, que, quelques mois avant sa mort définitive, sa mort terrestre, *notre sœur la mort corporelle*, comme disait son Poverello, il apparaissait déjà comme l'homme qui a traversé de nombreuses *nuits obscures* : de celles-ci, ceux qui ne connaissent que ses romans ne savent rien.

L'homme et l'écrivain étaient chez Kazantzaki infiniment plus complexes que ne l'a soupçonné la critique européenne qui a fait, cependant, à ses livres un si grand et si légitime succès. Le film l'a popularisé, sans l'expliquer. En devenant, pour l'écran, *Celui qui doit mourir*, le roman dont ce film a été tiré, *Le Christ recrucifié*, n'a pas vu s'accroître et se manifester davantage, bien au contraire, sa vertu mystique. Le véritable Nikos Kazantzaki reste, pour ses lecteurs et pour ses amis même, très secret. Peut-être parce que son message s'est exprimé dans cette large variété de livres dont chacun a un accent personnel, une révélation originale à apporter. Son Odyssée, qui n'a pas été traduite en français, ses douze tragédies, dont deux seulement ont été publiées chez nous, ses grands romans tout parfumés des plantes sauvages des collines crétoises et des baumes tendres des gynécées turcs, constituent une œuvre monumentale ; et je ne parle pas des livres de voyages, de souvenirs, des ouvrages de l'essayiste et du philosophe. Dans tout cela coule, avec une vigueur dont il n'existe que de rares exemples aujourd'hui, un culte de la vie qui consume toutes les expériences heureuses ou tragiques.

La picaresque figure d'Alexis Zorba, qui est tout instinct, et, par là, associe une très antique sagesse à une naïveté d'enfant, est, dans une certaine mesure, une image où nous pouvons retrouver quelques traits du romancier ; et ce Crétois demeurera, dans l'histoire littéraire contemporaine, comme un des « types » les plus vivants et les plus fortement frappés de la littérature universelle.

Nouvel Ulysse, peut-on écrire, en parlant de Nikos Kazantzaki, mais aussi éternel Ulysse, parce que s'il est une physionomie représentative du destin universel des hommes, c'est bien celle-là. La relation de l'homme à Dieu, avons-nous dit, telle qu'elle s'exprime dans *Ascèse*, est l'action. *L'action est la porte la plus large sur le salut. Elle seule peut donner une réponse aux questions du cœur.* Ulysse n'aurait pas dit autre chose, si on l'avait interrogé sur sa philosophie de la vie ; la vie et l'œuvre de Kazantzaki, elles aussi, peuvent se résumer en un seul mot. « Et dans notre minuscule poitrine d'argile, un seul et même combattant lutte, toujours en danger, l'Univers. »

MARCEL BRION

LA RÉPUBLIQUE DE GUINÉE

par Robert Delavignette

Au référendum du 28 septembre 1958 qui convoquait 47 millions 216 690 électeurs en métropole et outre-mer, la Guinée française — qui comptait 1 408 500 électeurs inscrits — a rejeté le projet de Constitution. Vote acquis à une énorme majorité : 1 136 324 non contre 56 981 oui. Vote prévisible depuis le discours du président du Conseil du Gouvernement guinéen Sékou Touré lors de la visite du général de Gaulle à Conakry, le 25 août. Vote néanmoins singulier en ce sens que la Guinée, dans l'ensemble français d'outre-mer, a été la seule à opposer un non aux différentes solutions que la Constitution propose aux anciennes colonies qui désirent demeurer dans la République française ou dans la communauté d'États prévue au titre XII. Le 2 octobre 1958, tirant aussitôt les conséquences de son refus du 28 septembre, la Guinée a été proclamée république indépendante par la voix de son Assemblée territoriale. Tels sont les faits. Avant de les commenter et de peser leurs conséquences, essayons de comprendre le pays où ils se sont produits.

Quel est donc ce pays? Quand vous l'abordez par mer et débarquez à Conakry la capitale, les îles de Los, à une lieue du quai bananier et la banlieue même de Conakry, vous invitent déjà à de premières réflexions : l'une de ces îles, l'île Roume, vous offre un charme polynésien et le souvenir des horreurs de la traite des esclaves. Là, en 1850, fut pendu le négrier Crawford qui y cachait de fabuleuses richesses dont la légende aurait inspiré le célèbre roman de R. L. Stevenson *L'Ile au Trésor*. Mais la fortune véritable se trouve dans une autre île, Kassa, où le géologue Alfred Lacroix découvrit en 1905 des gisements de bauxite qui, exploités à partir de 1952 par la Société des Bauxites du Midi, fournissent annuellement 500 000 tonnes au Canada. Sur le continent, à proximité de Conakry, le fer du Kaloum exploité depuis 1953 représente maintenant une exportation de 1 million de tonnes qui intéresse la Grande-Bretagne, l'Allemagne et la Pologne. Dans un décor de rêve, la Guinée industrielle impose ses réalités.

Bornée à l'ouest par la Guinée portugaise, au nord par le Sénégal, au nord-est par le Soudan français et à l'est par la Côte-d'Ivoire, au sud-est par le Liberia et au sud par la Sierra Leone, la nouvelle république guinéenne ne manque pas de voisins. Dans son étendue

de 245 000 kilomètres carrés, il est commode de distinguer quatre régions principales en partant de la côte : la Basse-Guinée, le Fouta-Djalon, la savane et la forêt libérienne. Si la forêt dense et humide est la même qu'en Côte-d'Ivoire et au Liberia, la savane sèche, la même qu'au Sénégal et au Soudan, et si la mangrove de la Basse-Guinée n'est pas exceptionnelle sur la côte africaine atlantique, le Fouta-Djalon par contre revêt une saisissante originalité. Château d'eau de l'Afrique occidentale, il précipite ses chutes et ses cascades d'une altitude qui atteint 1 400 mètres. Il dresse ses montagnes aux eaux courantes et il est le domaine d'élection d'un peuple qui est lié à toute l'histoire des Afriques du Centre et de l'Ouest : les Peul. De même que le Fouta tranche sur les autres paysages africains, ainsi les Peul se séparent des autres races négritiques. Ce ne sont pas des Noirs, quoiqu'ils soient fortement métissés.

Leur nombre est évalué à 5 millions pour toute l'Afrique occidentale, du Sénégal au Nigeria et au Cameroun. En Afrique-Occidentale Française, ils sont environ 2 millions, dont 800 000 en Guinée où ils constituent le groupement ethnique le plus important. La population guinéenne comprend 2 507 000 âmes. Les Peul en forment presque le tiers. Ils l'emportent numériquement sur les Malinké de la Savane qui comptent 525 000 âmes et sur les gens de la forêt : les Kissi (135 000), les Guerzé (115 000), les Toma (75 000). Qui dit Peul dit musulman. Les 800 000 Peul de Guinée composent plus de la moitié de l'Islam guinéen qui rassemble 1 400 000 croyants et encercle 27 000 catholiques.

Ce n'est pas faire une digression que de relater brièvement la venue des Peul au Fouta-Djalon. Ces nomades boomanes, ces « éparpillés » selon l'étymologie même du nom peul, conduisent leurs bœufs, les grandes bêtes bossues aux lourdes cornes en lyre, dans les savanes sénégalaises. Ils se dirigent vers la source du Sénégal, vers le Fouta-Djalon et s'installent, à Labé, au XVIe siècle. Peu islamisés à cette époque, ils ne donnent pas d'ombrage aux paysans animistes de la contrée, avec lesquels ils nourrissent de bonnes relations. A la fin du XVIIe siècle, une seconde migration peul, en provenance du Macina soudanais, s'effectue au Fouta. Ce sont cette fois des Peul musulmans qui, sous la conduite d'Ibrahim Karamoko Alifa, le commandeur et le lettré, déclarent la guerre sainte aux paysans païens, les réduisent en esclavage ou les refoulent en forêt. Après l'approche discrète, pacifique, familière des premières migrations, c'est la domination théocratique de l'ancien nomade sédentarisé et islamisé. Le Fouta est divisé en neuf provinces ou diwals, neuf en souvenir des compagnons de Mahomet. La confédération des neuf provinces a à sa tête un almamy élu, qui siège à Timbo. Selon un usage très curieux, une dyarchie fut établie sur les bases suivantes : tous les deux ans, l'almamy changeait, il était choisi tantôt dans la famille Alfaya qui

descendait directement d'Ibrahim Karamoko Alifa, tantôt dans la famille Sorya, issue de Sori, cousin et successeur d'Ibrahim.

Lorsque les Français pénétrèrent au Fouta-Djalon, à la fin du XIXe siècle, ils eurent le spectacle d'une organisation peul qui reposait sur quatre éléments conjugués : les coutumes peul, précoraniques de l'ère purement pastorale ; le Coran, interprété par les lettrés ; les compromis avec les coutumes des païens, premiers occupants du sol et devenus serfs ; la volonté de l'almamy, délibérée en assemblées de villages, de provinces et de confédération, sous l'influence des lettrés, habiles à la négociation et à la transaction.

Comment les Français apparurent-ils aux yeux de ces populations guinéennes dont nous venons d'indiquer très sommairement l'un des groupements les plus significatifs, la république aristocratique et théocratique des Peul du Fouta-Djalon ? On n'ignore pas le processus de l'implantation coloniale. Elle commence par le Fouta-Djalon, dès 1880, avec un homme remarquable, Olivier de Sanderval, qui se tailla une sorte de fief — on l'appelait le roi du Kahel — et qui prépara officieusement les voies à la pénétration française chez les Peul. La côte était administrativement incorporée au Sénégal, sous le nom de « Rivières du Sud ». En 1890-1891, le docteur Ballay fonde Conakry en tant que chef-lieu d'une colonie nouvelle qui sera détachée du Sénégal et prendra le nom de Guinée française. En 1897, le traité de Timbo, passé avec l'almamy du Fouta, confirme le protectorat français sur les Peul. La Guinée reçoit sa configuration actuelle, elle va de la mer à la montagne et elle rejoint les immenses savanes soudanaises qui forment la colonie du Haut-Sénégal-Niger. A partir de 1904, la Fédération coloniale de l'Afrique-Occidentale Française est solidement bâtie et la Guinée en est membre. Sous l'autorité du gouverneur général de Dakar, le lieutenant-gouverneur de la Guinée administrera le pays dans le respect des coutumes africaines et dans le souci de mettre en valeur les richesses naturelles et de guider l'évolution générale des diverses collectivités humaines dont la France a la responsabilité. Mais reposons sous une autre forme notre question précédente : comment ces collectivités humaines ont-elles réagi à notre action ? Et demandons-nous d'abord quelle idée les hommes guinéens se firent de nous ?

Un excellent connaisseur de l'âme peul, Gilbert Vieillard, déclare que notre intervention au Fouta fut comparable à une irruption de Martiens tombant de leur planète dans une société de pâtres et de théologiens. Chez les Coniagui qui attestent la survivance, en Basse-Guinée, d'une très ancienne civilisation villageoise, il est probable que la surprise causée par l'économie nouvelle, l'administration nouvelle, les idées nouvelles, fut au moins aussi forte que dans les hauteurs de Fouta, chez les Peul. L'histoire profonde de la Guinée française reste encore à écrire. Elle ne tient pas uniquement dans

les événements datés qui jalonnent la prise de possession par la France de contrées très diverses, réunies dans un agrégat colonial. Il faudrait pouvoir montrer le sourd travail qui s'est fait dans les esprits, dans les mœurs, sous l'influence française et comment une Guinée, artificielle au départ, s'est mise à vivre naturellement d'une vie neuve et complexe, précipitée par une évolution politique, économique et sociale que nous allons analyser succinctement.

En 1947, Emmanuel Mounier, faisant un tour d'horizon africain, note que la Guinée sommeille dans une « douceur angevine ». Il y voit une « terre de modération » qui, « plus qu'aucune terre africaine, éveille une émouvante analogie de la France ». Dans « l'outrance » qui caractérise la plupart des Afriques, c'est « un pays sans obsession ». « Pas d'agitation politique, pas d'agitation sociale[1] ». La paix française qui règne là depuis un demi-siècle semble bien correspondre intimement à la nature des choses et des gens. A Dinguiraye, où Aguibou, le fils d'El Hadj Omar, retrempait ses forces pour prolonger contre Archinard la lutte que Faidherbe avait gagnée sur son père, à Kérouané où Samory Touré reformait ses sofas avant d'être battu et pris en 1898 par Gouraud, Wœlfell et Gaden, de vieilles forteresses aux murs de terre éboulés, n'évoquent plus que le souvenir de luttes terminées et qui affectaient moins la Guinée que le Soudan. Une Guinée jeune est en marche agréable vers un avenir que l'on peut croire, avec Mounier, « sûr, progressif, bienveillant », accordé au rythme provincial de ce chemin de fer à voie étroite qui s'étire sur 662 kilomètres de Conakry à Kanken et qui abonde plus en ouvrages d'art qu'en confort.

Mais l'évolution politique, économique et sociale qui paraît, sinon stagnante du moins harmonieusement canalisée, va soudain se précipiter comme une cascade du Fouta-Djalon.

*
* *

Campagne propice aux premiers essais de la charrue africaine, que chanta Oswald Durand dans *Terre Noire*, plantation bananière où Paul Pilotaz a vu son *Soleil Noir* et sa *Part du Ciel*, la Guinée s'oriente brusquement vers la grande organisation industrielle par les projets du Konkouré.

Pays pauvre, aux structures agricoles archaïques, paysannerie dont le revenu annuel moyen par tête d'habitant est de 20 000 francs C.F.A. environ, la Guinée va prendre rang dans la puissance minière et usinière qui jongle avec les milliards et qui est guettée par le collectivisme d'État.

1. *L'Éveil de l'Afrique noire*, par Emmanuel Mounier. Éditions du Seuil.

Il ne s'agit plus seulement d'exploiter la bauxite de l'île Kassa et le fer de Conakry, mais de créer, à l'ouest guinéen, avec l'énergie captée sur le fleuve Konkouré, par le barrage de Souapiti qui sera le plus grand du monde, un combinat industriel et agricole autour de l'usine à aluminium de Fria dans le cercle de Boffa. D'autre part, une usine d'alumine, toujours dans l'ouest guinéen, est prévue à Boké et implique la construction d'un port à l'embouchure du Rio Nunez et d'un chemin de fer. Fria produira 1 200 000 tonnes d'alumine par an, Boké 220 000 tonnes. La Guinée se classera parmi les détenteurs du métal léger — et cela au moment où les gisements importants de minerais « stratégiques » ont changé de propriétaires en Extrême-Orient et sont venus grossir le lot du bloc sino-russe. Le Canada, deuxième producteur d'aluminium du monde, fournit les 40 milliards de francs nécessaires à Boké. Un consortium qui groupe Pechiney-Ugine, des Américains, des Anglais, des Suisses, réunira les 80 milliards (dix fois le budget annuel de la Guinée) qu'il faut à Fria.

Nous sommes loin de la Guinée bucolique et des Peul boomanes qui connaissaient toutes leurs vaches par leur nom, nous disons adieu aux pâtres et aux lettrés coraniques. Nous quittons même la Guinée bananière dont la production est montée en flèche en passant en dix ans de 6 000 à 91 000 tonnes. L'Afrique des mines et des usines surgit, avec ses conséquences sociales et ses implications internationales.

Sur la scène politique, l'évolution de la Guinée n'est pas moins rapide. Elle ne passe plus par des villages immuables dans leur tradition. Elle fermente dans les gonflements urbains, dans les bidonvilles de Conakry, dans les milieux de fonctionnaires ou de syndicalistes africains, où Sékou Touré, syndicaliste lui-même, recrutera ses cadres et ses troupes.

La Constitution française d'octobre 1946 installe en Guinée, comme dans tous les autres territoires d'outre-mer, des institutions représentatives qui modifieront les données politiques sur lesquelles l'administration coloniale et la population avaient vécu pendant cinquante ans. Par trois députés élus au collège unique et par deux sénateurs, la Guinée est représentée dans les organes de la souveraineté nationale à Paris. Une Assemblée territoriale, également élue au collège unique, siège à Conakry depuis 1946 et sera en 1956 composée de soixante conseillers.

La loi-cadre du 23 juin 1956 crée un conseil de Gouvernement qui comptera douze ministres. (L'un d'eux, Keïta Fodèba, artiste chorégraphe, est l'auteur de ballets applaudis par les Parisiens.) En janvier 1944, la conférence de Brazzaville d'où procède, pense-t-on, l'évolution du système colonial français, avait exclu « l'éventualité, même lointaine, du self-government » comme contraire aux fins civilisatrices de notre œuvre outre-mer. Mais en réalité, de 1946 à 1956,

en dix ans, les pièces maîtresses du self-government, l'assemblée et l'exécutif, sont mises en place. L'effectif du corps électoral s'accroît. De 131 309 inscrits en 1946, il passe à 393 628 en 1951 et il atteint 1 376 048 en 1957 et 1 408 500 en 1958.

Pour apprécier cette progression accélérée, n'oublions pas que l'effort scolaire n'accomplit pas les mêmes bonds. 40 000 élèves seulement dans une Guinée qui n'a qu'une école pour 10 300 habitants et qui laisse encore 90 % de sa jeunesse en dehors de l'enseignement. Le suffrage universel fonctionne dans l'analphabétisme. Le bulletin de vote porte un totem dont le plus célèbre est celui du Rassemblement démocratique africain[1], l'Éléphant.

A structures politiques nouvelles, hommes politiques nouveaux. Le temps est fini où les vingt administrateurs commandants de cercle en Guinée étaient, chacun dans leur unité administrative, les dépositaires du pouvoir qu'ils exerçaient avec l'aide de 270 chefs de cantons et de 4 111 chefs de villages. De plus en plus le pouvoir émanera de partis politiques, et notamment de ce Rassemblement démocratique africain qui, en 1956, aura 53 conseillers sur 60 à l'Assemblée de Conakry. L'ère des chefs traditionnels, des patriarches ruraux est close et fait place à l'activité de mandataires élus. A la coutume des ancêtres fondateurs du village, succède la revendication sociale qui naît dans le chantier. Bien tenue en main par le chef d'un parti qui jugule l'opposition, une assemblée unique de 60 membres représentera un peuple de 2 500 000 âmes.

C'est dans ces conditions que Sékou Touré développe sa personnalité propre. Il est aujourd'hui chef du gouvernement de la République guinéenne indépendante. Hier, il était député de la Guinée française, maire de Conakry, vice-président du conseil de Gouvernement de la Guinée (le président étant le gouverneur). Il était aussi secrétaire général du parti démocratique de Guinée, filiale du Rassemblement démocratique africain. Il était enfin et surtout secrétaire général de l'Union générale des travailleurs d'Afrique Noire qu'il a fondée en janvier 1957 au congrès de Cotonou.

Ce cumul de fonctions politiques a en effet une base syndicale. Sékou Touré, agent des P.T.T., a été le syndicaliste combatif et organisateur, formé à l'école de la C.G.T. et aux stages de Prague et Moscou. En 1947, en 1950, en 1952, il anime en Guinée les grèves qui lui procurent les moyens de répandre sa propagande et de discipliner les militants. Il ouvre dans chaque village une cellule de son parti et en 1956, il accède au pouvoir dont il a tissé le réseau. D'un trait de

1. Fondé en 1946 au congrès de Bamako, le Rassemblement Démocratique Africain — R.D.A. — constitue de l'A.O.F. à l'A.E.F. le grand parti interafricain, qui, après avoir été dans l'opposition, est depuis 1951 associé au gouvernement en Afrique et à Paris.

plume, il supprime les chefferies de canton et il soumet à l'élection les chefferies de village. Ce Malinké de la savane, allié aux Soussou de la côte, se méfie des grands chefs coutumiers du Fouta.

En Afrique comme ailleurs, il convient de ne pas céder à la tentation d'expliquer une situation par l'homme qu'elle a suscité, ni d'expliquer cet homme même par les signes extérieurs qu'il nous donne à percevoir de lui. Qui peut sonder Sékou Touré? Jeune — il n'a pas quarante ans — il sait séduire et commander. On prétend qu'il fascine son électorat féminin. A première vue, il est le leader de la Guinée nouvelle qui rompt avec une Guinée ancienne et qui n'hésite pas à faire sortir son pays du cadre, pourtant très souple, que la France proposait le 28 septembre dernier. Mais dans la Guinée moderne, les hommes comme Sékou Touré sont rarement tout d'une pièce et nul ne sait quelles resurgences du passé se mêlent aux vues d'avenir et aux ambitions secrètes qu'ils portent en eux.

Quand Sékou Touré par exemple reçoit en audience le comte de V..., directeur général d'une grande compagnie, au sujet de grands barrages et de gigantesques usines, un portrait assiste à l'entrevue des deux puissances : c'est un Touré aussi, l'almamy Samory Touré, l'adversaire de Gouraud, le terrible Samory devenu héros éponyme en cette Guinée de l'Indépendance et de l'Aluminium.

Qu'adviendra-t-il d'elle? A-t-elle fait le 28 septembre 1958 le saut dans l'inconnu ou a-t-elle pris un risque très calculé? A cette question, on ne peut pas répondre par oui ou par non, comme au référendum. Mais on peut chercher à la poser correctement, c'est-à-dire dans son contexte africain.

Ne discutons pas le point de savoir dans quelle mesure le général de Gaulle avait à donner au non éventuel, formulé par un territoire d'outre-mer sur un *projet* de Constitution, le sens d'une rupture avec la France. « *Si vous voulez l'Indépendance, vous pouvez la prendre en votant non au Référendum sur mon projet de constitution.* » Tout s'est passé comme si cette mise en demeure prononcée par le général de Gaulle, le 24 août 1958 à Brazzaville, avait eu force de loi.

Ne nous interrogeons pas non plus sur le point de savoir pourquoi Sékou Touré n'a pas préféré un glissement feutré vers l'autonomie, en votant oui au référendum et en utilisant les procédures constitutionnelles du titre XII qui ont trait à « la communauté » et qui, par le jeu de l'article 86, peuvent déboucher sur l'indépendance.

Considérons les choses telles qu'elles sont et demandons-nous quels sont maintenant les rapports de la Guinée avec le principal parti africain, le R.D.A. (Rassemblement Démocratique Africain), avec l'Afrique-Occidentale Française et avec la France. Demandons-nous enfin quels peuvent être, dans un contexte encore plus large, les rapports de la Guinée avec d'autres pays africains, également indépendants.

Dans tous les autres territoires africains français, le R.D.A. a voté oui au référendum et manifesté ainsi sa volonté de rester associé à la France. Félix Houphouët-Boigny et Gabriel d'Arboussier, les principaux leaders du R.D.A. avec Sékou Touré, ont donc suivi une ligne très différente de la sienne. Doit-on en conclure que Sékou Touré et la Guinée se retirent du grand parti interafricain qu'est le R.D.A.[1]?

La Guinée fait-elle encore partie de l'Afrique-Occidentale Française? On sait qu'elle déléguait, comme les sept autres territoires de la Fédération ouest-africaine, cinq conseillers au Grand Conseil de Dakar chargé de gérer les intérêts communs du groupe. Sékou Touré est un de ces « grands conseillers ». Siégera-t-il à Dakar avec ses quatre conseillers guinéens pour connaître des affaires intéressant la Mauritanie, le Sénégal, le Soudan, la Haute-Volta, le Niger, la Côte-d'Ivoire et le Dahomey? L'Afrique-Occidentale Française n'est pas simplement une entité coloniale. Elle procède d'un esprit de solidarité interafricaine. Elle réunit les Afriques sèches de l'intérieur aux Afriques pluvieuses de la côte, elle articule les pays pauvres avec les pays riches, elle règle, par des compétences fédérales, dans l'ordre administratif et judiciaire, une évolution qui risquerait d'être sclérosée ou déviée par des particularismes locaux. L'A.-O.F. est le contraire du cloisonnement, de la balkanisation. Comment ne serait-elle pas ébranlée si la Guinée fait cavalier seul? La voûte soudanaise de l'A.-O.F. a pour piliers le Sénégal, la Guinée, la Côte-d'Ivoire, le Dahomey. Si le pilier guinéen fait défaut, l'édifice n'est-il pas compromis? Et dans ses décombres, que restera-t-il de l'entraide africaine, du principe vital de la cohésion qui a été le grand ressort des civilisations en Afrique? Il semble que Sékou Touré ne soit pas insensible à ces inquiétudes et qu'il juge toujours que la Guinée est qualifiée pour participer à l'A.-O.F.

Mais comment la Guinée pourra-t-elle être présente à l'A.-O.F. si elle est en état d'absence au regard de la France? Comment pourra-t-elle coopérer à Dakar à des actes de droit interne français si elle n'a avec la France que des rapports de droit international? Aux termes de l'article 88 de la Constitution française, elle peut bien conclure des accords avec la République *ou* avec « la Communauté » des États membres. Aux dernières nouvelles[2], on attendrait que cette Communauté prît forme pour décider des relations franco-guinéennes.

Pôle de croissance industrielle, la République guinéenne sera-t-elle un pôle d'attraction politique pour d'autres pays africains? Voilà l'une et non la moindre des énigmes que les mutations africaines

1. Une information nous parvient au moment de livrer cet article à la composition : le bureau du R.D.A., réuni à Paris, propose d'exclure Sékou Touré du parti.

2. Cet article est écrit le 9 octobre 1958. A cette date, la Guinée appartient toujours à la zone franc.

renferment. Déjà, l'ancienne Goldcoast britannique, le Ghâna indépendant depuis mars 1957, constitue un pôle d'attraction. Entre le pôle guinéen de Sékou Touré et le pôle ghanatais de N'Krumah[1], quels seront les courants, quelles seront les interférences?

Et la France? A elle d'être le pôle d'attraction, d'en avoir non seulement le rayonnement intellectuel et la chaleur humaine, mais aussi les moyens financiers.

Ce n'est pas seulement le sort de dix mille Européens et Libano-Syriens de Guinée qui est en jeu — ni la condition et le statut de ces fonctionnaires africains de Guinée qui ont formé le cortège de la Fée Indépendance et auxquels Sékou Touré annonce un avenir de labeur et d'austérité. C'est toute la carte stratégique de l'Afrique qui peut être remaniée demain. Sollicité sur la rive méditerranéenne par la République arabe afro-asiatique du Caire, et sur la rive atlantique par le Ghâna et la Guinée, et en 1959-1960 par le Nigeria, l'énorme continent africain se dégage de l'armature coloniale. Quel système politique engendrera-t-il? Comment conciliera-t-il le culte des valeurs africaines avec les nécessités de la technique moderne? Quel sera son rôle dans la vie planétaire de notre temps?

Que de questions! Et qu'il serait bon, pour y réfléchir, de reprendre pied dans un « Missiri » du Fouta, un de ces villages peul qui respirent l'odeur du lait caillé et le goût du miel noir! Mais n'est-il pas amer de penser qu'un pays puisse se jouer sur un coup de dés?

ROBERT DELAVIGNETTE

1. On sait que le Ghâna a été, avec le Libéria et la République allemande de l'Est, un des premiers à reconnaître la République de Guinée.

CHRONIQUE DES LIVRES

LES IDES DE MAI

par Jean Fermiot *(Plon)*

Au conseil de cabinet du 27 mai dernier, un des ministres du gouvernement Pflimlin analysait la situation de la façon suivante : « Nous représentons le pouvoir légal, mais que gouvernons-nous ? Voici le ministre de l'Algérie ; il ne peut pas aller en Algérie. Voici le ministre du Sahara ; il ne peut pas aller au Sahara. Voici le ministre de l'Information ; il ne peut agir que pour censurer. Voici le ministre de l'Intérieur ; la police lui échappe. Voici le ministre de la Défense nationale ; l'armée ne lui obéit pas. » Sur ce qui s'est passé à Paris en ce fatidique mois de mai, nous avions le témoignage de M. Jules Moch. Voici un « film » plus complet, reconstitué par un excellent journaliste qui a vécu la crise heure par heure et qui peut écrire aujourd'hui ce qu'on ne pouvait alors aisément imprimer. Déchirements, angoisses, silences, remous, mots cocasses, entrevues pathétiques : on n'a sans doute rien publié jusqu'à présent de plus vivant et de plus exact sur l'agonie de la IVe République.

P. F.

(Suite de la chronique des livres page 146.)

JACQUES OFFENBACH ET "LA VIE PARISIENNE"

par Alain Decaux

Qu'est-ce qu'un Parisien?

Le mot, dans son sens plein, prit son essor au siècle dernier. D'évidence, le Parisien appartient à une certaine aristocratie, de famille, de notoriété, ou d'argent. Sous l'ancienne monarchie, et même au XVIIIe siècle, cette aristocratie était trop écartelée entre Versailles et Paris pour donner naissance au Parisien. Certes, un homme comme Mercier s'affirma un amoureux authentique de Paris. Il ne fut pas un parisien. Un mémorialiste spirituel tel que Frénilly appartient à une société ataviquement, profondément parisienne ; il n'est pas pour cela un parisien. Les salons des Julie de Lespinasse et autres Mme de Tencin vécurent leurs triomphes dans un climat qui fut sans équivoque parisien. Ils n'ont pas connu de vrais Parisiens.

Le Parisien est un produit du Boulevard. Or, le Boulevard s'est « épanoui » sous la Restauration. Son acte de naissance est contemporain de la chute de l'Empire. Après 1815, toute une jeunesse, soudain, se trouva désœuvrée. Assez disparate, cette jeunesse : elle était composée d'aristocrates fraîchement rentrés d'émigration, avides d'oublier l'ennui de leur exil allemand, anglais ou russe ; d'officiers de l'armée impériale, condamnés à la demi-solde ; de jeunes bourgeois riches, fils de commerçants, de négociants ou d'industriels, pour lesquels la paix reconquise signifiait la liberté de dépenser sans compter ; d'écrivains, enfin, journalistes, poètes, auteurs dramatiques, pressés d'arriver à la célébrité, prêts à tout pour y parvenir, et farouchement décidés à jouir de la vie, à dégonfler les baudruches, c'est-à-dire les écrivains de la génération précédente.

Les années passant, tout ce monde — hétéroclite, il faut bien le reconnaître — à force de se coudoyer, se connut ; à force de se connaître, s'assembla. Des cafés, des restaurants, des cercles s'étaient ouverts. Sur les mêmes banquettes s'asseyaient des aristocrates comme le marquis de La Tour du Pin ou lord Hertford, et des écrivains tels que Nestor Roqueplan ou Eugène Sue. On se retrouvait au théâtre. On soupait côte à côte dans des établissements mystérieusement élus. On avait les mêmes maîtresses. On fumait les mêmes cigares.

Sous la monarchie de Juillet, le Boulevard fut roi. Milord l'Arsouille faisait la loi[1]. Le comte d'Orsay lançait le dandysme. Le Jockey Club déposait ses statuts. Henri Monnier effrayait les bourgeois en se faisant passer pour le bourreau de Paris. Des bandes joyeuses et féroces réveillaient chaque nuit le concierge Pipelet, qui devenait fou, mais entrait dans le dictionnaire. M. de Saint-Cricq, dandy de la première caste, pénétrait au *Café de Paris* en plein été, se déchaussait, commandait un plein saladier de crème glacée et le vidait avec le plus grand sérieux dans ses bottes. Puis, se rechaussant, il quittait l'établissement sans abandonner un instant sa gravité extrême. Nestor Roqueplan, lui, quand il était désargenté, criait dans le même café :

— Donnez-moi de l'eau ; le vin, c'est commun, c'est peuple !

Ainsi, dans ce monde à part, parfaitement typé, des personnalités surgissaient. Ceux-là s'individualisaient ; leur singularité, ils la devaient surtout à leur esprit. Un esprit neuf, à fleur de peau, fait d'impertinence, d'ironie, de gouaille élégante. De ceux-là, on commença à répéter : « C'est un parisien. »

Ils avaient des ancêtres : un Lauzun, sous Louis XIV, un Richelieu, sous Louis XV. Même tournure d'esprit, certes, mais point cette originalité issue de l'asphalte du Boulevard.

Vers la fin du règne de Louis-Philippe, un phénomène d'osmose se produisit, fréquent dans l'histoire des sociétés. Cet « esprit parisien » fit tache d'huile. Une foule de petits journaux politiques et littéraires le portèrent dans des couches de la Société qui n'avaient, avec le Boulevard, que de lointains rapports, ou qui n'en avaient pas. Certains pays où l'on lisait ce qui s'écrivait à Paris furent atteints, dans leur élite, par la contagion. Les mémoires d'hommes comme l'Autrichien Apponyi sont indiscutablement teintés d'esprit parisien.

Parallèlement, un cliché s'établit dans la pensée de ceux qui connaissaient mal le monde du Boulevard. On assimila ce monde très limité à la société parisienne tout entière. Quand vint le Second Empire, les successeurs des dandys — on les appelait maintenant les lions — firent plus de bruit que jamais. Le jeune duc de Gramont-Caderousse et Eugène de Talleyrand-Périgord, Rochefort et Arsène Houssaye passaient de la loge infernale de l'Opéra au *Café Anglais* et à la *Maison d Or* avec une aisance où la discrétion se manifestait peu. Le bruit de leurs « exploits » retentissait partout. On répétait leurs mots. Celui par exemple de Gramont-Caderousse, répondant à Persigny qui se plaignait de l'infidélité de sa femme :

— Je ne permets pas, monsieur, qu'on dise devant moi du mal de ma maîtresse !

En fait, on aurait pu citer à l'égard de ces lions — et de leurs « lionnes » : Esther Guimond, Blanche d'Antigny, Adèle Rémy, Cora

(1) Voir la *Revue de Paris* du mois d'août 1955 : « Autour de Milord l'Arsouille ».

Pearl — la phrase que La Harpe écrivait un siècle plus tôt du monde évoqué par Choderlos de Laclos dans les *Liaisons dangereuses :* « Un des plus grands défauts de ces sortes de romans, c'est de donner pour les *mœurs du siècle* (c'est ainsi que l'auteur s'exprime dans son épigraphe) ce qui n'est au fond que l'histoire d'une vingtaine de fats et de catins... » Mais, vers 1860, on avait oublié La Harpe. Ainsi la vie du Boulevard, insensiblement, devint dans l'acception générale la Vie parisienne. Sur cette amplification, la légende broda encore. Pour la province et l'étranger, Paris, sous le règne de Napoléon III, prit l'aspect d'une Babylone moderne, monstrueuse et pétrie de péchés. A Saint-Pétersbourg, les douairières chuchotaient dans les salons que, chez Bignon, les serveuses étaient nues... C'est vers cette époque que le terme changea légèrement de contenu : le Parisien devint « vieux ». Le signe de reconnaissance fut d'avoir fréquenté assidument les courtisanes les plus huppées. On disait alors :

— C'est un vieux Parisien.

Le clin d'œil était de rigueur.

*
* *

L'extraordinaire dans la vie de Jacques Offenbach, est que le destin fit de lui, non seulement un parisien, mais le peintre des Parisiens. Or, il était né à Cologne, en 1819, d'une famille prussienne et israélite. Son père, musicien de synagogue, s'appelait primitivement Isaac Eberst. Il appartenait à cette génération juive que la Révolution française avait libérée du ghetto mais qui ne s'épanouit vraiment que dans ses fils. Le petit Jacob allait être, de cette irruption dans le siècle, l'un des exemples les plus éclatants.

L'enfant, indiscutablement, fut d'une extraordinaire précocité. A six ans, il apprit seul à jouer d'un violoncelle découvert dans le grenier paternel. Le père Offenbach saisit avec empressement cette source inattendue de revenus ; il exhiba Jacob, en compagnie d'une petite sœur et d'un frère, dans les tavernes et brasseries de la région. Le trio d'enfants prodiges courut les routes sous la férule d'un père grondeur, mais débordant de tendresse. Ayant garde de ne point sacrifier l'avenir au présent, Isaac faisait donner des leçons à Jacob, par les meilleurs professeurs de Cologne. Ceux-ci avaient reconnu dans cet enfant si éveillé un virtuose en puissance. Quand ils ne purent plus rien lui apprendre, ils conseillèrent le départ pour Paris : seul le Conservatoire leur paraissait digne du talent de Jacob.

Une annonce, retrouvée dans un journal de Cologne, à la date du 9 octobre 1833, est assez savoureuse : *Aujourd'hui 9 octobre, les sous-*

signés qui, pour leur perfectionnement, ont l'intention de se rendre à Paris, soutenus aimablement par plusieurs honorables dilettantes ainsi que par l'orchestre municipal, s'honoreront donner un concert d'adieu à la salle de M. Horst et offriront au public amateur d'art une belle soirée. (Signé) : Les frères Offenbach.

Isaac avait décidé que l'aîné Julius — il avait dix-huit ans — servirait de mentor aux treize ans de Jacob. Les admirateurs de *La Belle Hélène* ou de *La Vie parisienne* devraient avoir une pensée reconnaissante pour les excellents « dilettantes » de Cologne — et pour l'orchestre municipal — que traversa l'heureuse inspiration, un jour de 1833, de pourvoir aux frais de voyage d'un petit garçon juif qui serait, un jour, Jacques Offenbach.

Jacob fut admis au Conservatoire de Paris — non sans mal, car il fallut vaincre à la fois le règlement qui s'opposait à l'admission d'étrangers, et aussi le terrible Cherubini, directeur. Isaac repartit pour l'Allemagne. L'enfant resta seul avec son frère dans une mansarde de la rue des Martyrs. Il eut faim. Il eut froid. Celui qui devait devenir l'ordonnateur des plaisirs d'un règne connut la misère — la plus profonde, et durable.

Comment se hisserait-il dans la cohorte enviée des vedettes du Boulevard ? De ce résultat, d'ores et déjà, il était sûr. Et il connaissait le moyen : la musique. Cet adolescent de quinze ans savait qu'il consacrerait sa vie à la musique. Il ne concevait pas autrement son existence.

Quand il réussit à se faire engager comme violoncelliste dans l'orchestre de l'Opéra-Comique, son ambition se précisa : c'est pour le théâtre qu'il écrirait de la musique. Au fond de sa fosse, son regard de presbyte s'était illuminé d'enthousiasme et d'espoir. Lui aussi, un jour, viendrait saluer à l'avant-scène... Lui aussi, un jour, on l'acclamerait.

Alors commença un combat émouvant, un combat de chaque instant — un combat de vingt-deux ans. Le jeune Offenbach courait le cachet, faisait des tournées de virtuose, composait de petites valses pour les orchestres populaires. Il ne perdait pas de vue le but à atteindre. Malheureusement, les directeurs lui refusaient tout ce qu'il proposait, à commencer par M. Basset ou M. Perrin qui, successivement, régnèrent à l'Opéra-Comique.

Chaque année, Offenbach — devenu Jacques — louait la salle Herz et y donnait un récital. Il y interprétait les maîtres — et aussi lui-même. Il se permettait des audaces qui stupéfièrent la critique. Ainsi mit-il en musique les fables de La Fontaine. Sur son violoncelle, dans *Perrette*, il imitait toute une basse-cour ! M. Scudo, de la *Revue des Deux-Mondes*, écrivit que M. Offenbach avait déposé, sur les fables exquises, « ce que les papillons, hélas, font sur les roses ». Le fils d'Isaac ne s'en attristait pas. Il se convainquait que mieux vaut la

critique que le silence. Sur le Boulevard, on commençait à le connaître. Les petits journaux l'entouraient d'une légende naissante, mais précieuse. Le *Ménestrel* imprimait : *M. Offenbach compose régulièrement trois valses avant son déjeuner, une majourke après son dîner et quatre galops entre les deux repas. Ce jeune prodige nous prie d'annoncer qu'il vient de perdre un mouchoir blanc sur lequel il avait griffonné le manuscrit d'une valse. Une récompense honnête à qui le trouvera.*

Maintenant, quand il pénétrait dans l'un des lieux élus, bien des mains se tendaient. Avec une ténacité admirable, il s'imposait au Boulevard. Reconnaissons qu'il disposait d'atouts maîtres : son physique, d'abord. On oubliait difficilement cet adolescent si maigre, son regard perçant derrière les lorgnons, son long nez, ses cheveux longs, ses longues jambes, ses longs bras. On eût juré que, la nuit, il s'élançait à cheval sur son violoncelle à l'assaut des étoiles. On chuchotait qu'il arrivait tout droit des *Contes fantastiques* d'Hoffmann : le sorcier Offenbach. Autre atout : son accent. Malgré ses efforts, il ne parvint jamais à le perdre. Il persistait à dire : « Che fais au gafé », ce qui faisait rire, mais accentuait son originalité.

Quand il se maria — avec une Espagnole — il s'enhardit à inviter quelques vedettes du Boulevard dans son minuscule appartement du passage Saulnier. On y vit tout un monde de musiciens, de journalistes et d'amis bohèmes. On s'entassait, mais on s'amusait. Le maître de maison prodiguait les calembours et jouait du Meyerbeer sur son mirliton. On le trouvait « gai, si gai ». On l'adoptait.

En 1850, le Prince-Président régnant, Arsène Houssaye — l'un des rois du Boulevard — donna un coup de pouce au destin de cet arriviste forcené, mais charmant. Promu lui-même administrateur de la Comédie-Française, il engagea Offenbach comme chef d'orchestre. Belle occasion de recruter pour le passage Saulnier. On y vit un soir Rachel déclamer le songe d'*Athalie* devant un public assis sur des chaises de cuisine, ou par terre, à la turque.

Tout cela était bien, mais les directeurs persistaient dans leur refus opiniâtre. Cinq ans passèrent encore dans une attente jamais récompensée. Offenbach — l'optimiste — en vint à désespérer. Il écrivit à sa sœur : *L'avenir doré dont je rêvais ne vient pas et chaque jour s'en va un peu plus d'espoir.* Il conçut un projet, qu'il mena très loin : partir pour l'Amérique. Mais il ne s'embarqua pas... Il ne déserta pas le macadam de son cher Boulevard. Il venait de jouer son destin. Ailleurs, il n'eût pas écrit *Orphée*, ni *La Belle Hélène*, ni *La Grande-Duchesse*. Ni *La Vie Parisienne*... En Amérique, il aurait certainement réussi ; il fût devenu probablement un grand directeur, un impresario célèbre. Pas davantage. Offenbach n'eût pas existé sans Paris — et pas sans le Paris du Second Empire.

Si Offenbach resta, c'est parce que l'Exposition de 1855 allait s'ouvrir. Bilan de trois ans de règne — bilan d'une incontestable

réussite économique. L'Exposition, Offenbach le comprenait, allait drainer l'Europe à Paris. Etait-ce le moment d'abandonner la capitale ? Ces visiteurs qui devaient accourir, il faudrait les amuser. Pourquoi l'amuseur ne s'appellerait-il pas Offenbach ? Une baraque en planches se trouvait libre sur les Champs-Elysées, précisément en face de l'entrée principale de l'Exposition. Jusque-là, le prestidigitateur Lacaze y avait déployé ses illusions. Offenbach, sans un sou, loua la baraque. Les commanditaires vinrent après. En trois semaines, un répertoire fut constitué, des livrets écrits, de la musique composée, la salle repeinte et les affiches posées. Paris viendrait-il ? Paris vint, se pressa, s'agglutina dans la petite salle baptisée les Bouffes-Parisiens. Paris fit connaissance avec cette musique d'Offenbach qui allait s'identifier si étrangement à son époque — au point que le Second Empire et Offenbach demeurent, dans nos imaginations, liés à jamais, indissolublement.

Les Bouffes-Parisiens se transportèrent à l'automne dans une salle moins sensible aux courants d'air, passage Choiseul. Là aussi, c'est à un prestidigitateur, Louis Comte, qu'Offenbach succéda.

Un soir, un Russe se rendit aux Bouffes-Parisiens. En rentrant à son hôtel, il écrivit : « C'est vraiment français ; un comique tellement bon garçon et primesautier que tout lui est permis. » Ce Russe s'appelait Tolstoï.

Rien de plus vrai : la musique d'Offenbach était française, « vraiment française ». C'était le miracle de l'identification. Ce Juif allemand, qui songeait deux ans plut tôt à partir pour l'Amérique, faisait corps avec Paris. Il s'était comporté comme un accumulateur de sensations ; nez au vent, œil lucide, cœur ouvert, il avait *senti* Paris. Moqueur à la fois et tendre, Jacques Offenbach pouvait enfin prétendre au titre de Parisien à part entière.

*
* *

Les années passant, Offenbach était devenu véritablement le personnage officiel de la gaieté française. Napoléon III l'avait consacré comme tel en lui accordant des lettres de grande naturalisation et la Légion d'honneur.

La Belle Hélène et *Barbe-Bleue* avaient, aux Variétés, permis l'inestimable association avec Hortense Schneider. Le second personnage de l'Empire, M. de Morny, avait écrit pour Offenbach le livret de *Choufleury*. Jacques était venu s'installer rue Laffitte, plus près de son Boulevard — et de ce Boulevard, désormais, il était l'une des attractions incontestées. Lorsqu'il étirait sa maigreur légendaire pour des-

cendre de sa voiture, devant le *Café Riche* ou *Noël Peters*, les passants ouvraient de grands yeux :

— C'est Offenbach !

Il entrait dans le restaurant en hochant son crâne chauve d'où tombaient, sur le cou, de longues mèches. Il grimaçait un sourire et, pour saluer ses amis, éclatait d'un rire qui ressemblait fort à un croassement. Son lorgnon luisait d'ironie chaleureuse. Des cris de joie l'accueillaient, poussés par Villemessant, Aurélien Scholl, Vallès, Nadar, Meilhac ou Albert Wolff.

Wolff avait grandi à Cologne en même temps qu'Offenbach. Accouru à Paris un peu plus tard, il s'était mué en chroniqueur et, lui aussi, se révélait un parisien... Meilhac, ancien rédacteur au *Journal pour rire*, était un esprit pur, langoureusement porté à sacrifier une heure de travail pour suivre un trottin. C'est en 1863, que la collaboration Offenbach-Meilhac-Halévy s'était esquissée. Le 9 mai, le Palais-Royal avait donné un acte — le premier signé « Meilhac et Halévy » — intitulé le *Brésilien*. Offenbach, pour faire plaisir à Halévy, avait composé la musique d'un rondeau chanté par Brasseur et Gil Pérès : « Voulez-vous accepter mon bras ? » Il avait exigé l'anonymat.

Offenbach à Meilhac et Halévy : « Chers amis, je vais applaudir votre pièce et ma chanson. Il va sans dire que mon nom ne sera pas prononcé pour cette bêtise, ce soir, ni mis sur l'affiche, demain. »

Le *Brésilien* remporta un grand succès. Meilhac et Halévy jurèrent de travailler de nouveau ensemble. Halévy, lui, était loin d'être un inconnu pour Offenbach. Quand Jacques avait ouvert son petit théâtre des Bouffes-Parisiens, il avait fait appel à ce jeune fonctionnaire du ministère d'État, petit-fils d'Hippolyte Lebas, architecte de l'Institut de France, fils de Léon Halévy, auteur tragique, et qui, à vingt-deux ans, tout en noircissant du papier au ministère, passait toutes ses soirées au théâtre et gribouillait chaque nuit un acte de vaudeville. Ainsi naquirent de petits actes, signés d'abord Jules Servières, puis Ludovic Halévy.

Quand, en 1864, Offenbach pensa à tirer une opérette de l'Olympe, il se souvint du succès du *Brésilien*. Il demanda un livret, non seulement à Halévy, mais aussi à Meilhac. Ce fut *La Belle Hélène*. Le Boulevard — et Paris et la France — fredonnèrent *Pars pour la Crète* ou *Bu qui s'avance*. On ne joua plus, dans les cabarets, dans les bastringues, que les airs de *La Belle Hélène*. La musique des voltigeurs s'en fit un défilé. A la Closerie des Lilas, chez Mabille, on sautait sur l'air du roi de Béotie.

Deux ans plus tard, la seconde exposition du règne s'annonça. Les augures n'eurent pas de mal à deviner que son succès dépasserait celle de 1855. Depuis lors, la France s'était encore enrichie. Le triomphe matériel était éclatant, insolent. « Jamais, constatent le comte Fleury et Louis Sonolet, jamais la joie de vivre n'a possédé plus intensément

et plus bruyamment une capitale. Jamais une atmosphère de fête n'a enveloppé de façon plus soutenue et plus durable une population grisée d'orgueil et de plaisir. »

Haussmann, bouleversant Paris, avait créé une ville nouvelle. Vers elle accourait l'aristocratie du monde entier — un flot ininterrompu de gens décidés à vivre dix fois dans cette cité qui, pour eux, se dessinait telle la capitale des plaisirs. Dans ce sens, la province enrichie rivalisait d'ambition avec l'étranger. Naguère, seul le petit nombre « s'amusait ». Maintenant, il semblait que la soif de jouissance d'une société comblée matériellement se fût exaltée jusqu'au paroxysme ; il semblait qu'elle se fût communiquée au monde entier. La vie de Paris, son tourbillon éperdu, exerçaient comme une fascination.

De la France laborieuse, de la renaissance littéraire, du renouveau de l'art, du sérieux de la vie des familles, rien n'apparaissait à des visiteurs surexcités. D'Allemagne, de Russie, de Suède, d'Angleterre et des Amériques, on roulait, on courait, on voguait vers un Paris irradiant et superbe dont les pôles d'attraction s'affirmaient le Grand Seize, le bal de l'Opéra, Mabille et le Boulevard. Paris accueillait, dit Daudet, « des flottes de nababs ».

L'argent éclaboussait. Khabil Bey se ruinait au tapis vert et dans le lit des lorettes. Après avoir conduit son dernier cotillon, Gramont-Caderousse mourait phtisique dans les bras d'Hortense Schneider, sa dernière lionne. Il lui avait remis de la main à la main un million pour leur fils, mais ne laissait qu'un mirliton et un habit d'arlequin à ses héritiers légaux. L'or coulait à flots dans les lits parfumés des grandes courtisanes. Henckel de Donnersmarck épousait la Païva et lui faisait construire sur les Champs-Élysées « le plus bel hôtel de Paris ». Pour tous, un programme en un mot unique : jouir. « Des flottes de nababs de toutes les couleurs, des jaunes, des bruns, des rouges, panachant les promenades et les théâtres, pressés de dépenser, de jouir. »

Sur ce monde, Offenbach avait posé son regard ironique. Ces gens, certes, l'acclamaient et le faisaient vivre. Ils étaient ses spectateurs. L'opposition le méprisait et les petits journaux républicains l'appelaient « le corrupteur ». La salle des Variétés n'accueillait pas les jeunes libéraux du Quartier latin. On y voyait surtout « des financiers, des politiciens, des étrangers et un certain nombre de personnages indéfinissables ». Cette salle, un Allemand de passage la décrivait ainsi : « Des galeries au parterre, se répand un nuage chargé de parfums violents et de relents de fards ; et du parterre, où de nombreux messieurs ont pris place en sortant de table ainsi que quelques dames, monte vers le balcon l'odeur du champagne, ivresse en haut, ivresse en bas... » Ne croirait-on pas lire du Zola, le Zola des premières pages de *Nana?*

Offenbach, peut-être parce qu'il était un Parisien d'importation,

peut-être parce qu'il avait mené un dur combat pour s'intégrer à ces Boulevardiers tant enviés, les jugeait avec une lucidité étrange. Il se remémorait les étapes de ses succès. D'abord, il avait analysé froidement les exigences d'un public qui voulait rire avec toute chose. Les Bouffes étaient nés. *Orphée aux Enfers*, Jacques l'avait construit sur mesure, parce qu'il savait que c'était là ce qu'attendait le public. Le succès lui avait prouvé que son flair l'avait exactement renseigné. Le contact était établi. Avec *La Belle Hélène*, Offenbach s'était risqué à la satire, masquée mais transparente, d'une génération irrespectueuse. Il avait montré, à une société légère et sceptique, un « carnaval de l'Olympe », plus léger encore qu'elle-même. Les contemporains firent fête à ces personnages à qui importaient si peu les préceptes de la morale. Ces personnages qui leur ressemblaient. Oreste était un cocodès — et donc les cocodès l'avaient acclamé :

C'est avec ces dames qu'Oreste
Fait danser l'argent à Papa ;
Papa s'en fiche bien, au reste,
Car c'est la Grèce qui paiera...

Le formidable appétit de plaisir qui animait la société du Second Empire s'incarnait dans le chœur populaire qui chantait, durant qu'Hélène et Pâris s'enlaçaient :

Il faut bien que l'on s'amuse !

Il le *fallait*, oui. C'était comme un ordre qu'Offenbach donnait à une génération qui était toute disposée à le recevoir — un ordre que Pâris confirmait :

Je suis gai, soyez gai, il le faut, je le veux !

Puisque ces gens-là étaient si dociles, Offenbach ferait tomber le masque. Ces viveurs, ces jouisseurs, étaient ridicules. Le théâtre puise chez les grotesques ses meilleurs sujets d'inspiration. Bien sûr, la satire se révèle parfois une arme dangereuse à manier : tel le *boomerang* des peuples sauvages, elle se retourne parfois contre ceux qui prétendent à l'utiliser. Mais Offenbach n'éprouvait nulle crainte : il saurait viser juste.

De cette volonté lucide naquit *La Vie parisienne*. Ici, plus d'Olympe, plus de mythologie ; un dieu nouveau, exigeant : l'actualité.

La correspondance qu'Offenbach échangea avec ses collaborateurs, ainsi que les *Carnets* de Ludovic Halévy, montrent que les trois auteurs marchèrent à fond dans la direction fixée. Halévy lui-même traversait une période de désenchantement. Sa collaboration avec Offenbach avait d'abord porté des fruits inattendus. Jacques l'avait présenté à Morny. Une amitié vraie avait découlé de cette rencontre. Morny avait fait nommer Ludovic auprès de lui, au Corps législatif : magnifique observatoire pour juger les hommes à leur valeur. Quand Morny

était mort, Ludovic avait souffert profondément. Mais, du fils de la reine Hortense, il avait appris le scepticisme. De ces sept années passées au milieu des représentants du pays, il gardait « la plus profonde indifférence politique ». Il l'avouait : « Bien des ambitions se sont agitées autour de ma très modeste personnalité. Quant aux convictions... absentes, complètement absentes. Aussi bien à droite qu'à gauche. Des gens qui sont peu de chose et qui veulent devenir quelque chose. Et voilà tout. »

D'une perspicacité assez singulière, il discernait — l'un des rares de son temps — les failles qui lézardaient l'édifice de ce Second Empire en apparence encore si solide, si robuste. L'empereur semblait plus puissant que jamais. L'opposition n'apparaissait le fait que d'une minorité minuscule et impuissante. Mais Sadowa représentait pour la France une terrible défaite. Mais Maximilien, au Mexique — Maximilien imposé par la France — n'était plus, d'ores et déjà, qu'un fantôme d'empereur. Mais Napoléon III oscillait entre l'autorité et le libéralisme, sans parvenir à s'arrêter à une solution ferme. Halévy le constatait : « Il est certain qu'il y a dans l'air un fond d'incertitude et d'anxiété. Les gens les plus affamés d'ordre et de repos commencent à perdre confiance et à ne plus voir où l'on va. »

Une civilisation condamnée cherche l'oubli dans le plaisir. Offenbach et Halévy le discernaient. Ils sentaient le climat de cette fin de règne, de cette fin d'époque, le climat de *La Vie Parisienne*.

*
* *

A la direction du vieux théâtre du Palais-Royal se trouvait alors M. Plunkett. Ce directeur avait l'art de humer le vent. Il n'avait commis dans sa vie qu'une erreur — mais grave : il avait laissé Hortense Schneider s'échapper de son théâtre. Il lui avait refusé une augmentation, et la diva était partie en hurlant au scandale. Offenbach avait pu, seul, s'en réjouir, car cette désertion, rendant libre Hortense, lui avait permis de créer *La Belle Hélène* aux Variétés.

M. Plunkett, malin, sentait que l'exposition de 1867 ferait la fortune des directeurs avisés. Les recettes de *La Belle Hélène* l'avaient convaincu que la solution la meilleure serait d'attirer au Palais-Royal ce trio d'auteurs qui rendaient riches les Variétés. Il fit des offres à Offenbach qui proposa *La Vie Parisienne*. Les yeux fermés, Plunkett accepta. Il ne formula qu'une condition : les interprètes appartiendraient à la troupe ordinaire du Palais-Royal. Offenbach se récria : ils ne savaient pas chanter, ils n'avaient pas de voix ! Plunkett demeura inflexible : ses comédiens ne savaient pas chanter ? Eh bien ! on leur apprendrait ! Offenbach s'inclina.

Meilhac et Halévy achevèrent leur livret. Offenbach composa sa musique. On fit la distribution. Les répétitions commencèrent. On était plein d'enthousiasme. Brasseur, avec son « organe un peu voilé », Hyacinthe, et son « aphonie », Gil Perès, avec son « registre indécis », prenaient des leçons de chant et il s'avérait qu'ils chantaient juste. Pour le rôle de la gantière, plus difficile musicalement, on avait engagé une exquise chanteuse ; elle s'appelait Zulma Bouffar. Cette jeune personne, blonde et jolie à ravir, semblait sortir tout droit, de par son nom patronymique, d'une pièce d'Offenbach. Il l'avait rencontrée à Ems quatre ans auparavant, alors qu'elle végétait dans des tournées de dernier ordre. Sa blondeur, son sourire, son talent, tout cela avait enthousiasmé Jacques, lequel tout bonnement était tombé amoureux. L'engagement de Zulma Bouffar au Palais-Royal démontrait une exemplaire fidélité réciproque.

Aux premières répétitions, le théâtre ne fut qu'un éclat de rire. On trouvait la pièce follement drôle. Puis, peu à peu, l'enthousiasme tomba. Phénomène fréquent dans l'histoire du théâtre. Rien de plus dangereusement contagieux. Bientôt, personne ne crut plus à *La Vie parisienne*. On répétait dans l'angoisse d'une catastrophe. Le 12 octobre 1866, Halévy notait : « Nos répétitions du Palais-Royal nous causent de gros tracas. Les trois actes *paraissent amusants*, mais les deux derniers ne nous ont pas donné au théâtre ce que nous en attendions. Il faut les refaire et nous les refaisons. J'ai peu, très peu de confiance dans *La Vie Parisienne*... » Le 20 octobre : « Les répétitions de *La Vie Parisienne* me rendent à peu près fou. »

On allait à la première dans un climat de panique. Définitivement, les acteurs avaient condamné la pièce : « La pièce ne finira pas », disaient-ils. D'autres répétaient, en haussant les épaules d'un air las :

— A quoi bon apprendre les deux derniers actes ? Il faudra baisser la toile au milieu du troisième...

Mlle Paurelle refusa de se faire faire une toilette nouvelle ; ce n'était pas la peine puisqu'elle n'était que du troisième acte...

Quand on leva le rideau, le 31 octobre, Halévy, Meilhac et Plunkett, désespérés, s'agrippaient aux portants. Le seul qui demeurait optimiste était... Offenbach. Il faut dire que c'était là un trait de son caractère. Toujours il affichait une inaltérable confiance en sa musique. Avant une première, il répétait d'un air gourmand aux journalistes, en façon de leitmotiv :

— Ma prochaine pièce sera ad-mi-ra-ple !

Il y avait en lui un peu de cette « naïveté enfantine » dont parla son ami Albert Wolff ; celui-ci voyait en elle la cause de cette « excessive tendresse » que Jacques portait à son œuvre. Sans nul déplaisir, il entendait la voix secrète et si agréable qui lui affirmait :

— Tu es le plus beau et le plus grand !

Volontiers, il écoutait des propos aussi optimistes et, puérilement, les répétait. Cette fois-ci, encore :

Offenbach à Hortense Schneider, 30 octobre 1866. *Ma chère amie. Je sais que Meilhac s'est chargé de ta loge — il fallait bien que tu sois à notre première — une première sans mes filles chéries, Hélène et Boulotte* [1], *aurait été une chose impossible. A demain donc. J'espère que tu useras plus d'une paire de gants en applaudissant les choses adorables que j'ai faites dans* La Vie parisienne. *A ces jours-ci notre lecture* [2]. *Ton père respectueux.*

La première fut en effet un écroulement, dans ce sens que la salle faillit crouler sous les applaudissements. Une avalanche de bravos qui, tout au long de la soirée et jusqu'à minuit, s'abattit sur les acteurs, le compositeur et les librettistes. Jules Claretie allait dire qu'il avait autant ri à la première que si on lui avait chatouillé la plante des pieds. En quelques heures, les personnages neufs avaient conquis Paris : Frick le bottier, Gabrielle la gantière, Alfred le maître d'hôtel, le baron de Gondremarck, le Brésilien, la pimpante Metella et ces écervelés de Bobinet et Gardefeu.

Le public, comme il est naturel, discerna mal la satire. Il acclama l'hymne délirant à la cité merveilleuse, la joie trépidante de l'aventure parisienne, les personnages pittoresques et légers — légers comme ceux qui les applaudissaient ; légers jusqu'à l'insignifiance... Du prologue à l'éblouissant finale, tout paraissait arrosé de champagne. Sa mousse dissimulait l'avertissement : attention, danger. Rares furent ceux qui le virent. La princesse de Metternich, dans la loge voisine de celle de Schneider, fit, en battant des mains, éclater ses gants blancs. Combien de cocodès, pourtant, dans la salle, qui ressemblaient à Bobinet et Gardefeu et qui avaient aussi peu de cervelle qu'eux ! Combien de barons de Gondremark, qui riaient aux éclats alors qu'eux aussi étaient venus à Paris pour « s'en fourrer jusque-là » ! Combien qui ne manifestaient guère la sincérité du Brésilien :

Je suis Brésilien, j'ai de l'or
Et j'arrive de Rio de Janeiro
Plus riche aujourd'hui que naguère
Paris, je te reviens encore !
Deux fois, je suis venu déjà
J'avais de l'or dans ma valise
Des diamants à ma chemise
Combien a duré tout cela ?
Le temps d'avoir deux cents amis
Et d'aimer quatre ou cinq maîtresses.
Six mois de galantes ivresses
Et plus rien ! O Paris ! Paris !

1 Personnage de *Barbe-Bleue* qui succéda aux Variétés à *La Belle Hélène*.

2 De *La Grande-Duchesse de Gérolstein*.

Combien qui ne demandaient pas autre chose à la capitale :

Ce que je veux de toi, Paris
Ce que je veux, ce sont tes femmes
Ni bourgeoises, ni grandes dames
Mais les autres... L'on m'a compris

Certes, ainsi que l'a constaté l'Allemand Kracauer, Metella est une « vraie courtisane de conte de fées ». L'avoir ainsi typée constitue une audace. Les auteurs n'ont pu se le permettre que parce que la société du temps accorda à l'amour vénal une place plus grande sans doute qu'en aucune autre époque. Le Second Empire fut le règne de la courtisane triomphante. Metella, courtisane sympathique, consacrait ce règne. Le Brésilien était lucide. Ce vers quoi il courait c'étaient :

Celles que l'on voit étalant
Sur le velours de l'avant-scène
Avec des allures de reine
Un gros bouquet de lilas blancs.
Celles dont l'œil froid et câlin
En un instant jauge une salle
Et va, cherchant de stalle en stalle,
Un successeur à ce gandin !

La Vie parisienne est un miroir déformant, mais un miroir. Ce Turc, Khabil bey, qui dépensait son dernier million, aurait dû se reconnaître, comme tant d'autres. Ne confiait-il pas à Arsène Houssaye, en contemplant de sa fenêtre le Boulevard :

— Il me semble que toute cette ville de Paris est ma maîtresse.

Offenbach, lui, s'affirmait le maître de Paris. Halévy put écrire :

La Vie parisienne *est un grand, un grand succès, notre plus grand succès peut-être, et cependant nous avons eu* La Belle Hélène *et* Barbe Bleue... *Dix représentations ont confirmé la pleine réussite de notre pièce ; la presse a été unanime à en constater le succès ; la partition est certainement une des meilleures d'Offenbach ; les acteurs sont excellents et les femmes charmantes ; on bisse tous les soirs la tyrolienne de Bouffar, le finale du troisième acte (avec le pas de Paurelle) et le duo du Brésilien et de la gantière. Nous avons vendu la partition dix mille francs, la pièce mille cinq cents francs et il y a dix ou douze salles louées d'avance. Voilà cette pièce dont nous désespérions, le découragement des acteurs et du directeur nous gagnant... Ce sera probablement notre plus long succès ; bien des gens pensent que le théâtre peut jouer la pièce tout l'hiver.*

Il la joua pendant un an.

*
* *

Quelques mois plus tard, les Variétés allaient créer *La Grande-Duchesse de Gérolstein*, avec Schneider. Les rois accourus à Paris pour l'Exposition — ils y venaient tous — n'eurent rien de plus pressé que d'aller applaudir Offenbach et Schneider. Les Bouffes-Parisiens reprenaient en même temps *Orphée aux Enfers*. Trois théâtres affichaient donc de l'Offenbach.

Du règne de Napoléon III, cette année 1867 est sans doute la plus caractéristique. De l'Exposition jaillit une joie puissante et sensuelle qui est celle du Second Empire. L'afflux d'étrangers souligne l'aspect cosmopolite du Paris d'alors. Or, ce règne et cette ville s'incarnent dans un homme : Jacques Offenbach. Sa musique s'identifie à une société.

On s'étonne à feuilleter les petits journaux du temps ; les échos, les anecdotes foisonnent sur Offenbach. A chaque page, on le caricature ; il est vrai qu'il avait la chance d'être caricatural. Sans conteste, Offenbach est le personnage-vedette de l'époque.

Le cycle était accompli. Le petit Rastignac juif venu de Cologne pour « réussir » avait fait la conquête de Paris. On le saluait comme le Parisien entre les Parisiens.

Ce règne cessera un jour. Le bruit de bottes orchestré par Offenbach, dans les *Brigands*, retentira aux portes de Paris. Une nouvelle société naîtra des décombres de 1870. Une nouvelle capitale, plus grave. Marguerite Bellanger, lionne célèbre, dira mélancoliquement : « Ce n'est plus ça. »

Dès lors, Offenbach perdra le contact. Dans le cadre de l'Histoire, Paris évolue. La notion de Parisien se modifie parallèlement à cette évolution. Offenbach était un Parisien, mais du Second Empire. On découvre dans cette identité l'explication du caractère étrangement évocateur de sa musique, une musique qui ne s'isole pas du temps où elle fut composée.

Elle reste vivante, singulièrement, cette musique. Tant il est vrai que Jacques Offenbach ne fut jamais un « vieux Parisien ». Il demeura jeune, toujours. Par-delà la mort, il l'est resté.

ALAIN DECAUX.

COLYACOTCHA

par Michel Berveiller

Si l'on en croit certains chroniqueurs espagnols et leurs exégètes, il existait dans l'empire des Incas, lors de sa conquête par Pizarre, un art dramatique autochtone, qui n'était pas sans analogie avec les dramaturgies d'Orient et d'Europe à leurs origines. Ces drames incaïques avaient pour essentielle fonction d'exalter et de perpétuer dans l'esprit populaire les hauts faits des héros et la puissance des dieux. Faute d'écriture le texte s'en est perdu et les prétendues transcriptions que l'on en connaît, comme celle d'*Ollantay* élaborée par le curé Valdez au dix-huitième siècle, sont apocryphes au moins quant à la forme. Il n'est pourtant pas douteux que les indigènes du Pérou ont eu pour le spectacle d'actions dialoguées un goût et des dons innés, que les missionnaires chrétiens ont mis à profit à des fins d'évangélisation, forgeant en langue quetchoua des pièces édifiantes, comparables aux « mystères » de notre Moyen Age.

Que le Pérou sous l'ère coloniale ait également connu un théâtre de divertissement, en langue espagnole, le seul nom de la Périchole suffit à l'attester. Quelques doutes que puisse inspirer l'épisode même du fameux carrosse deux fois donné, il n'en est pas moins historiquement établi qu'aux environs de 1770 une comédienne subjuguait la Très Noble Ville des Rois et don Manuel Amat, son vice-roi — beaucoup moins gâteux, soit dit en passant, que Mérimée ne l'a représenté sous le nom fictif d'Andrés Ribera.

— Ci-dessus paysage du Pérou.

De tels précédents feraient volontiers supposer que le Pérou contemporain possède un théâtre original et actif ; mais on se méprendrait. Comme dans la plupart des pays d'Amérique latine, les prestiges de l'écran et les jeux du stade — sans parler de ceux de l'arène qui gardent à Lima toute leur séduction et leur noblesse traditionnelle — ont depuis longtemps relégué l'art scénique en position subalterne. Pour plus d'un million d'habitants Lima possède aujourd'hui cent cinquante salles de cinéma, mais seulement deux théâtres proprement dits. Encore sont-ils rarement employés à des spectacles de comédie, mais bien plutôt à des concerts, des ballets ou des opérettes. Aucune compagnie nationale n'y est régulièrement attachée. Exceptionnellement des troupes étrangères, au cours d'une tournée en Amérique du Sud, y donnent quelques représentations, comme le firent en 1955 la compagnie de J.-L. Barrault et le T.N.P. de Jean Vilar l'an dernier. Le reste du temps c'est en des salles minuscules, d'une centaine de places tout au plus, que des acteurs semi-professionnels ou amateurs, parmi lesquels on compte une forte proportion d'étrangers, s'ingénient à maintenir le feu sacré en produisant des pièces généralement empruntées au théâtre moderne d'Europe ou d'Amérique du Nord (et souvent jouées dans le texte original). Ces efforts très dignes d'être mentionnés ne constituent pourtant, à tout prendre, qu'une contribution intermittente et marginale à l'activité théâtrale du pays.

La décadence est donc indéniable ; cependant quelques signes annoncent que toute possibilité d'une renaissance n'est pas condamnée. Qu'il existe à Lima un public intelligent et réceptif, nos troupes itinérantes ont eu l'occasion de s'en convaincre. Il n'y manque pas non plus de comédiens doués. Ce qui manque le plus, ce sont des auteurs et des pièces répondant aux goûts et aux soucis du Pérou actuel. Les uns et les autres se bornent trop souvent à démarquer des ouvrages conçus pour d'autres temps en d'autres lieux. Au cours des dix dernières années une seule pièce — mais ce peut être l'hirondelle annonciatrice du renouveau — a nettement émergé de la production nationale : pièce élémentaire, accessible à un large public et, pour une fois, née du sol, des convulsions mêmes du sol péruvien puisqu'elle a pour origine un *houayco*.

⁂

Ce qu'on appelle en langue quetchoua un *houayco*, c'est l'imprévisible et torrentielle coulée d'eau, de blocs et de boue que déclenche la rupture du barrage morainique endiguant un lac de montagne. Parmi tant de fléaux dont la menace pèse constamment sur les régions habitées des Andes péruviennes, il n'en est pas de plus redouté. On en vit un exemple particulièrement mémorable le 20 octobre 1950. Des travaux destinés à électrifier la région côtière de Chimbote étaient alors menés dans la haute vallée du *rio* Santa. Dans la gorge, dite Cañon del Pato, où le fleuve s'étrangle entre d'immenses murailles rocheuses en surplomb, les aménagements d'une

première centrale électrique étaient presque achevés. Dévale un *houayco*, et voilà en quelques heures l'ouvrage de plusieurs années enterré sous vingt mètres d'amoncellements, réduit à néant. Il fallut tout reprendre sur de nouveaux frais et de nouveaux plans. On eut alors recours à des capitaux et à des techniciens français [1]. Aujourd'hui la centrale fonctionne et c'est elle qui fait tourner les premières usines sidérurgiques de Chimbote.

Cinq ans après le cataclysme les traces matérielles en étaient encore évidentes et le souvenir cruellement présent chez les riverains. Un homme de Lima, Manuel Solari, vit et entendit ces témoignages. Il en fut si fortement frappé qu'il s'enferma pendant plusieurs jours, pour en méditer, dans une auberge de Huaraz, petite ville voisine qui, elle-même, quelques années auparavant, avait été coupée en deux par une avalanche. Et la méditation du philosophe prit la forme d'un drame, qu'il intitula *Colyacotcha*.

Colya-cotcha — de deux mots quetchoua signifiant « jeune fille » et « lac de montagne » — c'est le nom d'un lac imaginaire que Solari situe au cœur des Andes, à quelque cinq mille mètres d'altitude. C'est aussi l'un des deux protagonistes de cette tragédie où s'affrontent la nature et l'homme péruvien.

L'homme s'appelle Echecopar. C'est un métis de blanc et d'indien. Ingénieur des ponts et chaussées, il tient son métier pour le plus beau du monde. Car, par-delà les routes et les ponts qu'il construit, il entrevoit l'avenir du Pérou, l'union de ses hommes, le moyen de rendre plus hommes ceux qui ne le sont pas encore tout à fait. C'est là l'idée fixe qui le soutient, depuis huit ans qu'il travaille dans une gorge sinistre, dominée par quelques pics glacés où se trouve enchâssé le lac de la Vierge. Pour le compte d'une compagnie privée il a creusé des tunnels dans la roche vive, jeté des ponts par-dessus le torrent. Il est sur le point d'achever l'œuvre de sa vie : une route qui, à travers les Andes, va enfin relier la forêt à la côte, *intégrer à l'humanité*, comme il aime à dire, des millions d'hectares cultivables et plusieurs dizaines de milliers d'êtres à demi sauvages, analphabètes, décimés par le paludisme, sous-alimentés, restés en marge de la nation qui les revendique théoriquement comme siens.

Echecopar s'est volontairement séparé de sa famille, demeurée à Lima. Il n'en éprouve aucun regret. « Ma femme et mes filles, dit-il, sont envieuses et sottes, comme elles le sont presque toutes. Mon frère est un parfait lèche-bottes qui ne perd pas une occasion d'aller faire sa cour au Palais. Quant à mon fils, qui est journaliste et poète, il croit qu'il est plus noble de communier poétiquement avec la douleur universelle que de

1. Exemple typique et particulièrement heureux du renouveau de la coopération franco-péruvienne, sur lequel on a pu trouver des documents graphiques dans la section économique de l'exposition péruvienne récemment présentée au Petit Palais.

faire des trous dans les montagnes et des ponts sur les torrents. Naturellement il me regarde comme une brute. Il ne comprend pas que si notre pays restait seulement un an aux mains des crétins de son espèce, nous oublierions même comment on s'y prend pour faire du feu... » Sa vraie famille, comme il l'explique à l'un des jeunes ingénieurs qui travaillent sous ses ordres, ce sont les ouvriers du campement, avec leurs compagnes en guenilles et leurs enfants morveux. Pour ces simples il est le *taïta*, le père. Il obtient tout d'eux en partageant leurs fatigues et aussi, le cas échéant, leur mauvais alcool. De temps à autre il prend une cuite avec eux et couche au milieu d'eux, dans leurs baraques. Pour le jeune ingénieur à peau blanche, il est difficile de concevoir comment il peut supporter leur odeur... « Mais il prétend que pour lui, les seules choses qui puent sont l'adulation et la médisance. » Redouté de ses employeurs qu'il méprise, comme tous les assis, et qu'il traite avec une vigoureuse insolence, il ne verse pas pour autant dans la démagogie. Il ne mâche pas ses mots à l'adresse d'un de ses auxiliaires qui se dit socialiste et qui l'est, selon Echecopar, « non par amour de ceux d'en bas, mais par haine de ceux d'en haut » et parce qu'il voudrait être à leur place. Il rudoie à son tour le jeune Fernandez, qui arrive de Lima dans une élégante tenue d'ingénieur-explorateur digne d'un *western*, et le met aussitôt sur la brèche. C'est pour éprouver le caractère du nouveau venu : aussitôt vérifié que la trempe est bonne, Fernandez devient son ami et son intime collaborateur.

Mais voici l'instant solennel pour Echecopar et pour tous les travailleurs du Cañon. Sur la route, dont le dernier tronçon vient d'être terminé, on annonce le passage du premier véhicule. Il arrive. Il s'arrête. On trinque, au milieu des Indiens en liesse qui ont aussitôt improvisé un bal, une *fiesta*. Mais à peine le camion est-il reparti, pour arriver au bas des Andes avant la nuit, que le désastre va se déchaîner.

Echecopar avait été prévenu. Le matin même un de ses ingénieurs était descendu affolé d'un autre chantier, pour l'avertir que le niveau du lac avait subitement baissé de soixante centimètres, qu'il fallait s'attendre à des infiltrations souterraines, prévoir le pire, ordonner l'évacuation immédiate. Echecopar incrédule, buté, s'était alors opposé à toute interruption des travaux. Mais, à son tour, le chauffeur du camion vient de lui signaler, au moment de prendre congé et sans y attacher d'importance, la présence d'un petit ruisseau traversant la route en un certain point. Ce petit ruisseau, l'ingénieur en chef sait trop bien que la veille encore il n'existait pas... Il recoupe les deux rapports et sans perdre un instant, mais déjà trop tard, il donne l'alarme par téléphone à tous les chantiers échelonnés dans le ravin. Il commande qu'on évacue d'urgence, par n'importe quels moyens, les lieux bas. Lui-même, avec Fernandez qui s'est déclaré volontaire, s'impose de rester dans le tunnel afin d'organiser la retraite de tous ceux et de toutes celles qu'il sera humainement possible de sauver. Il assure ainsi le passage des draisines surchargées

d'Indiens, hommes et femmes, serrant dans leurs châles ou dans leurs bras des marmots hurlants. Enfin, quand il n'y a plus d'autre recours possible, les deux hommes font sauter le tunnel à la dynamite pour opposer momentanément un obstacle au déferlement du *houayco*.

En quelques heures le lac a disparu du paysage. Le torrent de pierres et de boue a tout ravagé, la route, les tunnels, la voie ferrée et les installations électriques. Et malgré ses efforts, Echecopar n'a pu éviter la mort de cent quatre-vingts travailleurs. Lui-même a dû se faire amputer d'un bras. Il a pu sauver Fernandez, mais il a perdu un vieux camarade, l'ingénieur Soto.

Bourrelé de remords, il a d'abord quitté les lieux de la catastrophe. Il s'est exilé quelque part, du côté de la forêt vierge, et pendant trois ans il a tenté de s'y refaire une raison de vivre. Puis, n'y tenant plus, il est revenu dans les parages de Colyacotcha, où Fernandez le remplace maintenant comme directeur des travaux. Il a expliqué à son successeur : « Mon petit Fernandez, la Cordillère, ça oui, c'est un paysage pour les vrais hommes. Qu'on ne vienne plus me casser les oreilles avec des romances d'arbres parfumés, de lianes et d'oiseaux. » En quelque réduit de la gorge humide, il s'est construit lui-même une cabane, où il s'est mis en ménage avec une jeune Indienne, une des rescapées de l'hécatombe. Et de temps en temps il revient travailler bénévolement auprès de Fernandez et l'assister de son expérience.

Cinq ans se sont déjà écoulés depuis leur première rencontre. Cinq ans pendant lesquels on a déblayé, remblayé, refait les tunnels et la route, tronçon par tronçon. Pour fêter cet anniversaire, Fernandez a promis à son vieil ami une surprise. Le voilà qui arrive, le cher « vieux », égal à lui-même : toujours aussi mal embouché, rugueux, cordial et bouffonnant, quoique au profond de soi ce doute continue de le torturer : n'est-il pas le principal responsable des cent quatre-vingts victimes de Colyacotcha ? Depuis cinq ans il répète avec une obstination maniaque : « A Colyacotcha il ne s'est rien passé », rien, puisque le travail a aussitôt repris, puisque la vie continue ; mais parviendra-t-il jamais à s'en persuader complètement ?

La surprise : c'est, cinq ans jour pour jour après le passage du premier camion, l'arrivée du même camion, conduit par le même chauffeur. sur la route qui de nouveau vient d'être terminée. Voilà enfin pour Echecopar la suprême justification. Il exulte, il fait apporter l'eau-de-vie de Pisco et tandis qu'on choque les verres, il offre à la dérobée une libation aux cent quatre-vingts disparus, auxquels il n'a cessé de demander secrètement pardon. — Mais deviendrait-il fou ? Une sourde rumeur, comme l'autre fois, il y a cinq ans... Les deux amis s'interrogent du regard. Mais non, ce n'est qu'un *temblor*, un de ces légers tremblements de terre comme il y en a tant au Pérou. Echecopar s'esclaffe : « Parbleu, c'est la Terre qui veut aussi trinquer avec nous. A ta santé, la vieille ! » Et du restant de la bouteille il asperge le sol.

Ce n'était en effet qu'une fausse alerte. Mais tandis que les autres sont allés continuer la fête au campement, l'homme de la Route est resté seul, toutes lumières éteintes. Seul au milieu des ombres, dont il se sent désormais pardonné. Celle de Soto, son camarade, lui apparaît distinctement, murmurant des paroles de paix. Echecopar est enfin heureux; et quand, sur le point de s'évanouir, l'ombre de Soto lui révèle, car les morts voient tout, qu'un nouveau lac est en train de se former sur les hauteurs, il réplique impétueusement : « Tant pis ! Un autre homme viendra, et un autre, et encore un tas d'autres. Jusqu'au jour où l'homme tout court pourra se dresser, solide et pour toujours, sur le sol que nous aurons su conquérir pour lui. » Un deuxième camion passe. Des centaines, des milliers de camions passeront bientôt. Echecopar se précipite sur le seuil de la porte et crie à tue-tête : « A Colyacotcha il ne s'est rien passé. Rien, absolument rien ! »

Dans son drame sobre et puissant, Enrique Solari a campé le personnage du pionnier péruvien de notre temps sinon tel qu'il le voit, du moins tel qu'il le souhaite et tel que l'exige un pays qui n'est pas à la mesure de l'homme commun. Bien qu'il ait vécu longtemps en Europe, Solari connaît son Pérou mieux que la plupart de ses compatriotes. Il en a parcouru presque toutes les provinces, jusqu'en des points d'accès difficile, comme expert officiel chargé d'une enquête sur les aptitudes professionnelles des indigènes dans les différentes régions du pays. Du fait de ses voyages à l'intérieur et à l'étranger, ce Liménien de vieille souche possède ce qui manque à beaucoup, qui vivent confinés dans les sphères dirigeantes de la capitale : une vision du Pérou concrète, relative et globale tout ensemble.

Cette vision, résumée dans *Colyacotcha*, est celle d'un pays essentiellement instable, qui n'a pas encore trouvé son point d'équilibre, même physique, où la nature est en perpétuelle gestation. Tandis que les hommes s'évertuent contre elle, les éléments sont encore engagés dans leurs conflits propres. Tout bouge, observe Echecopar : « Aujourd'hui vous voyez un lac ; une montagne surgit et le supprime. Puis vient un torrent qui, à son tour, emporte la montagne. Un an plus tard on retrouve le lac un ou deux kilomètres plus loin. » Longtemps encore, toujours peut-être, les parades qu'on opposera périodiquement à ces catastrophes ne pourront être que provisoires. Tant mieux, rêve Solari, puisque c'est en domptant les forces naturelles que les hommes se façonneront eux-mêmes et en s'unissant contre elles qu'ils s'uniront entre eux. Car la population ne lui apparaît pas moins morcelée, hétérogène et instable que le territoire. Selon lui, l'unité du Pérou ne cessera d'être un thème pour les bavards qu'en devenant une idée-force chez les hommes d'action, du format de son ingénieur exemplaire. Aussi bien, comment parler sans imposture d'unité nationale en un pays dont les habitants parlent des langues différentes et vivent en des âges différents de l'histoire — ou même de la préhistoire — suivant la place qu'ils occupent dans la confi-

guration géographique, ethnique et même sociale du pays ? « Nous ne nous aimons pas, constate Echecopar. Entre blancs et indiens, métis d'indiens, mulâtres, entre pauvres et riches, entre ceux qui savent quelque chose et ceux qui ne savent pas même lire, nous nous haïssons et nous nous méprisons. Mais le moyen de s'aimer sans se connaître ? » Le moyen de se connaître et de se sentir solidaires, c'est une éducation homogène et libérale, bien sûr ; mais c'est d'abord la construction des routes, des voies matérielles grâce auxquelles pourront circuler, entre la Côte et la Forêt, des vivres, des médicaments, des matériaux de construction, des machines. La circulation des idées et des connaissances suivra. Voilà le message, simple mais poignant, que l'auteur de *Colyacotcha* en 1955 adressait à ses compatriotes.

Et il faut croire que ce message visait en eux un point sensible puisqu'on vit se produire ce miracle : la pièce tint l'affiche à Lima pendant plusieurs mois. Dans une ville où le public n'est point particulièrement attiré par les pièces à thèse, où le théâtre national, depuis les œuvrettes de Segura (c'est-à-dire depuis près d'un siècle) a beaucoup de peine à trouver audience, une telle réussite est exceptionnelle et significative. Pour la première fois depuis très longtemps une pièce faisait recette, qui n'était pas traduite ni jouée par une compagnie étrangère, mais écrite et jouée avec presque autant de brio que de conviction par des Péruviens. Œuvre d'un auteur peu connu, cette pièce ne comportait ni intrigue amoureuse, ni rôle féminin, ni archéologie, ni folklore, mais des propos nécessairement désagréables ou inquiétants pour les conformismes bourgeois et, pis encore, de bons sentiments. Bref, elle semblait réunir toutes les conditions d'un échec. Or le succès, dont l'auteur fut le premier surpris, ne fut pas seulement éclatant, il se révéla durable : au cours des trois ans écoulés, la pièce a été plusieurs fois reprise et, selon les dernières nouvelles, on la joue encore.

MICHEL BERVEILLER

TRIBUNE LIBRE

UN POINT DE VUE CATHOLIQUE

LE PROBLÈME ACTUEL DE LA JEUNESSE ET L'AVENIR DE NOTRE CIVILISATION

par JEAN DAUJAT

Le problème de la formation de la jeunesse suscite une fois de plus maintes polémiques. Le professeur Jean Daujat expose ici ses idées sur cette question capitale. L'article qu'on va lire fait connaître le point de vue personnel d'un catholique engagé dans l'action et vivant au milieu d'un important groupe d'étudiants. Jean Daujat, en effet, a créé un Centre d'Études religieuses *où douze cents jeunes gens vont assister à un cours complet de philosophie chrétienne et de théologie. (N.D.L.R.)*

PENSER l'avenir de notre civilisation, consacrer à cette réflexion et aux résolutions nécessaires le temps et les efforts indispensables est devenu un devoir grave. Cet avenir dépendra de notre jeunesse : l'histoire n'est pas l'œuvre d'une fatalité, elle est l'œuvre des hommes, elle est ce que les hommes la font. Toutes les civilisations ont mis au premier plan de leurs préoccupations la formation de la jeunesse.

Nous ne nous attacherons ici qu'à la jeunesse intellectuelle. C'est elle qui formera les élites pensantes et les cadres dirigeants du monde de demain ; d'elle émaneront les directives qui décideront les transformations de nos futures institutions. Or, le fait capital à considérer, c'est la nette prédominance du courant d'idées marxiste dans la plupart des Facultés.

On peut se réjouir de constater que le communisme ne progresse plus dans la masse, que le nombre des voix communistes est stationnaire ou en léger recul, mais en réalité cette constatation n'a pas grande valeur si les élites de demain sont déjà marxistes. Aussi ne saurait-on étudier de trop près les diverses tendances de la jeunesse intellectuelle.

Les trois courants.

Pour diverses raisons, il est presque impossible de donner des chiffres exacts. Le nombre des élèves n'est connu que dans les Grandes Ecoles : pour les Facultés il existe des différences souvent considérables entre le chiffre des inscrits et de ceux qui fréquentent effectivement les cours. Mais surtout les étudiants engagés comme militants dans un mouvement de caractère social, politique, philosophique ou religieux représentent toujours une minorité : le plus grand nombre est absorbé par des préoccupations d'intérêt personnel, de succès aux examens et de réussite dans la vie. Cette majorité, qui semble ne pas prendre position, possède pourtant, même si elles sont moins arrêtées et moins nettes que chez les militants, des conceptions du monde et de la vie qui orientent son influence et son action. En l'absence de statistiques, d'après l'expérience de ceux qui, comme moi, s'occupent de la jeunesse intellectuelle, nul doute qu'une partie importante de celle-ci ne soit emportée par le courant marxiste. Ce phénomène est particulièrement sensible chez les étudiants et agrégés de philosophie.

Dans l'ensemble trois courants d'idées sont vivants et influents : le marxiste, l'existentialiste et le chrétien. Les vieilles thèses idéalistes et libérales issues de Kant et des philosophes du XVIIIe siècle qui gardaient encore une influence durant l'entre-deux guerres (1919-1939) ont perdu leur dynamisme : les groupes qu'elles ont formés ont été trop souvent occupés du seul « moyen de parvenir » ou se sont laissé plus ou moins pénétrer par la pensée marxiste ou existentialiste. L'existentialisme, lui, au-delà d'une mode passagère, conserve sur beaucoup son ascendant grâce à l'influence de Sartre, de Merleau-Ponty et de Camus [1].

Du côté chrétien on constate à l'heure actuelle la grande vitalité de nombreux groupes et mouvements catholiques qui exercent de plus en plus une action et une influence profondes sur les esprits [2]. Dans le monde entier le second quart du XXe siècle a vu une puissante renaissance catholique. Dans tous les domaines de la pensée, de la philosophie, des sciences, des lettres et des arts comme dans la vie économique, sociale et politique, on trouve au premier plan des catholiques dont l'action et la pensée sont inspirées par un constant recours aux sources chrétiennes les plus authentiques. D'où un grand renouveau du prestige de l'Eglise, même auprès des non-chrétiens, prestige lié d'ailleurs à la puissante personnalité

1. Une enquête récente de l'*Express* sur les maîtres de la jeunesse, évidemment surtout révélatrice du milieu atteint par l'*Express*, place Sartre en tête avec une avance considérable sur tous les autres noms.

2. Nous ne parlons pas ici des groupes protestants, d'ailleurs fort actifs, mais qui ne représentent qu'une faible minorité.

des grands papes Pie XI et Pie XII et aux répercussions de leurs encycliques, messages et discours. Depuis des années il ne s'est pas passé de mois sans qu'on ait vu se tenir à Rome quelque congrès que Pie XII recevait en audience et ce fut chaque fois l'occasion d'une mise au point des conceptions chrétiennes dans un domaine particulier. L'ensemble de ces discours constitue une vraie somme des problèmes de la vie chrétienne au XXe siècle.

En France la vigueur du mouvement intellectuel chrétien apparaît dans toutes les universités catholiques : Paris, Lyon, Lille, Angers, Toulouse. A ce mouvement se lie par voie de conséquence le développement de l'Action catholique, et de nombreux groupes dans toutes les professions et chez les étudiants de toutes les Facultés et Grandes Ecoles, ainsi que des grands mouvements mariaux, et de toutes les formes de retraites ; il suscite également un afflux de vocations dans tous les grands Ordres religieux. Enfin, aux yeux du plus grand nombre, le temps où l'on opposait la science et la foi est révolu : non seulement l'autorité de nombreux savants catholiques en témoigne, mais d'éminents penseurs, tout en affirmant l'indépendance des domaines respectifs de la science, de la philosophie et de la foi, travaillent à intégrer dans la pensée chrétienne les résultats obtenus par les sciences modernes.

En dépit de cette renaissance catholique l'influence marxiste prédomine, nous l'avons dit, dans la jeunesse intellectuelle. L'existentialisme se limitant à une attitude critique et n'apportant pas de positions constructives, voit, dès que l'action réclame une orientation précise, la plupart de ses disciples se laisser entraîner dans une direction marxiste.

Le courant catholique, lui, propose dans tous les domaines des solutions créatrices, mais un grand nombre de ses militants, et quelquefois parmi les plus actifs et les plus dynamiques, ne possède qu'une connaissance très insuffisante de l'authentique doctrine chrétienne telle qu'on la trouve enseignée par les Docteurs de l'Eglise, notamment saint Thomas d'Aquin, et les Papes. On ressent cruellement aujourd'hui la disparition du R. P. Sertillanges et l'éloignement de J. Maritain et E. Gilson qui professent en Amérique. Les meilleurs maîtres chrétiens actuels sont plutôt des exégètes et des historiens. Faute de philosophes et de théologiens de premier plan pour la guider, une fraction de la jeunesse intellectuelle catholique se laisse plus ou moins imprégner, elle aussi, par des influences marxistes et certains vont même, sous couvert de « progressisme », jusqu'à une action commune avec les communistes.

Cette situation serait grave si dans la jeunesse intellectuelle d'aujourd'hui il n'existait pas des catholiques militants bien formés du point de vue doctrinal et affirmant dans tous les domaines des positions authentiquement chrétiennes. Peu nombreuse encore par rapport à la grande masse des étudiants, cette élite, à nos yeux, représente l'avenir.

Le Marxisme est une philosophie.

Pour lutter contre l'influence marxiste, il faut déceler les raisons de son succès. Toute entreprise d'anticommunisme qui ne supprimera pas les causes même des progrès du marxisme dans les esprits est vouée à l'échec. Jusqu'ici l'anticommunisme emprunte le plus souvent les moyens et les procédés du communisme et travaille ainsi sans le savoir à la victoire du marxisme. De ce point de vue le cas des théoriciens fascistes est typique.

La plupart de nos contemporains se représentent le marxisme, qu'ils connaissent mal, comme un ensemble de conceptions économiques, sociales et politiques. Certains s'imaginent, par exemple, que la condition misérable des masses est la seule cause des progrès du communisme et qu'en remédiant à cette misère on fait du même coup reculer le communisme. Sans le savoir ils adhèrent ainsi à l'une des thèses essentielles du matérialisme historique. Ignorent-ils donc qu'il existe des populations très misérables que le communisme n'a jamais atteintes tandis qu'au contraire il s'est souvent développé dans des milieux tout à fait étrangers à la misère prolétarienne ? Il va de soi qu'il faut s'efforcer de réaliser un ordre économique et social juste, comportant le maximum possible de bien-être pour tous, mais l'idéologie n'est pas déterminée par les seules conditions économiques. Infirmant la thèse du matérialisme historique, l'évolution des civilisations ne dépend pas principalement des conditions et situations matérielles, mais bien plutôt des conceptions philosophiques et religieuses dont les forces matérielles ne sont que les instruments. En effet, les manières de vivre et d'agir des hommes dépendent de l'idée qu'ils se font de leur nature et de leur destinée, du but qu'ils assignent à leur vie et à leurs activités, c'est-à-dire, en définitive, de leurs conceptions philosophiques et religieuses : la civilisation médiévale est issue de l'esprit chrétien, la Renaissance des conceptions « humanistes », le XVIIe siècle de Descartes et du jansénisme, la Révolution française de l'école philosophique du XVIIIe siècle.

Le marxisme est une prise de vue totale de l'univers, de l'homme, de la vie et de la destinée humaines, c'est-à-dire une philosophie, et une pseudo-religion, ou une antireligion. Ses conceptions économiques, sociales et politiques ne sont intelligibles qu'à ceux qui comprennent la philosophie dont elles sont la conséquence. Les socialistes S.F.I.O., qui se croient marxistes parce qu'ils ont emprunté au marxisme certaines théories économiques ne sont pas de vrais marxistes. C'est entamer un dialogue de sourds que de discuter avec les communistes les problèmes économiques, sociaux ou politiques : comment pourrait-on confronter utilement les conséquences sans accord sur les principes ? Car le point essentiel est là : le problème du communisme est un problème philosophique.

Philosophie moderne et marxisme.

S'il s'agit de rechercher les causes de la prépondérance de la philosophie marxiste dans la jeunesse intellectuelle, la réponse, pensons-nous, est simple : cette jeunesse est formée à l'école de la philosophie moderne et le marxisme est l'aboutissement du courant dominant de cette philosophie. Cette affirmation peut surprendre et dans le cadre limité de cet article, il est malheureusement impossible d'expliquer cette évolution avec toutes les nuances et précisions nécessaires. Nous ne pourrons qu'en indiquer sommairement les principales étapes. Descartes, en prétendant soumettre à la critique l'adaptation naturelle et spontanée de notre intelligence à la connaissance du réel, a posé le fondement de toute la philosophie moderne. C'était demander à l'intelligence d'examiner non seulement les limites de sa capacité de connaître, mais cette capacité elle-même, propos évidemment contradictoires. Sur cette voie Kant a été conduit à nier toute connaissance du réel et à ne faire dépendre la pensée que de ses propres lois et exigences intérieures : il n'existe plus alors de vérité objective qui s'impose, le sujet humain ne dépend que de lui-même (subjectivisme) et ne doit se soumettre qu'à ses propres exigences intérieures (libéralisme). L'idéalisme de Fichte, élève de Kant, fait disparaître toute réalité objective extérieure au sujet pensant et indépendante de lui. Enfin Hegel aboutit à l'idéalisme absolu en supprimant toute réalité, non seulement d'un objet connu, mais encore d'un sujet connaissant, et réduit tout à la pensée elle-même se développant suivant sa loi interne qu'il nomme la dialectique, et engendrant dans son évolution les consciences individuelles, simples phases de son développement, et par là les événements. Tout étant ainsi absorbé dans la vie collective de la pensée on passe aisément aux aspects modernes du collectivisme et du totalitarisme. Formés à l'école de Hegel, Karl Marx et Engels considèrent la pensée comme le produit du cerveau humain, produit lui-même des forces matérielles et, par là, retournent l'idéalisme absolu en matérialisme. Au terme du raisonnement, seule subsiste l'évolution des forces matérielles en action. Tel est l'enchaînement (ici nécessairement simplifié) qui fait aboutir le courant dominant de la philosophie moderne au marxisme [1].

Il y a un demi-siècle ou davantage, la plupart des esprits formés à l'école de la philosophie moderne s'arrêtaient encore à l'une des étapes indiquées, par exemple à Kant. Naguère, à un congrès S.F.I.O., Léon Blum proclamait que Kant avait été bien plus que Marx son maître à penser. Mais l'état actuel de crise en laquelle se trouve la civilisation édifiée depuis plusieurs siècles porte maints esprits à aller jusqu'au terme logique de cet enchaînement que nous venons d'indiquer, et nous avons dit que ce terme est le marxisme. La jeunesse ne sachant plus où est le vrai, où est le faux,

1. Pour une étude plus complète de cet enchaînement cf. notre livre *La Nécessaire Conversion* (éd. la Colombe) et notre brochure *Connaître la Communisme* (id.).

ni même s'il existe une certitude sur laquelle fonder sa vie n'aperçoit plus qu'une seule issue : employer ses forces dans la plus puissante action matérielle possible et c'est justement ce que propose le marxisme. C'est évidemment l'asservissement total de l'individu, mais la jeunesse, dans son besoin de se donner, se livre à ce qui lui paraît le plus fort et le plus efficace. Tel est le drame.

Un monde sans boussole.

Le grand physicien américain R. Oppenheimer déclarait récemment à la presse : *L'Humanité occidentale n'a plus aucune théorie sur le sens de la vie... Notre civilisation est monstrueuse parce que nous ne savons pas ce que nous devons faire de notre puissance, nous avons besoin de philosophie.* Dans *Le Figaro* du 28 janvier 1958, Pierre Gaxotte intitulait un lucide article : *La crise des maîtres.* Il y montrait l'injustice des accusations portées contre la jeunesse. Il serait au moins équitable d'ajouter que les générations précédentes ont leur part de responsabilité. *Ce sont les hommes d'âge mûr qui ravitaillent leurs cadets en idées. L'acte essentiel du jeune homme qui réfléchit n'est pas d'inventer une nouvelle doctrine, c'est de se choisir un maître. Après quoi, de toute sa force surabondante et inemployée, de toute sa liberté que n'oppresse aucune habitude, aucun passé, de toute sa générosité ingénue il se dévoue à ce maître et à ce qu'il représente. On pourrait donc dire que le problème des générations est au fond le problème des maîtres... Si les jeunes gens sont mal élevés, c'est bien un peu la faute des parents, et s'ils sont désorientés c'est parce que les porteurs de boussole n'existent plus, se dérobent ou ont eux-mêmes perdu la tête.*

Marxisme ou christianisme ?

La majorité de la jeunesse se trouve donc formée à l'école du courant dominant de la philosophie moderne, qui imprègne pour une grande part les livres, la presse, la radio, les spectacles, les conversations les conférences et surtout l'enseignement : l'enseignement de la littérature, de l'histoire, de la plupart des disciplines, et évidemment par-dessus tout l'enseignement de la philosophie...

Que peut-on opposer à ce mouvement ? Je répondrai : certainement pas l'une ou l'autre des formes de la pensée moderne qui y ont conduit. Seule, à nos yeux, la doctrine chrétienne, que la pensée moderne s'est acharnée à renier, est suffisamment forte pour imprégner à la fois la vie et la pensée. En ce sens le christianisme est totalitaire : il réclame le tout de l'homme parce que rien dans l'homme ne doit lui échapper, mais il l'est d'une manière tout à fait opposée au marxisme et aux fascismes parce que, loin de chercher à s'imposer par la contrainte, il respecte notre

liberté en appelant l'homme à adhérer librement au don que Dieu fait de Lui-même par amour.

Arrivée au terme de son évolution, notre civilisation atteint une étape décisive, une étape de crise où nous pensons que les tiers chemins sont sans issue et que l'homme est acculé à choisir entre christianisme et marxisme, comme Barbara Ward l'a montré dans son beau livre sur le *Sens de l'Histoire et la Liberté* [1]. Le seul problème essentiel de notre temps est un problème de vérité : rendre le sens, le goût, l'amour de la vérité à des hommes qui, parce qu'ils n'ont plus de foi, ne connaissent plus que l'efficacité de l'action. Le milieu du XXe siècle ne nous fait pas assister à une lutte économique ou militaire « entre l'Est et l'Ouest », entre le monde dominé par New-York et le monde dominé par Moscou, mais à un combat spirituel entre christianisme et communisme, entre Rome et Moscou, car ce qu'on appelle « l'Ouest », c'est-à-dire l'Europe et l'Amérique, redeviendra chrétien ou sera gagné au communisme, et ceux qui prétendent s'opposer au communisme par des moyens matériels d'ordre économique ou militaire ne font que préparer les armes de son triomphe.

Le communisme sait parfaitement que le christianisme est son plus puissant adversaire, aussi met-il tout en œuvre pour le détruire, le séduire ou le contaminer par le progressisme. En Chine, le petit catéchisme marxiste appris par cœur par tous les enfants à l'école leur enseigne que le principal ennemi à combattre est l'Eglise catholique, et celle-ci ne représente pourtant que 0,5 p. 100 de la population, et la plus grande partie de ces chrétiens sont en prison !

En conclusion, l'œuvre urgente et essentielle de l'heure présente est de faire connaître la véritable doctrine chrétienne dans son intégralité à la jeunesse qui l'ignore à peu près complètement. Certes il y a encore une majorité de jeunes qui reçoivent pendant quelques années un enseignement religieux élémentaire, mais leur connaissanc du christianisme en reste au niveau d'un catéchisme pour enfants de dix ans. Ou celui-ci est rapidement oublié ou le souvenir de cet enseignement est plus ou moins déformé. Comment s'étonner si, dans ces conditions, la « pratique » de la religion, pour les rares qui y restent fidèles, se transforme en pure routine sans influence sur leur pensée et leur vie ?

Aussi, nous semble-t-il que la plus grave de toutes les erreurs est de limiter l'effort de l'enseignement chrétien aux enfants quand l'essentiel serait d'offrir aux adolescents et aux adultes la possibilité de participer à une étude approfondie de la philosophie chrétienne et de la théologie.

N'est-il pas nécessaire, que les jeunes, avant d'aborder tout autre problème, soient mis en état de découvrir eux-mêmes cette vérité qu'ils cherchent partout et ne trouvent nulle part ?

JEAN DAUJAT

1. Nous écrivons pour l'Europe. Ailleurs d'autres religions peuvent avoir, elles aussi, un rôle historique important à jouer dans cette lutte.

IMAGES DE PARIS

par DENISE BOURDET

PHILIPPE HERIAT

LA Plaine Monceau, quartier de la famille Boussardel, c'est là qu'habite aussi l'inventeur de cette dynastie bourgeoise. Les fenêtres de sa maison donnent sur une charmante place, la place du Brésil, inconnue des chauffeurs de taxis, car elle n'est que le croisement de deux avenues et les immeubles Napoléon III qui l'entourent abritant leurs rez-de-chaussée derrière des jardinets, leurs portes d'entrée sont avenue de Villiers ou avenue de Wagram.

L'appartement de Philippe Hériat est également très Boussardel. Un grand salon, au mobilier de haute époque, ouvre sur son cabinet de travail, vaste rectangle aux angles arrondis. Il a respecté les portes, les plafonds et les murs en pâtisseries blanc et or chères au Second Empire, posé de grosses potiches sur la cheminée et accroché parmi des assiettes de Chine quelques tableaux, dont deux toiles particulièrement jolies : une d'Anquetin représentant une Parisienne à voilette traversant une rue où roulent des fiacres, et le portrait d'une jeune femme en gris avec une rose au corsage, de Louise Abbéna, mais très retouché, paraît-il, par Manet. Un bureau Louis XVI d'une taille inusitée, et proportionnée à celle de l'écrivain qui mesure un mètre quatre-vingt-huit, occupe tout le fond de la pièce. Deux canapés Empire voisinent avec des fauteuils Restauration, « où s'est assis Balzac », me dit Philippe Hériat, arrière-petit-fils de Zulma Carraud, l'amie de pension de Laure de Surville qui fut aussi liée avec le frère qu'avec la sœur. Et il me montre une petit coffret à parfums, où est inscrit en lettres d'or à l'intérieur du couvercle : *Donné à Zulma*

Carraud par Honoré Balzac, l'absence de la particule indiquant à peu près la date du cadeau.

Philippe Hériat conserve ainsi précieusement beaucoup d'autres souvenirs balzaciens, et sa filiation l'autorise à parler de Balzac avec une vénération à la fois tendre et familière. Sentiments qui furent peut-être à la base de sa vocation précoce d'homme de lettres, comme il arrive à un enfant de souhaiter vivre la même vie que celle de l'homme dont on entretient le culte autour de lui.

Né à Paris, Hériat fit ses études à Sceaux, au lycée Lakanal, et prépara sa licence ès lettres qu'il interrompit pendant la guerre de 14, en s'engageant pour devancer l'appel. « Je n'ai pas été un élève remarquable, dit-il, j'obtins tout au plus de temps en temps un second prix de français ou de récitation. » Il s'est bien rattrapé depuis, ayant eu en 1931 le prix Renaudot avec son premier roman, *L'Innocent,* le Goncourt en 1939 avec *Les Enfants gâtés,* et en 1946 *La Famille Boussardel* reçut le Grand Prix du Roman.

Son père pourtant, qui fut procureur général puis premier président à la Cour des Comptes, désapprouvait d'abord le désir qu'avait son fils d'être écrivain, et le poussait vers l'Administration. Philippe Hériat, qui n'en avait nulle envie, lui demanda alors de lui laisser faire du théâtre (ses prix de récitation sans doute l'y engagaient), profession que son père blâmait davantage. Pourtant, il laissa un ami emmener son fils chez Lucien Guitry, mais dut être soulagé d'apprendre que celui-ci l'avait tout de suite découragé de monter sur la scène en lui déclarant d'emblée : « Vous êtres trop grand. » Hériat, entêté néanmoins à ne pas entrer dans l'Administration, chercha un métier qui se rapprochât de ses goûts, et c'est chez Gaumont qu'il le trouva, comme secrétaire de metteur en scène.

« Dans ce temps-là, explique-t-il, on faisait sous ce titre un peu de tout. On était à la fois assistant, scénariste, aide-monteur, décorateur, et script-girl quand il le fallait. » Et même comédien, car un jour où pour une scène d'extérieurs il manquait quelqu'un, on dit à Hériat : « Pouvez-vous le remplacer ? » Et c'est ainsi qu'il devint acteur de cinéma, tourna dans plus de vingt-cinq films, muets et parlants, et fit la connaissance de Charles Boyer dont il fut parfois le partenaire, et resta l'un de ses plus chers amis.

Il n'avait pas pourtant renoncé à écrire, s'y essayait depuis 1920 mais disposait de trop peu de temps pour achever ce qu'il entreprenait, lorsqu'en 1929, Edouard Bourdet, commençant à faire répéter *Le Sexe faible,* dit un jour à Charles Boyer : « Il me manque encore l'aîné des fils Leroy-Gomez. Il me faudrait un garçon un peu embourgeoisé, plus grand et plus lourd que ses deux frères, quelqu'un qui ressemblerait à votre ami Hériat. » Charles Boyer en parla aussitôt à celui-ci, qui accepta de jouer le rôle de Manuel Leroy-Gomez. « Je suis le seul, avec José Noguero, me dit Hériat, à ne m'être jamais fait remplacer pendant les sept cent trois

représentations consécutives. » Dans cette fidélité à son personnage, il faut voir plus que son plaisir d'être enfin sur une scène, mais la possibilité vite entrevue d'avoir tous ses après-midi libres. Quelques semaines après la première, il entendit Victor Boucher déclarer : « La pièce en a pour deux ans », ce qui l'amena à penser aussitôt : « Je vais enfin pouvoir écrire mon premier roman. » Et ce fut *L'Innocent,* et il jouait encore *Le Sexe faible* quand il publia le second, *La Main tendue.*

« Etre acteur, dit-il, ne me fit pas de tort comme écrivain, mais écrire m'en fit comme acteur. Je me souviens, par exemple, que Max Ophuls, quand je dus tourner *Divine,* me dit sévèrement en me donnant le dialogue : « Surtout n'y changez rien. Ne cherchez pas à corriger les fautes » de français. » Le texte étant de Colette, sa défiance était superflue, ajoute Hériat.

Sa carrière de comédien dura plus de quinze ans. Il joua entre autres à l'Atelier, dans une mise en scène de Lugné-Poe, *Le Retour éternel,* d'Edouard Dujardin, le précurseur oublié du monologue intérieur ; aux Ambassadeurs, avec Harry Baur, *Pranzini,* de Henri Robert et André Pascal (alias Henri de Rothschild), et *Comme il vous plaira,* au théâtre des Champs-Elysées, avec Debucourt et Jean-Pierre Aumont. En 1938, il partit pour Hollywood comme conseiller technique du film sur *Marie Walewska* que tournaient Garbo et Boyer. Engagé pour six semaines, il resta six mois aux Etats-Unis, expérience qui lui servit, dans *Les Enfants gâtés,* à marquer l'opposition entre la Société française et la Société américaine dont la puérilité l'avait frappé.

Revenu à Paris en 1940, Hériat ne publia rien pendant l'occupation, mais écrivit *La Famille Boussardel.* Ce roman terminé en 1944, Gallimard déclara alors qu'il n'avait pas assez de papier pour retirer le livre en cas d'un succès qu'il prévoyait, et attendit l'année 1946 pour l'éditer. Trois ans plus tard, Philippe Hériat était élu à l'Académie Goncourt.

« Je n'y connaissais personne, dit-il, sauf Colette qui était une amie, un tout petit peu Dorgelès, notre actuel président, et j'avais peut-être parlé deux ou trois fois à Gérard Bauer, lorsqu'il me téléphona : « J'ai deux » choses à vous dire. Je viens de refuser la critique dramatique d'un » journal belge, la voulez-vous ? » Je lui répondis non, puisque je venais de quitter celle de *La Bataille* qui me prenait trop de temps. « Bien, » reprit Bauer. Mais si nous votions pour vous, accepteriez-vous de faire » partie de l'Académie Goncourt ? — Ce serait ma plus grande joie. Mais » que dois-je faire ? — Rien. Ne bougez pas. N'en parlez pas. Pour » entrer chez nous, il n'y a pas à poser sa candidature ni à faire de » visite. » Je me suis même privé durant quelque temps, explique Hériat, d'aller voir Colette. » Et c'est ainsi qu'il remplaça auprès des Dix René Benjamin qui venait de mourir, tandis que Salacrou remplaçait Sacha Guitry démissionnaire.

Etre élu à l'Académie Goncourt, si c'est un honneur et la plus sûre des garanties d'échapper à la fièvre verte du quai Conti, c'est aussi accepter

un second métier. Et un métier fort occupant. Il y a d'abord la lecture, et l'on sait ce que cela représente à l'approche du Prix, où c'est au mètre cube que les Dix comptent les volumes qui s'accumulent chez eux. Puis ils ont beaucoup à faire, comme héritiers des frères Goncourt, pour administrer leurs droits d'auteur qui ne seront que l'an prochain dans le domaine public. « En outre, me dit Hériat, nous sommes constamment obligés à quelque déplacement pour inaugurer des plaques commémoratives, ou assister à des funérailles. Enfin, et il me montre deux énormes piles de feuillets, voilà le fameux journal qu'il faut dépouiller, discuter, pour décider quand il convient de remplacer par des initiales les noms de ceux qui furent mêlés à des aventures scabreuses, des scandales, ou même victimes de ces maladies dites honteuses, que les Goncourt désignaient sans pudeur par les termes les plus précis. Aux dîners Magny, et c'est bien connu, les Goncourt notaient et répétaient tout ce qui s'y disait, et sachant cela on abusait de leur curiosité et de leur crédulité pour leur raconter n'importe quoi, quitte même à inventer le pire. »

Aux déjeuners Drouant, Hériat affirme qu'ils peuvent parler en toute liberté, certains que rien de ce qu'ils disent ne filtrera au-dehors. Mais rien non plus ne nous assure que l'un des héritiers Goncourt ne tient pas lui aussi un journal, à publier trente ans après sa mort.

Ces déjeuners mensuels, où ils ne sont pas moins que les muses, ce que conseille le précepte gastronomique, mais plus que les grâces, ce qu'il réprouve, aucun invité n'y est jamais admis, mais il y a cinq ans, pour célébrer le cinquantenaire de leur académie, les Goncourt ont réuni tous les écrivains vivants ayant obtenu le Prix. Un seul d'entre eux s'était excusé par un mot, disant : « Je ne viendrai m'asseoir à votre table que lorsque nous ne serons que dix. » N'était-ce pas là, contrairement à l'usage, une façon de poser sa candidature et de se forclore ?

Leur table chez Drouant, les Goncourt y attachent assez d'importance pour songer, au moment d'une élection, à l'agrément qu'y apportera la présence de leur futur convive, presque autant qu'à l'importance de son œuvre. Et comme on les comprend de tenir à la qualité de l'homme aussi bien qu'à celle de l'écrivain !

En choisissant, pour remplacer Carco, Hervé Bazin, qui selon Hériat est d'un abord difficile, a la parole brève, et qu'il faut « dénouer » pour arriver à comprendre et aimer sa vive sensibilité, les Goncourt n'ont pas cherché seulement un commensal, mais un successeur. Bazin n'a que quarante-cinq ans, est très attaché à la vie littéraire, et ils ont eu le sentiment qu'il prendrait son rôle au sérieux, et surtout qu'il serait un grand liseur dont le jugement ne manquerait pas d'être précieux. Et ils se sont hâtés de mettre l'élection au début d'octobre, pour que l'élu ait le temps, avant la première semaine de décembre, époque du Prix, de lire, et à longueur de journée sans doute.

Il restera à Bazin de travailler la nuit, comme le fait Hériat, qui se met à écrire quand il rentre du théâtre ou du cinéma (où il va assidûment), à

pied le plus souvent et en réfléchissant à son sujet. Quatre ou cinq heures de suite, il reste devant sa table, lit encore en se couchant, puis dort jusqu'à midi. « Quand on habite seul, dit-il, il est très possible d'organiser son existence pour vivre la nuit. » Hériat est un vrai Parisien, qui aime passer l'été dans sa ville, bien qu'il ait près de Saint-Rémy un petit mas ancien, et se plaise en Provence.

Il vient, après *L'Immaculée,* jouée en 1947 à la Comédie des Champs-Elysées, et *Les Noces de deuil,* que la Comédie-Française monta en 1954, de finir sa troisième pièce : *Les Joies de la Famille.* Cette famille-là n'a rien à faire avec celle des Boussardel, et pourtant il n'en a pas fini avec cette saga. « J'écris la suite des *Grilles d'or.* Pendant qu'on écrit un roman, dit-il, et le théâtre ne vous donne pas la même indépendance, on a un sentiment délicieux de liberté absolue, on ne se sent limité par rien, pas même par le nombre de pages. Cependant, c'est curieux de se trouver tout à coup devant un personnage qui refuse d'obéir à vos suggestions. On relit un passage qui le concerne, on le trouve manqué, on le recommence, et c'est impossible car il s'obstine à ne pas faire ce qu'on lui demande. Il a fini par vivre en dehors de vous, il a quelque chose d'autre à dire. »

C'est une grande satisfaction pour un romancier de créer de tels personnages, et une récompense s'ils existent dans le cœur et l'esprit de ses lecteurs. Ainsi Philippe Hériat vient de recevoir une lettre d'une dame habitant le Var qui lui raconte que voyant passer en auto une mère et son petit garçon, elle se dit : « Mais c'est Agnès Boussardel et son fils. » Puis elle réfléchit, et comprit qu'elle se trompait, ayant calculé que l'enfant d'Agnès aurait maintenant vingt ans.

Romancier classique et expérimenté, Philippe Hériat a su faire de ce milieu de grands bourgeois qu'il connaît si bien, une fresque très représentative de la Société et des mœurs du XIXe et du XXe siècle, et des Boussardel l'exemple typique de ces familles où l'esprit de clan amène la tribu à d'odieuses hypocrisies et de sordides manœuvres financières.

C'est une réussite assez remarquable, pour qu'en regardant la haute taille de Philippe Hériat, son visage massif aux gros yeux d'émail noir et blanc, on croie voir une statue trismégiste de l'historiographe de la Plaine Monceau.

L'INSTITUT NEERLANDAIS

Inauguré il y aura deux ans bientôt, l'Institut néerlandais n'est pas seulement un centre culturel, contrepartie de la Maison Descartes à Amsterdam, devenue depuis 1933 l'Institut français aux Pays-Bas, mais un musée où tout n'est qu'ordre et beauté. On y voit les collections d'un amateur et historien d'art, M. Frits Lugt, Hollandais habitant Paris depuis vingt-cinq ans, et attaché à la conservation du musée du Louvre depuis plus de trente ans.

M. Lugt est un collectionneur né, car dès l'âge de huit ans il avait dressé l'inventaire des objets qui se trouvaient dans sa chambre d'enfant, sur un carnet où il inscrivit sur la couverture : *Catalogue du musée Lugtius*. S'il a eu la modestie de ne pas faire de l'ensemble de tableaux, de dessins, d'eaux-fortes, de livres rares, de mobilier et de bibelots qu'il a réuni avec persévérance tout au long de sa vie, un musée Lugtius, il a du moins, avec le concours de ses enfants, créé la fondation Custodia, qui est devenue la gardienne de ses collections, et l'associée de l'Etat néerlandais à l'Institut de la rue de Lille, dont elle fournit en partie les fonds nécessaires à son entretien et à son fonctionnement.

C'est M. Lugt qui acquit en 1953 ce qu'on appelait l'hôtel Levis-Mirepoix, qui se compose en réalité de deux bâtiments, l'hôtel Turgot qui date du milieu du XVIIIe siècle, et un immeuble à quatre étages construit au XIXe siècle sur l'emplacement des communs en bordure de la rue.

Toute l'activité administrative et culturelle de l'Institut y est groupée dans les appartements, où une quinzaine de chambres d'hôtes, des salons, des salles de conférences, de projections, de concerts, de travail, des bibliothèques et même des bureaux, sont si bien décorés et meublés, que le tout a l'aspect cossu et confortable d'une demeure privée.

La Hollande possède aussi un institut à Florence, un autre à Rome pour l'histoire et l'archéologie, et celui de Constantinople est réservé, les Hollandais étant de fervents orientalistes, à l'étude des problèmes du Proche-Orient. A Paris, tout est mis en œuvre pour resserrer les rapports culturels entre la France et la Hollande, et c'est rue de Lille qu'ont lieu régulièrement des expositions d'art, des conférences sur la peinture, la littérature, l'histoire, la poésie, la musique néerlandaise, des séances de films documentaires, des concerts de musique de chambre, des récitals de chant, de piano, de violon, etc., où il arrive que des artistes français prêtent leur concours à ceux des Pays-Bas. Et les salons sont à la disposition des Hollandais résidant à Paris, comme l'est aussi une bibliothèque sans cesse accrue, et qui contient non seulement des livres d'étude de toute espèce, mais des romans, et des traductions françaises d'auteurs hollandais contemporains. Sous la vice-présidence de M. de Gorter, attaché culturel à l'ambassade des Pays-Bas, l'Institut néerlandais fait un excellent travail de propagande.

Mais pour le visiteur français celle qui le touche le plus, c'est de lui montrer l'hôtel Turgot, où le meilleur des collections de M. Lugt est réuni. Il sera séduit dès l'entrée par le vestibule octogonal où l'accueillent deux bustes en marbre de couleur d'empereurs romains, qui ouvre sur le grand salon Empire aux encoignures arrondies, dont l'architecture fut modifiée au XIXe siècle. Entre les colonnes doriques appliquées dans les murs sont accrochés des portraits, des paysages, et trois hautes fenêtres donnent sur un jardin en terrasse.

Un salon hollandais au sol carrelé noir et blanc, comme on en voit dans les toiles de Peter de Hoog, est meublé d'une grande armoire du XVIIe

siècle, de fauteuils et de tables à colonnettes, de bahuts sur lesquels sont posées des porcelaines de Delft. Dans une salle à manger aux portes de chêne sculpté et aux meubles luisants, polis par les ans, un choix des œuvres des meilleurs maîtres de l'école hollandaise est réuni. Le salon d'étude, entouré de bibliothèques basses, est tendu d'une soie verte plissée qui met en valeur des tableaux des XVIe et XVIIe siècles, bien encadrés d'ébène et d'écaille. Parmi eux, l'un, d'une fantaisie charmante de Van Kessel, représente des coquillages roses disposés en guirlandes symétriques sur un fond noir, et chacun d'eux forme un petit visage. Et voilà, entre les deux fenêtres, peint par Jan van Ravenstein, le premier portrait de Grotius, à l'âge de seize ans, le futur diplomate, l'évadé de la forteresse de Lœwenstein, mais déjà célèbre comme écrivain et savant, et qui n'a pourtant l'air, avec sa collerette blanche, que d'un Pierrot méditatif.

Par un cabinet aux vitraux du XVe siècle, où l'on admire en passant le ravissant tableau d'une femme devant une fenêtre à rideaux verts, regardant à travers la vitre un enfant dont la silhouette se découpe sur un paysage d'hiver, on pénètre dans la chambre forte. Une collection de merveilleux cadres de la Renaissance, deux cents estampes et trois mille dessins y sont enfermés. Et aussi de beaux livres, comme celui fait de planches d'insectes, de coquillages et de fleurs peints par Jacques de Gheys, ou ce superbe Erasme, avec un poème autographe, relié aux armes de Colbert. D'autres autographes, lettres de Raphaël, Michel-Ange, Dürer, Rubens, Ter Borch, Tiepolo, Delacroix, Gauguin, etc., sont rassemblés dans de magnifiques reliures, et des cartonniers du XVe siècle, qui sont eux-mêmes des œuvres d'art, contiennent des séries de dessins italiens dont les premiers remontent au XIVe siècle, une douzaine de feuilles de Rubens, à peu près autant de Van Dyck, quelques-unes de Dürer, de Watteau et Fragonard et une trentaine de Rembrandt.

Son œuvre gravé est tout entier réuni dans un cartonnier ayant appartenu à son ami le bourgmestre Six, qui porte une inscription hollandaise : *Gravures de Rembrandt Van Ryn.* Celles de Lucas de Leyde, de Van Ostade, Van de Velde, Ruysdaël et bien d'autres encore complètent cette exceptionnelle collection, où se trouvent aussi parmi les gravures françaises toutes celles de Nanteuil, des gravures sur bois de l'école italienne, et les eaux-fortes gravées en épreuves d'artiste par Van Dyck lui-même. Cette chambre aux trésors, il faudrait y rester enfermé des mois entiers pour les explorer tous. Et l'on en sort, songeant à l'invitation au voyage vers les soleils mouillés de ces ciels brouillés, que propose à l'imagination quelques-unes de ces œuvres qui racontent si bien la Hollande.

MARIANO ANDREU

Il habite depuis trente-cinq ans dans une rue tranquille de Passy, une petite maison rouge d'un style 1910 qui la rend assez semblable à beaucoup d'autres de ce quartier, mais la porte franchie, on se trouve en Espa-

gne. La pénombre d'un grand hall où court à mi-hauteur une galerie, laisse apercevoir un encombrement d'objets d'art ibériques, de meubles baroques, de coffres sculptés, de brocarts, de statues de bois peintes, de lustres, de cadres et de miroirs anciens. Dans un coin, un cavalier Louis XIII avec ses dentelles et ses bottes monte un cheval qui caracole. « Il est en papier, et c'est moi qui l'ai fait », dit Mariano Andreu en me voyant arrêtée devant cette chose insolite, tandis qu'il descendait l'escalier de la galerie précédé d'une balle qu'il faisait sauter de marche en marche et que deux bassets se disputaient en bondissant.

— Et ce grand bas-relief d'émail à trois personnages ?

— *Les Mystiques ?* C'est encore moi qui l'ai fait.

Je croyais aller voir un peintre et je me trouvais devant un artiste qui est aussi un artisan.

Mariano Andreu a des mains qui savent aussi bien utiliser le fil de fer que le papier mâché, ciseler que graver, dessiner que peindre. Et c'est lui-même qui fait les cadres de ses toiles. Mais quand je lui demande si sa prodigieuse adresse manuelle lui permet aussi de réparer une sonnette ou la radio, il me répond qu'il ne saurait même pas remplacer un plomb qui a sauté. Et il rit gaiement. Sur son visage rasé, de grandes lunettes d'écaille entourent un regard brillant d'intelligence, et bien qu'il parle admirablement français, la vivacité de ses gestes le dit bien Espagnol.

Et Catalan. Il est né à la fin du siècle dernier à Barcelone, et appartient à une famille de banquiers originaire de La Havane. Il n'a jamais pris de leçons de peinture. « Les musées ont été mes seuls maîtres, dit-il, mais j'ai perdu du temps en suivant de fausses routes. » A Madrid, dès son jeune âge, il n'aimait être qu'au Prado. A Londres, où il partit seul à dix-neuf ans pour étudier l'émaillerie, il vivait dans les musées. En 1912 il vint à Paris, y resta jusqu'en 1914, et ce fut son premier contact avec la peinture impressionniste. Rentré en Espagne, il se mit, l'hiver où la lumière était insuffisante pour peindre, à faire ce qu'il appelle des poupées en papier, qui sont en réalité des sculptures comme le témoignent le mousquetaire du hall, et le don Quichotte de trois mètres de haut que je vis plus tard dans son atelier.

Revenu à Paris après la guerre de 1914, il exposa en 1921 au Salon d'Automne un grand tableau qui lui valut, il aime à le rappeler, une excellente critique dans l'*Echo de Paris* de Jean-Louis Vaudoyer. Et c'est à lui que celui-ci demanda d'illustrer *Les papiers de Cléonthe,* et Giraudoux *La guerre de Troie n'aura pas lieu.* « Cela m'amuse beaucoup d'illustrer des livres », dit Andreu, dont on a d'ailleurs l'impression que rien dans ce qu'il entreprend ne peut jamais l'ennuyer. Montherlant lui a confié les lithos de plusieurs de ses livres, entre autres *La Petite infante de Castille, Encore un instant de bonheur, Le voyageur solitaire est un diable,* et c'est encore à Andreu qu'il s'est adressé pour faire une médaille de *Port-Royal,* et les décors et les costumes du *Maître de Santiago,* de *Malatesta* et ceux de *Don Juan* prochainement à l'Athénée.

Pour le Club du Livre, Mariano Andreu a illustré tout le théâtre de Racine et prépare un *Louise Labbé*.

Afin qu'il me montre les œuvres qt'il met en train, je le suis dans son atelier. Un petit jardin dallé de briques le sépare de la maison d'habitation, et cette haute salle n'en a plus l'atmosphère de luxe compact, mais celle du désordre qu'animent de multiples travaux. Sur une vaste table, on voudrait dire un établi, une pierre lithographique voisine avec des burins, des ébauchoirs, des scies à découper, des pots de peinture, d'acide et de colle, des feuilles de cuivre, des planches, des toiles, des papiers, du carton, des crayons, des pinceaux, une palette et des tubes de couleurs. Dans ce fouillis, Andreu a parfois de la peine à retrouver ce qu'il cherche. Pourtant, il met la main sur quelques maquettes de décors, qu'il fit à la demande de Gielgud pour *Much ado about nothing, All's well that ends well,* et *Hamlet* à Stratford-sur-Avon, et ceux des *Troyens* de Berlioz, lorsqu'on les donna en entier — et durant cinq heures et demie — à Covent-Garden. J'admire l'habileté d'Andreu pour réaliser le passage du cheval de Troie, perdu dans les cintres, et dont on ne voit sur la scène que le ventre et les jambes immenses.

Mariano Andreu me montre aussi des photographies prises pendant les répétitions et s'amuse encore des souvenirs qu'elles évoquent. Je le vois sur l'une d'elles gesticulant violemment devant un interprète qui prétendait changer quelque chose à son costume, tandis que John Gielgud, la main sur son épaule, essaie de le calmer. « Car même quand tout va bien, dit Andreu, le métier de décorateur est un métier de boxeur. » Cet homme qui a l'exquise courtoisie de sa race, en a aussi certainement l'entêtement passionné quand il s'agit des choses de son art.

Il y a plus de trente ans que Mariano Andreu fit ses premiers décors : *La Belle Hélène* d'Offenbach pour Max Reinhardt, des ballets pour l'Argentina et pour Fokine, et chez Jouvet *Le Supplément au voyage de Cook* de Giraudoux. Trente ans qu'il boxe et gagne les matches.

Ses toiles, dont beaucoup sont accrochées ou posées en vrac le long des murs, ne révèlent rien de ce tempérament batailleur. Elles sont d'une tendre et poétique fantaisie, que ce soient des scènes champêtres et mythologiques, de comédie et de cirque, des visages et des nus avec des guitares et des éventails, ou des natures-mortes dont les coquillages, les fleurs et les fruits, les poissons, les légumes, les objets sont juxtaposés avec sensualité.

Tous ces tableaux sont encadrés avec une ingéniosité étonnante. Le peintre confectionne lui-même ses cadres, et les orne de fragments de verre, de papiers argentés, coloriés ou dorés. Le goût qu'a cet artiste de fabriquer de ses mains est tel, que Montherlant prétend que la belle maison qu'il possède à Biarritz, Andreu a dû la construire lui-même.

DENISE BOURDET

par THIERRY MAULNIER

LA BONNE SOUPE - LA HOBEREAUTE

Le début d'automne qui est le vrai printemps de la saison théâtrale a fait éclore l'abondance habituelle d'œuvres nouvelles. Il a été marqué, pourtant, par deux caractères qui pourraient susciter quelques alarmes : une qualité générale assez médiocre dans les textes dramatiques eux-mêmes et dans les réalisations scéniques, et la prédominance, sinon en nombre absolu — on sait que notre Société des Auteurs fait bonne garde — du moins quant à l'importance des spectacles et à leur succès, des ouvrages étrangers. Tandis que les grands auteurs français, qui donnèrent le ton pendant plus de dix ans à notre théâtre d'après-guerre, semblent momentanément essoufflés, occupés à d'autres tâches, ou orientés vers l'adaptation, l'offensive anglo-saxonne, et plus particulièrement américaine, est plus vigoureuse que jamais. Certes, le *Don Juan* de Montherlant s'annonce, mais la pièce de Jean-Paul Sartre est retardée, l'adaptation des *Possédés* par Albert Camus ne sera pas présentée avant janvier, Armand Salacrou ne se manifeste que par une reprise, celle d'*Un homme comme les autres*, à la Comédie-Française. Marcel Achard, après s'être reposé un temps sur l'extraordinaire succès de *Patate*, qui ne faiblit pas, Marcel Aymé, Jean Anouilh ont sans doute des pièces prêtes, ou en préparation, mais il faut attendre. André Roussin lui-même ne nous a pas encore fait assister à son triomphe, quasi annuel. Julien Green se tait pour le moment. Mais quel puissant bataillon débarqué de par-delà les mers : *Vu du Pont*, *La Tour d'Ivoire*, *L'Amour des quatre colonels*, *Douze hommes en colère*, *La Paix du Dimanche*, *Virage dangereux*, *le Journal d'Anne Frank*, *Lucy Crown* et *Ouragan sur le Caine* (j'en oublie peut-être), se trouvaient en même temps à l'affiche, en ce mois d'octobre, dans les théâtres de Paris.

Du côté des pièces françaises, il faut pourtant signaler deux œuvres importantes, à des titres différents. L'une est de Félicien Marceau, Belge de naissance, qui a conquis avec *L'Œuf* et conserve haut la main

avec *La Bonne soupe* une place de choix dans le peloton des auteurs arrivés. J'ai écrit l'hiver dernier à quel point *L'Œuf* (qui poursuit à l'Atelier une carrière très brillante) méritait l'attention. Un art très savant et très libre de la construction théâtrale (le personnage principal raconte et commente pour nous sa vie en l'évoquant au moyen de tableaux qui surgissent devant nous et dans lesquels, quittant pour un moment sa place à l'avant-scène, il va prendre sa place et jouer son rôle), un dialogue qui épouse la médiocrité et la vulgarité de l'époque pour les mieux dénoncer, contribuent efficacement au dessin d'une image satirique, cynique et cruelle du monde et du cœur humain. Le pessimisme n'est pas moins noir que dans les expériences d' « anti-théâtre » des chercheurs d'avant-garde, mais la technique y obéit mieux aux impératifs de la communication théâtrale, fait sa large part au comique, et s'adresse à un public étendu — au public tout court. Il y a beaucoup de ressemblances entre *L'Œuf* et *La Bonne soupe*. Ici encore, c'est l'histoire d'une vie, racontée par le personnage central astreint au rôle de meneur de jeu. Ici encore, cette vie a été médiocre, et aux prises avec la médiocrité. Une femme vieillissante, dont la dernière passion est dans la fréquentation des tables de jeu, nous conte une carrière de galanterie semi-professionnelle, la succession des aventures plus ou moins sordides auxquelles, obsédée par la peur de retomber dans la misère de son enfance, elle n'a jamais demandé que l'argent. Au cours de l'exercice de cette profession, elle a « réussi », c'est-à-dire qu'elle a pu conquérir une clientèle de plus en plus cossue, sans jamais sortir de l'opaque, et irrémédiable vulgarité. Pièce sinistre, donc, comme l'était *L'Œuf*, mais pièce qui, comme *L'Œuf*, sait faire rire. L'élément le plus nouveau, par rapport à *L'Œuf*, est dans le dédoublement sur scène du personnage principal : Mme Marie Bell et Mme Jeanne Moreau se partagent la tâche, la première incarnant le personnage actuel de la femme mûre, la seconde évoquant cette même femme dans les moments de sa jeunesse. Ce sont deux grands talents au service d'une pièce que M. André Barsacq a fort habilement mise en scène dans un décor à transformations très ingénieux de Jacques Noël. Une part du succès de cette pièce, qui est et sera grand, est sans aucun doute due à une crudité d'expression assez provocante. Cette crudité était-elle nécessaire? Je n'en suis pas sûr, encore qu'elle paraisse justifiée par le niveau des sentiments qui s'y expriment. M. Félicien Marceau, auteur habile, excelle à fustiger son siècle en lui complaisant.

M. Audiberti, lui, ne fait guère de concessions. Encore qu'il y ait dans sa *Hobereaute*, au Vieux-Colombier, quelques audaces qui, dans leur vêtement lyrique, font frémir d'aise les fauteuils tout autant que le langage de chambre d'hôtel meublé de M. Félicien Marceau au Gymnase. Mais M. Audiberti est avant tout poète : poète avant d'être homme de théâtre, encore qu'il soit aussi homme de théâtre à sa ma-

nière, tour à tour éclatante et déconcertante, parfois l'une et l'autre en même temps. Son « opéra parlé » — ainsi le nomme-t-il — est un drame lyrique, dont la vertu la plus apparente, non la seule, est dans le ruissellement continu et scintillant de l'imagination verbale. Luxuriance de langage qu'on finit par juger presque excessive, un peu lassante, où les trouvailles tour à tour comiques, émouvantes, grandioses, simples et pures, baroques, se bousculent et se gênent les unes les autres. J'y ai pris, pour ma part, un grand plaisir, mais je conçois que certains spectateurs sortent, de trois heures de confrontation avec ce cyclone méridional, un peu ébouriffés.

La pièce, située par l'auteur dans un haut Moyen Age carolingien qu'il ne prend pas lui-même très au sérieux, a quelque ressemblance avec l'*Ondine* de Giraudoux. C'est l'histoire de la rencontre d'un personnage surnaturel, d'une petite fée violente et pure, avec les hommes et l'amour humain, du déchirement qui se produit en elle entre cet amour et son essence immortelle. La *Hobereaute* — ce nom est au masculin celui d'un joli petit rapace aux plumes fauves et au vol étincelant — est une divinité sauvage des bois et des étangs, qui vit dans les forêts encore hantées du paganisme druidique, pendant qu'avec ses barons rapaces et ses ordres défricheurs, le christianisme vainqueur s'installe. Un vieux druide à barbe blanche condamne la petite dryade celtique à épouser non le beau chevalier qu'elle aime, mais un vieux seigneur hideux et lubrique, pour porter le poison du désespoir, du dégoût et du mensonge au cœur même des sacrements de la religion victorieuse. Tout cela finira très mal, et la petite hobereaute aura seulement la consolation, au terme de l'aventure, de retrouver et de rejoindre dans la mort son héros expirant.

Ce thème est pour M. Audiberti l'occasion de pousser sa pointe avec vigueur contre la religion chrétienne, qu'il me semble, un peu sommairement, rendre responsable de tous nos maux. Si l'on voulait philosopher, on pourrait aboutir à la conclusion qu'il se donne la partie un peu facile, en opposant au panthéisme idyllique des filles aux cheveux de lin et à la serpe d'or un christianisme qui se résume pour lui dans la mutilation des instincts naturels et la soumission d'une fille libre et sauvage à un vieillard ignoble.

Mais si on renâcle devant le penseur, on suit volontiers le poète — toute mauvaise foi est permise au poète, s'il a le talent — et on suit aussi l'auteur dramatique. Car les personnages vivent et souffrent, et la grande scène où, nouvel Arnolphe, le vieux mari essaie de rejoindre en vain, par la supplication, par la caresse, par la luxure, par le viol, par le meurtre, sa petite épouse docile, offerte, parfaite, et pourtant étrangère, inaccessible, est d'une grande beauté. Ajoutons que la pièce, mise en scène avec verve et mouvement par M. Jean Le Poulain, est fort bien jouée par le même Jean Le Poulain, puissamment burlesque, par Daniel Ivernel, à la personnalité rugueuse et émouvante, et par

Mme Françoise Spira, ravissante, aussi convaincante dans ses moments de liberté indomptée que dans sa docilité cruelle et son insensibilité souffrante. Avec une diction parfaite et un sûr métier théâtral, ce qui ne gâte rien.

Il y a trop de matière. Je parlerai le mois prochain de *Douze hommes en colère*, admirablement mis en scène par M. Michel Vitold au théâtre de la Gaîté-Montparnasse. Ce spectacle peut attendre. Le succès lui est assuré.

THIERRY MAULNIER.

CHRONIQUE DES LIVRES

ASIE JAUNE, ASIE ROUGE

par Claude Dulong *(Flammarion)*

Mme Claude Dulong a séjourné plusieurs mois au Nord-Vietnam, où les Français — comme on sait — ne sont plus qu'en très petit nombre. Elle a visité quelques-uns des pays voisins. De la découverte de ces « deux réalités formidables », l'Asie et le communisme, est résulté une sorte de carnet d'esquisses ou de notes. Les bouddhas couchés de Bangkok : *Tout cela faisait beaucoup plus d'effet au cinéma, dans* Continent Perdu. Rangoon : *Le piétinement sourd du communisme en marche... On peut à peine sortir de la ville sans risquer l'agression.* Hanoï : *Par la promesse d'un avenir meilleur, le communisme fait gober toutes les horreurs du présent... Huit habitants sur dix portent l'uniforme... Pour des gens qui ont faim, le bonheur ne se situe pas où nous le plaçons.* Pekin : *Comparée à la tristesse de Moscou, Pekin respire la gaieté... Aucune ville ne vous donne un bonheur comparable...* Les anciens « colonialistes » : *Exploiteurs ? Même pas : Inconscients.* Formose : *Les G. I. sont partout en civil... Avec tous nos défauts, nous aurons tout de même duré plus longtemps que les Américains... Tchang Kaï Chek et ses ministres... espèrent-ils vraiment venir à bout de 600 millions de Chinois ? On aimerait être sûr que non ! Ce serait moins pathétique.* Notes judicieuses, croquis rapides, vérités dites en souriant.

P. F.

FONTAINE FRANÇAISE

par Willy de Spens *(Plon)*

Sans abandonner sa manière désinvolte, l'auteur du *Roi de Bergame* nous étonne et nous séduit, dans ce dernier ouvrage, par une technique originale : l'imbrication... Châtelains de Fontenailles, domaine où se déroule leur drame synchronisé, deux couples nous content l'un après l'autre et, procédé audacieux, phrase après phrase, deux histoires semblables à cela près que l'une se situe en 1595 et l'autre en 1944 ! Très vite, on s'accoutume à l'impossible cohabitation de ces deux générations de Fontenailles que l'auteur, avec une imagination de spirite, place dans le même dilemme et punit de la même façon (compte tenu des us et des coutumes...).

Certes, une pareille abolition du temps et de la logique nécessite des raccords ingénieux. Mais on les remarque à peine, tant M. Willy de Spens rend aisée la transition du langage vert du XVIe siècle au dialogue d'aujourd'hui.

FRANÇOISE MANTRAND

(Suite de la chronique des livres page 175.)

L'AMOUR ET L'HISTOIRE

DANS une maison d'éditions la naissance d'une collection a autant d'importance que celle d'un héritier dans une famille royale : elle engage l'avenir, elle porte les espoirs, elle accroîtra ou diminuera l'éclat de la dynastie.

En créant une nouvelle collection intitulée *L'Amour et l'Histoire*, la librairie Hachette renforce donc la ligne de succession et assure, à long terme, la relève de collections qui, telle *La Vie quotidienne*, ont eu et ont encore un grand rayonnement. Un critique dont le nom m'échappe (qu'il veuille bien m'excuser) écrivait récemment que « l'histoire des passions reste encore à écrire ». Il est clair en effet que si les passions humaines, en leur essence, sont immuables, elles revêtent, suivant les temps et les lieux, des aspects différents. L'amour, l'avidité, l'ambition, le jeu ont les mêmes ressorts mais non les mêmes modes. Chaque civilisation, chaque époque les marquent de leur signe, leur donnent une allure particulière. Que l'historien s'applique à déterminer ce qui les a caractérisés dans le passé est une tâche qui n'a rien de frivole. De pareilles enquêtes, au contraire, sont de nature à enrichir la psychologie et la sociologie, sciences sérieuses qu'on enseigne dans nos Facultés et qui donnent lieu à des examens et à des concours. Il ne s'agit pas de badiner avec l'amour et l'histoire, mais il n'est pas défendu de traiter ce « sujet » avec moins de sévérité que, par exemple, celui du surmoi ou celui de la conscience discontinue.

Il revenait à M. Alain Decaux, jeune historien à qui nous devons un ouvrage important — et original — sur la comtesse de Castiglione, dont le rôle auprès de Napoléon III était auparavant mal connu, d'inaugurer

1. Ci-dessus une jeune femme « Second Empire » par C. Guys (Bulloz).

la collection par *Amours Second Empire*[1]. Le titre suffit à indiquer de quel *style* amoureux il est question : celui qui est en harmonie avec les robes à crinolines, les uniformes chamarrés, la décoration rouge et or, la musique d'Offenbach, les comédies de Dumas fils et les vaudevilles de Labiche.

Disons tout de suite que le livre est fort réussi et qu'il a tout pour plaire : solidité de la documentation, agrément de l'écriture, enjouement sans vulgarité. De Napoléon III, qui fait ici figure de chorège, jusqu'à la « biche » qui aspire à devenir « lorette », en passant par la courtisane de luxe, la demi-mondaine (spécifiquement Second Empire) et aussi — ne pas les oublier ! — par l'épouse vertueuse et celle qui l'est moins, l'auteur passe en revue toutes les classes de la Société, en notant de quels costumes elles habillaient leurs amours. Il met l'accent sur le rôle que joua dans ces amours l'argent, qu'il fût prodigué avec ostentation à des filles vénales ou strictement compté par les notaires familiaux le jour où était signé le contrat de mariage.

Une monnaie flottante et toujours près de sombrer a du moins l'avantage d'épurer l'amour : se ruiner pour une dame aux camélias serait actuellement stupide puisque la ruine du « fils Duval » n'assurerait même pas la fortune de la dame ; un aristocrate désargenté n'aurait aucun intérêt à épouser une dame aux violettes, qui pourrait, du jour au lendemain, voir s'envoler une richesse acquise par des moyens que la morale réprouve et que le fisc ignore. Contre-épreuve : M. Alain Decaux observe que, pendant le Second Empire, l'amour désintéressé n'existe vraiment que dans le peuple, celui dont le salaire quotidien est de deux ou trois francs. Bien sûr ! le sens de l'argent ne commence qu'avec l'épargne ; tant qu'il est impossible d'épargner, c'est la passion toute pure qui a la parole.

Il faut louer surtout M. Alain Decaux d'avoir éludé les pièges qui sont tendus à l'historien des passions. L'un des plus insidieux est celui que masquent les héros nés de l'imagination des artistes. Nous donnons tout droit dans le panneau : l'amour, au Moyen Age, n'est-ce pas Tristan et Yseult ? Pendant la Renaissance, Roméo et Juliette ? Au XVIIe siècle, Rodrigue et Chimène ? Au XVIIIe, Manon et le chevalier des Grieux, Julie et Saint-Preux, Werther et Charlotte ? Au XIXe siècle, René et ses sylphides, Elvire et Raphaël ? Plus tard, Rodolphe et Mimi, Cosette et Marius ? Emma Bovary et ses complices ? Coupeau et Gervaise ? Jan et l'Arlésienne ? Moi-même, en faisant allusion à « la dame aux camélias » (pour « la dame aux violettes », c'est différent), n'ai-je pas cédé à la tentation d'identifier un type littéraire et un personnage historique ?

Or, dès qu'on serre un peu le problème, on s'aperçoit qu'il n'est pas facile à résoudre, car sa complication est extrême. Il y a là un jeu d'images et de reflets si subtil que l'on risque de s'y perdre. Il serait absurde,

1. Hachette, éditeur. Je n'ai que les bonnes feuilles entre les mains. Le volume paraîtra au cours du mois de novembre.

par exemple, de dire que les amants littéraires sont sortis, tout armés, du cerveau du poète, mais il serait naïf de croire qu'ils représentent les amants d'époque. D'autre part, nier que Tristan et Yseult, Werther et Charlotte, Rodolphe et Mimi aient servi de modèles à des êtres de chair et de sang, qui ont voulu revivre leurs passions, serait aller contre l'évidence. La mode du suicide, réel ou feint, qu'a entraînée la publication de *Werther* est un fait. Egalement la pâleur des amoureux romantiques, annonciatrice d'une mort prématurée, a ennobli les maladies de poitrine et donné un caractère pathétique aux amours des phtisiques. Pareillement le bovarysme a fait des ravages chez des amoureuses refoulées qui, sans Flaubert, se seraient, peut-être, bornées à s'ennuyer, comme leurs mères et grands-mères.

On croit s'en tirer par la proposition suivante : *Le poète condense les aspirations de son temps, les cristallise et en fait, le plus souvent pour les générations suivantes, un miroir scintillant qui les fascine*, mais, à peine les termes de cette proposition sont-ils posés que la réalité les bouscule.

Le roman, véridique, de Mlle Aïssé et du chevalier Blaise d'Aydie — l'un des plus mélancoliques qui soient — se déroule entre 1720 et 1733 ; son héroïne meurt, épuisée par les souffrances physiques et morales, à trente-cinq ans, âge parfait pour une amoureuse du XIXe siècle, mais un peu avancé pour une contemporaine de Manon.

Julie de Lespinasse, dont Mme Janine Bouissounouse, dans un livre excellent [1] vient de nous retracer la vie douloureuse, s'éteint en mai 1776, alors qu'elle n'a pas eu le temps matériel de s'inspirer de *Werther*, paru seulement en 1774. Elle pousse l'anachronisme jusqu'à mourir tuberculeuse — ainsi d'ailleurs que l'un de ses amants, le marquis de Mora — après avoir tenté de se suicider. Ce n'est même pas du préromantisme, c'est du pur romantisme. Dans son cas pourtant, toute littérature n'est pas absente. Non seulement elle est imprégnée de rousseauisme, ayant dévoré *La Nouvelle Héloïse*, mais elle a lu, comme tous les gens cultivés en son temps, les romans de Samuel Richardson (1669-1761), dont *Clarisse Harlowe*, *Paméla*, *Grandison*, ont eu une grande influence sur notre littérature et, par voie de conséquence, sur nos mœurs. Lorsque Julie de Lespinasse veut montrer à l'un de ses correspondants combien le destin l'a tourmentée, elle écrit : *Quelque jour, je vous conterai des choses qu'on ne trouve point dans les romans de Prévost, ni de Richardson ; mon histoire est un composé de circonstances, si funestes, si atroces qu'elle m'a prouvé que le vrai n'est souvent pas vraisemblable.*

En revanche, voici nos plus célèbres romantiques, créateurs des amoureux et des amoureuses envahis par la passion ardente. Passionnés eux-mêmes, certes, qu'ils se nomment Lamartine, Chateaubriand, Vigny ou Hugo, mais beaucoup plus sensuels que sentimentaux, et nullement éthérés. Aussi bien Lamartine, Chateaubriand, Vigny, font des mariages bour-

1. *Julie de Lespinasse. Ses amitiés. Sa passion* (Hachette).

geois. Seul Hugo épouse par amour Adèle Foucher, n'ayant pas connu, croit-on, d'autre femme avant elle. Malheureusement, cette belle flamme ne dure pas ; Hugo n'a pas trente ans qu'il abandonne le rôle de Tristan pour celui de Lovelace ; son amour le plus durable — ne disons pas le plus constant — ira à sa dévouée et tenace maîtresse : Juliette Drouet. Double anachronisme : les personnages de Hugo retardent, mais *son* personnage est en avance ; nous le verrions volontiers canoter sur la Seine en compagnie de Maupassant, son frère cadet.

S'il nous est malaisé de nous reconnaître parmi les amants-fantômes et les amants authentiques, alors que leur époque est voisine de la nôtre, à plus forte raison sommes-nous incapables de les distinguer, lorsque des siècles nous en séparent. Pour bien situer Aucassin et Nicolette, Astrée et Céladon par rapport à leurs homologues du Moyen Age ou du XVIe siècle, il faut une connaissance approfondie des institutions, des mœurs, des traditions. D'où la nécessité, pour que la collection *Amour et Histoire* réponde à son titre, de faire appel à des historiens qui sachent extraire les vérités de matériaux difficiles à travailler. Parler de l'amour à une époque donnée, sans s'être inquiété de la législation civile ou pénale en vigueur serait s'exposer à de flagrantes erreurs. Il est évident que l'amour dans le mariage n'a pas connu le même sort selon que le divorce était possible ou imposible ; il est moins évident que l'amour hors mariage a été, lui aussi, influencé par l'existence ou l'absence de lois permettant le divorce. Après Dumas fils, qui inventa le mot, M. Alain Decaux souligne que le demi-monde ne se confond nullement avec le monde de la galanterie vénale (comme le disent par erreur certains auteurs de dictionnaires). Le demi-monde comprend essentiellement des femmes déclassées, c'est-à-dire des femmes qui ont été exclues *de la société* pour des fautes rendues publiques, et qui, ne pouvant recourir au divorce, se sont trouvées dans l'impossibilité de refaire leur existence. Elles ont donc été obligées de vivre *en marge* ou *à côté* de la société qui était originairement la leur.

L'obligation pour les jeunes gens, et plus encore pour les jeunes filles, d'accepter l'union décidée par leurs familles — obligation qui, en France, n'a commencé à être rejetée qu'au XVIIIe siècle — a nécessairement marqué les amours légitimes et illégitimes, justifiant parfois celles-ci et rendant, quelquefois, celles-là odieuses.

On ne comprend pas exactement ce que signifiait le « préjugé à la mode » au XVIIIe siècle — c'est-à-dire l'indifférence affectée par les gens de qualité pour la conduite de leur époux ou de leur épouse — si l'on oublie que les mariages arrangés par les familles sans l'avis des intéressés avaient favorisé cette mode. On ne goûte pas non plus tout le sel du mot charmant de Louis XV apprenant que l'un de ses courtisans venait d'épouser sa maîtresse : *On ne peut se quitter plus décemment*, murmura-t-il.

Il est entendu que, l'amour étant une passion et la passion souveraine,

la législation pénale peut bien nous renseigner sur les bornes posées par la société au déchaînement de l'amour, mais qu'elle ne saurait modeler cette passion. Ce n'est pas tout à fait exact. Les peines inscrites dans la loi contre l'amour défendu ont un pouvoir d'intimidation assez grand pour infléchir une passion encore capable de se contrôler.

Il est des gens, dans tous les siècles, pour qui la prison ou l'échafaud sont des épouvantails. Faute d'entraînement ou de caractère sans doute, la perspective d'être incarcéré, pendu, brûlé, de ramer sur les galères du roi ou de fabriquer pendant vingt ans des chaussons de lisière, les retient sur la pente où ils glissaient. Lorsque *Madame Bovary* donna lieu à des poursuites judiciaires parce que la peinture de l'adultère, faite avec complaisance, était estimée une infraction à la loi, Gustave Flaubert (M. Alain Decaux nous le rappelle dans son livre) commença par braver la justice ; il écrit à ses amis qu'il est prêt à aller en prison et qu'il ne retranchera rien à son roman, mais lorsque la citation en correctionnelle est lancée, que la comparution en justice apparaît certaine, il s'inquiète, s'affole, agit et fait agir pour que, de haut lieu, vienne l'ordre de suspendre les poursuites. Il respire lorsque, d'extrême justesse, il est acquitté. Alphonse Karr, Edmond et Jules de Goncourt avaient été bien aise, eux aussi, quelques années plus tôt, d'être relaxés après avoir été poursuivis devant la sixième Chambre correctionnelle, pour avoir cité, dans le journal *Paris*, des vers de... Tahureau, poète de la Renaissance, évoqué par Sainte-Beuve dans le *Tableau historique et critique de la Poésie française au* XVIe *siècle*.

Pourtant, le délit étant mince, la peine ne pouvait être lourde (trois mois de prison ferme — le sursis n'existait pas alors — tout de même à Xavier de Montépin, en 1856, pour quelques gaillardises relevées dans son roman-fleuve : *Les Filles de plâtre* ; cela suffisait toutefois pour retenir les plumes indulgentes aux amours illicites. Jugez si les peines, beaucoup plus graves, prononcées contre ces amours elles-mêmes, devaient freiner les élans amoureux. L'adultère, s'il est flagrant et fait l'objet d'un constat de police, n'est pas tenu, jusque sous la Troisième République, pour une pantalonnade ; c'est bel et bien la prison pour l'homme et pour la femme. Lorsque Victor Hugo, que Louis-Philippe vient d'élever à la dignité de pair de France, est surpris en conversation intime avec la femme du peintre Biard, il doit uniquement aux relations amicales qu'il entretient avec les Orléans, d'échapper à un scandale qui non seulement lui vaudrait l'arrestation et la prison mais sa radiation de la liste des pairs. Léonie Biard, elle, est enfermée dans un couvent tant qu'une commande de l'Etat — les contribuables paieront — n'aura pas convaincu le peintre qu'il est préférable de retirer sa plainte.

Notons que pour affronter les rigueurs de lois qui nous paraissent aujourd'hui si sévères, les amoureux coupables devaient être animés par des passions violentes — à moins qu'ils ne fussent légers ou fatalistes.

Mais la connaissance de la législation civile et pénale ne suffit pas à

l'historien des passions ; il doit encore établir dans quelle mesure la loi était appliquée et à qui elle était applicable.

Dans l'Occident christianisé, à toutes les époques, l'homosexualité masculine et l'inceste furent tenus pour des crimes passibles de la peine capitale. (Je dis : l'homosexualité masculine, car l'homosexualité féminine, beaucoup plus répandue qu'on ne le croit généralement, même sous l'ancien régime, semble avoir été tenue par le législateur pour bagatelle.) Incestueux et sodomites étaient promis au bûcher ou, s'ils bénéficiaient de circonstances atténuantes, aux galères perpétuelles. En nombre important, ces amoureux maudits furent effectivement brûlés, tout comme les sorcières et les profanateurs d'hosties. Toutefois, si la loi avait été appliquée à tous, en Italie au XVe siècle et au XVIe siècle, en France et en Angleterre aux XVIe et XVIIe siècles, quels ravages dans les cours princières, voire ecclésiastiques, quelles pertes pour les Arts, les Sciences et les Lettres ! Il est clair qu'en certains cas les juges, civils ou religieux, fermaient les yeux et réservaient leurs foudres pour la canaille.

Le problème se complique encore si l'on considère qu'avant la laïcisation de l'Etat qui, même en Europe, est récente, la loi pénale était un corollaire de la loi religieuse. Pour écrire l'histoire des passions, et particulièrement celle de l'amour, il est donc nécessaire de bien connaître quels étaient les impératifs de la religion, officielle ou dominante. Or si cette connaissance est relativement — très relativement ! — facile à acquérir en ce qui concerne l'Occident christianisé, elle devient de plus en plus difficile à atteindre à mesure qu'on s'éloigne de l'Occident, du christianisme et de l'ère chrétienne. J'admire à l'avance — et j'envie — les historiens qui auront la tâche d'écrire, dans la collection qui vient de naître, l'histoire de l'amour dans l'ancienne Egypte ou chez les Incas, car les difficultés à surmonter seront encore plus grandes que pour décrire la vie quotidienne au temps des Ramsès ou de Huayna Capac. Tâche ardue, mais — sans jeu de mots — passionnante.

L'Espagne et son Empire.

Les querelles, petites ou grandes, entre la France et l'Espagne se sont souvent conclues par un mariage ou une alliance, comme il sied entre voisines de même sang et de même humeur. On oublie parfois que François Ier et Charles-Quint qui, en somme, se combattirent durant toute leur existence, furent pendant quelques années beaux-frères, la sœur du roi d'Espagne ayant épousé le roi de France. Aussi l'histoire d'Espagne nous intéresse-t-elle particulièrement. Elle est d'ailleurs riche d'épisodes dramatiques et d'aventures fabuleuses.

— *L'Histoire d'Espagne*[1], que publie M. Ignacio Olaguë, sort de la

1. Editions de Paris.

banalité, la méthode que suit l'auteur étant fort différente de celles adoptées par les historiens classiques. D'abord, il fait une grande place à ce qu'on nomme la géopolitique, c'est-à-dire les relations existant entre la configuration du sol, le climat, la situation géographique et les événements politiques. Nos vues, croit-il, ont été faussées parce que nous imaginons l'Espagne sous l'aspect d'une terre aride, brûlée par le soleil. Or cette sécheresse est, dans l'ordre cosmique, relativement récente. Au temps où le Sahara était couvert de végétation, l'Espagne était verdoyante ; c'est précisément en raison d'un réchauffement du globe que les peuples d'Afrique « remontèrent » vers le Nord à la recherche de terres cultivables et de fraîcheur ; l'Espagne se trouvait être le point de passage tout indiqué pour un exode des Africains.

Plus paradoxal se montre M. Ignacio Olaguë lorsqu'il soutient cette thèse, au premier abord étonnante : il n'y a pas eu de reconquête de l'Espagne sur les Arabes, puisqu'il n'y a pas eu d'invasion de l'Espagne par les Arabes. Cette invasion, qui se serait effectuée en dix ans et qu'il aurait fallu sept cents ans, ni plus ni moins, pour repousser, est une illusion. En réalité, « invasion et reconquête sont seulement l'interprétation grossière de la dernière compétition entreprise sur le sol de l'Espagne par les civilisations sémite et indo-européenne ». Je renvoie au livre les lecteurs curieux de connaître sur quels arguments M. Ignacio Olaguë appuie cette proposition ; et comment il démontre, par exemple, que la célèbre mosquée de Cordoue, donnée comme le type de l'art arabe en Espagne, est du « point de vue de l'architecture un monument wisigoth, comme Sainte-Sophie est byzantin ».

Sur les causes de la décadence économique de l'Espagne au XVIIe siècle, attribuée à l'abondance de l'or-métal venu d'Amérique, on pense bien que M. Ignacio Olaguë a des conceptions originales. Seuls, évidemment, les spécialistes sont capables de discuter les thèses de M. Ignacio Olaguë ; les profanes se bornent à admirer le brio et l'ardeur avec lesquels il les soutient.

— En écrivant *Christophe Colomb, amiral de la mer Océane* [1], un Américain, M. Samuel Eliot Morison, n'a pas eu pour dessein de renouveler l'histoire du célèbre Génois. Toutefois il est parti d'une idée assez nouvelle et rigoureusement exacte. Celle-ci : Christophe Colomb s'est montré, pendant ses quatre voyages aux Amériques, un explorateur dépourvu de flair géographique, compte tenu de l'ignorance où l'on était d'un continent interposé entre l'Europe occidentale et l'Asie orientale ; il s'est révélé également un médiocre administrateur, mais en revanche il a été un navigateur incomparable. Son expérience de la mer, acquise dès son plus jeune âge, a été renforcée par un sens de la navigation — utilisation des vents et des courants, écueils à éviter, abris et ancrages à rechercher, positions à estimer — absolument extraordinaire. S'il s'est

1. Julliard, éditeur.

laissé surprendre une ou deux fois, il a échappé à des dangers, et pour ainsi dire à des pièges, innombrables.

L'admiration de M. Samuel Eliot Morison pour Christophe Colomb navigateur est telle qu'il a voulu refaire, dans les mêmes conditions que son maître, c'est-à-dire dans un navire à voiles, le *Capitana*, assez semblable à ceux de Colomb, tout ou partie des voyages aux Amériques. Cette « imitation » lui a permis de vérifier l'exactitude des renseignements donnés par l'amiral dans son journal, dont l'original a été malheureusement détruit, mais dont on a conservé de bonnes copies. M. Morison a pu ainsi identifier des sites demeurés incertains, éprouver par lui-même les difficultés de quelques-uns des parcours accomplis par Colomb. Difficultés quasi insurmontables au temps de la marine à voiles, et qui furent pourtant surmontées.

L'ouvrage intéressera particulièrement les amoureux de la mer mais ne laissera indifférent aucun terrien.

— Relire un bon livre dans une belle édition est toujours un plaisir délicat. Le *Charles-Quint* de M. Jean Babelon, conservateur en chef du Cabinet des Médailles, reparaît avec les agréments et les ornements que lui a donnés son nouvel éditeur [1]. Le texte est excellent et les illustrations, toutes d'époque, jettent des traits de lumière sur les personnages. Ainsi, le tableau de Cranach représentant le futur Charles-Quint, alors âgé de huit ans environ et sa mère Jeanne la Folle, annonce — pour ceux qui la connaissent ! — la destinée douloureuse de la reine déchue et de l'empereur tourmenté.

— Sur un rythme différent, plus rapide et plus accentué, M. Lucas-Dubreton retrace, lui aussi, la vie de Charles-Quint [2] en tenant compte des découvertes, ni très nombreuses ni très importantes d'ailleurs, qu'ont faites récemment les historiens. Mais Charles-Quint, avec ses contradictions et ses « complexes », est un personnage si mystérieux et si attachant que les portraits littéraires qu'en donnent ses peintres offrent, chacun, de l'intérêt. M. Jean Babelon terminait son ouvrage en citant le texte de la déclaration de foi (Protestacion del Emperador) que Charles-Quint, retiré à Yuste après son abdication, avait toujours à la portée de sa main. « ... Je vous reconnais, mon Dieu, comme mon créateur et le rédempteur du monde entier... » M. Lucas-Dubreton cite une lettre de Charles-Quint à sa femme Isabelle, qui respire la plus ardente passion : « Ma très chère et bien-aimée femme, après avoir baisé ce papier avec la même tendresse et la même ardeur que je baiserais vos lèvres si j'étais près de vous... » Effusions qui prennent toute leur valeur, si l'on observe que le jeune empereur d'Allemagne a eu, avant son mariage, et aura après celui-ci, tant de bâtards et de bâtardes, qu'on ne les a pas tous dénombrés.

1. Le Club du Meilleur Livre.
2. Fayard, éditeur.

Charles-Quint, certes, est un remarquable « sujet » non seulement pour l'historien, mais pour le psychologue et le biologiste.

— Le heurt entre le sombre empereur d'Allemagne et le clair roi de France, François Ier, ressemble à un tournoi entre un chevalier blanc et un chevalier noir. Un tournoi dont la régularité ne fut pas le caractère dominant. La raison d'Etat autorisait, de part et d'autre, des coups qui nous paraîtraient (rectification : qui nous *paraissaient*) défendus. Le petit livre de M. Jean Duhamel : *La captivité de François Ier et des Dauphins* [1] relate une passe d'un tournoi singulier où les deux champions font assaut de mauvaise foi, mêlant l'injure aux propos courtois, les menaces aux avances, les attentions aux rigueurs. Jeux de princes auxquels on ne saurait refuser le sentiment de la grandeur de leur pays.

— Comment l'immense empire espagnol, qui, en Amérique, s'étendait du Nouveau-Mexique à une partie du Chili, et qui au XVIe siècle paraissait très solide, a-t-il décliné au XVIIe et au XVIIIe siècles, pour se disloquer au début du XIXe, c'est ce que M. Salvador de Madariaga, avec une érudition doublée de clairvoyance, explique dans *Le Déclin de l'Empire espagnol d'Amérique* [2], ouvrage qui fait suite à *L'Essor de l'Empire espagnol d'Amérique.*

On ne saurait analyser avec plus de finesse les causes de ce déclin. Avec plus d'autorité, également, car il y faut non seulement une connaissance approfondie d'une histoire très compliquée, mais surtout un sentiment des réalités, spirituelles et matérielles, de l'Espagne, que seul un Espagnol est en état de posséder. En lisant cet ouvrage de cinq cents pages grand format on s'aperçoit, à tout instant, par des références précises au caractère espagnol, aux rivalités entre « nations » d'Espagne, au goût qu'elles ont de la querelle, qu'un historien étranger est presque fatalement sujet à commettre des contre-sens quand il parle de l'Espagne et des Espagnols. Notez au reste que M. de Madariaga, qui enseigne à Oxford, n'est pas prophète en son pays, où ses livres sont très discutés. Preuve que M. de Madariaga et ses critiques sont d'authentiques Espagnols.

Quelques livres.

— L'apparition de l'homme sur la terre, son évolution, ses rapports avec les autres espèces animales posent des problèmes de nature à embarrasser, pense-t-on communément, ceux qui trouvent dans une religion révélée réponse à tout. Sans doute, des spécialistes de la paléontologie, tels l'abbé Breuil, le R. P. Boné, le R. P. Bergounioux n'auraient pas impunément publié leurs travaux à l'époque où Galilée était condamné par le Saint-Office, essentiellement parce qu'un texte de la Bible, qui

1. Hachette, éditeur.
2. Albin Michel, éditeur.

montrait Josué *arrêtant* le soleil, s'opposait formellement à ce que le soleil fût le centre fixe autour duquel tournait la terre.

Depuis, une interprétation moins littérale des textes sacrés a été tolérée, sinon admise ; le R. P. Teilhard de Chardin, sans être considéré comme un docteur de l'Eglise, fait figure d'éclaireur lancé à la découverte ; les paléontologistes catholiques poursuivent tranquillement leurs études. Les fidèles qui ont besoin d'être rassurés sur l'orthodoxie de la science pourront donc lire sans scrupules *La Préhistoire et ses Problèmes* [1], publié par le R. P. Bergounioux, professeur à l'Institut catholique de Toulouse. Précisons que c'est un ouvrage d'une grande technicité, où les vues générales n'apparaissent que dans l'introduction et dans la conclusion. De vrai, la préhistoire est un cadre immense dans lequel il n'y a pas grand-chose : « On pourrait écrire sans mensonge, dit l'auteur, que nous ne savons ni où, ni quand l'homme est apparu sur terre. » Nos connaissances sont en effet surtout négatives : nous savons ce que l'homme n'a pas été, ce qu'il n'a pu être, et, si minime que soit cette donnée du problème, elle doit incliner l'être humain à la modestie.

— On hésite à signaler aux lecteurs d'une grande revue littéraire un livre comme l'*Histoire de l'Europe du Haut Moyen Age* [2], dont l'auteur est Mme Deanesly, professeur émérite à l'Université de Londres, et qu'a traduit en français S. M. Guillemin. D'une part, c'est une œuvre considérable, une synthèse réussie de toutes nos connaissances sur les temps mérovingiens et carolingiens, une démonstration très curieuse de l'échec qu'ont essuyé les Carolingiens en voulant couler une civilisation nouvelle dans une Europe redevenue barbare — donc un grand livre d'histoire. D'autre part, un volume de 800 pages grand format, hérissé de noms et de dates, transportant le lecteur dans un monde étrange, dont les institutions, les mœurs, l'esprit n'ont à peu près rien de commun avec le nôtre, ne peut être abordé sans une préparation sérieuse. Disons qu'il s'offre aux amateurs d'histoire qui sont capables de rivaliser avec les professionnels.

— On discute toujours du rôle qu'a joué la franc-maçonnerie dans la Révolution française. M. Roger Priouret, en un livre très intéressant : *La Franc-Maçonnerie sous les lys*, a battu récemment en brèche la thèse traditionnelle selon laquelle les francs-maçons avaient principalement fomenté la Révolution ; toutefois il n'a pas emporté la conviction de tous.

Peut-être conviendrait-il, avant de prononcer un jugement d'ensemble, de procéder à de nombreuses enquêtes afin d'établir la part qu'ont prise effectivement les francs-maçons dans la préparation de la Révolution. Ce qui est vrai pour Paris peut être faux pour Marseille. Nous disions, il y a peu de temps, que les lois révolutionnaires furent appliquées de

1. Fayard, éditeur.
2. Payot, éditeur.

façons très différentes d'une province, voire d'une localité à une autre. Il en va de même, croyons-nous, pour la franc-maçonnerie. Virulente ici, elle pouvait être là bénigne ; tantôt spiritualiste au point que de bons catholiques (par exemple : la princesse de Lamballe) ne voyaient pas de mal à en faire partie, tantôt inclinant vers l'athéisme et exhalant une odeur de soufre qui, comme l'on sait, annonce la présence du Diable.

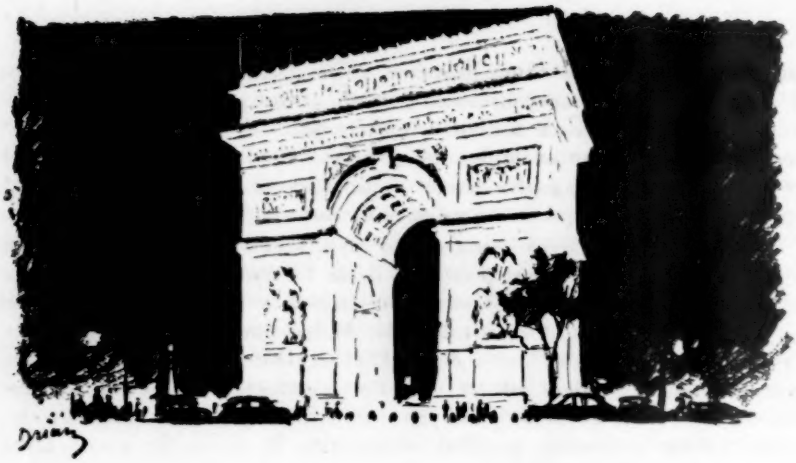
C'est pourquoi un livre comme celui qu'a publié — à ses dépens, bien sûr ! — M. André Bouton, président de la Société des Sciences et Arts de la Sarthe : *Les Francs-Maçons manceaux et la Révolution française* [1], me paraît d'une grande importance. M. André Bouton a pu reconstituer l'activité des Loges du Mans, entre 1741 et 1815, bien qu'une grande partie de leurs archives ait été détruite. L'enquête a été menée magistralement et nous avons sous les yeux un tableau précis de l'activité des francs-maçons manceaux pendant trois quarts de siècle. De quoi étayer solidement les discussions.

— Les conditions dans lesquelles Me Peytel, notaire à Belley, avait, le 1er novembre 1838, assassiné son valet, et — vraisemblablement — sa propre femme, étaient demeurées mystérieuses, bien que de nombreux auteurs se fussent employés à résoudre l'énigme. C'est qu'ils ignoraient un document capital : le mémoire de Gavarni où le célèbre dessinateur avait recueilli les confidences de Peytel peu de temps avant son exécution. M. Pierre-Antoine Perrod, avocat à la Cour de Lyon, ayant eu entre les mains ce mémoire, a entrepris, avec bonheur, de reconstituer *toute l'affaire*. D'où un livre de 600 pages, préfacé par M. Marcel Bouteron, de l'Institut : *L'Affaire Peytel* [2], qui laisse loin derrière lui les romans policiers les plus savamment machinés. Ajoutez que des personnages connus : Balzac, Gavarni, la duchesse d'Abrantès, Louis-Philippe, y figurent dans leurs rôles authentiques. Surcroît d'intérêt.

— M. Henry Bordeaux, de l'Académie française, aurait pu mystifier ses lecteurs en leur présentant les *Mémoires secrets du chevalier de Rosaz* [3] comme un document découvert par lui dans quelque château de Savoie. D'autant que le chevalier de Rosaz a réellement existé et que les événements qu'il est censé avoir consignés dans son journal entre 1796 et 1876 sont d'une vraisemblance telle qu'ils se confondent sans doute souvent avec la vérité (le vraisemblable est parfois vrai !) M. Henry Bordeaux reprend donc un genre qui eut jadis un grand succès avec les *Voyages du jeune Anacharsis*. Il enseigne l'histoire de France, en la racontant comme peut le faire un romancier respectueux de la vérité.

PIERRE AUDIAT

1. Le Mans, Imprimerie Monnoyer.
2. Hachette.
3. Plon.



LE MOIS A PARIS

La mort de Vlaminck. — La mort, dont Vlaminck craignait de prononcer le nom, la mort dont il associa les noirs absolus à ses *Neiges*, a terrassé la nuit, d'un coup, ce lutteur de quatre-vingt-deux ans, dans la maison champêtre où il s'était depuis longtemps retiré. Et c'est de nuit, sans pompe vaine, qu'il s'en est retourné à la terre avec laquelle déjà son œuvre faisait corps.

Bouleversé dès 1902 par la découverte de Van Gogh, qu'il déclarait *aimer plus que son père*, quand ce coureur cycliste, fils d'un musicien, se mit à peindre, ce fut surtout « *pour remettre de l'ordre dans ses idées, calmer ses désirs et faire entrer un peu de pureté en lui-même* ». « *Si on m'avait parlé d'être peintre*, a-t-il écrit dans *Tournant dangereux*, *j'aurais bien ri : ce n'est pas plus un métier que d'être anarchiste ou boxeur.* »

Celui qui fut, avec Van Dongen, et par tempérament, le seul « fauve » intégral, le seul fauve durable, mit alors à feu et à sang la terre, la mer et le ciel. Jamais encore on ne s'était livré à pareille orgie de couleurs sorties directement des tubes. Mais, après quatre années, le fondateur de l'*Ecole de Chatou* s'aperçoit que la couleur n'est pas forcément la lumière. Las de « hurler *les vermillons, les chromes, les bleus de Prusse* », il a senti, en homme du Nord, que, *par idée fixe de la couleur, on risque de négliger l'objet et le caractère intérieur des choses.*

Fauve il est demeuré pourtant, même après avoir changé de palette pour revenir, en romantique, aux combats violents des clairs et des som-

bres. C'est bien le même homme que nous voyons se heurter alors aux façades, aux arbres, à la route, au vent, à l'hiver. Dans ses paysages, où la neige, marquée de pas inquiétants, fait paraître le ciel de soufre ou de suie, où l'on entend sonner le glas à travers les nuages effilochés, souffle le même emportement qu'au temps où l'été brûlait implacablement villes et campagnes. Déjà, pendant l'époque transitoire, dite *cézanienne*, où il plaquait un azur différent de celui de Cézanne aux murs des banlieues inondées, c'était chez le costaud de Chatou non point la progression méticuleuse de l'Aixois, mais des colères de Flamand qui voit rouge même quand il use de bleus ou de noirs, et qui ne cherche pas à dissimuler, sous la construction affirmée et la décision apparente, l'angoisse qu'il reçoit des êtres et des choses.

Trop égocentrique et tout d'une pièce pour jamais s'oublier lui-même, mais soulevé par un dynamisme qui coïncide avec celui des grandes forces naturelles, Vlaminck, enfant émerveillé bien que toujours sur le qui-vive, et dérouté dès qu'il ne suit pas son instinct, avoue à la fois son trouble et son exaltation devant les mêmes thèmes inépuisables : l'auberge sinistre aux volets clos, la solitude d'une berge, une route qui fuit éperdûment, avec ses bornes, ses poteaux, ses distributeurs d'essence, les blés inclinés par le vent, le hérissement des forêts, les tables surchargées pour des ripailles monstres. Et quand il illustre ses propres poèmes (*Communications*), usant du canif comme d'une cognée, il entaille à grands coups le bois, éclabousse d'encre le petit chemin qui mène à la gare ou fait s'assoupir les banlieues sous le coup de massue de midi.

Cette possession véhémente, et qui ne s'est attaquée que par exception aux nus, aux visages, caractérise les meilleurs travaux de Vlaminck et toutes ses époques. Trop tributaire de son humeur pour ne pas être inégal, il réclame pour s'exprimer des moyens sommaires. Sa peinture tient parfois de l'imagerie. Mais il n'a pas tort de se fier à son instinct. C'est souvent quand il croit raisonner qu'il déraisonne. *Telle peinture, tel homme*, a-t-il écrit. *On lit plus facilement le caractère d'un artiste dans sa peinture que dans les lignes de sa main.* Il s'est livré à nous sans feinte, aussi bien dans ses écrits que dans ses toiles. Acceptons donc ses faiblesses et ses inégalités : elles sont inséparables de sa force.

Douze aquarelles récentes de Vlaminck — et qu'on ne croyait pas être les dernières — sont exposées aux murs de la Galerie Charpentier. Leur présentation coïncide avec celle de l'*Ecole de Paris*, salon éclectique qui va de Fougeron aux pires abstraits, et qui laisserait quelque inquiétude sur la vitalité de la peinture contemporaine s'il ne réconfortait par sa volonté de découverte et la place faite généreusement aux jeunes de toutes tendances.

CLAUDE ROGER-MARX

La Musique. — Ce mois d'octobre nous fait espérer une saison musicale moins pauvre que la précédente et l'activité qui s'annonce pour le mois de novembre tranchera sur la médiocrité du programme habituel des concerts.

Nous ne pensons pas en écrivant ces lignes à la première création de la saison à l'Opéra, l'*Atlantide*. Sur un livret tiré bien maladroitement de l'excellent roman de Pierre Benoît, M. Henri Tomasi a écrit, avec plus de métier que d'originalité, une partition dont l'orientalisme a paru monotone aux auditeurs. Mais quel parti meilleur pouvait-il tirer d'un livret aussi dépourvu de lyrisme que d'action ? Au théâtre, il est bien rare d'avoir une bonne musique sans un bon texte.

Les répétitions de *l'Atlantide* avaient été marquées par de vifs incidents : dix jours avant la première, Mlle Ludmilla Tcherina rendait le rôle d'Antinéa. Mlle Claude Bessy, rappelée de New York par télégramme, acceptait de la remplacer presque au pied levé, mais le maître de ballet Serge Lifar donnait une fois de plus, cette fois pour de bon, sa démission ! Le succès de Claude Bessy a été très vif et pleinement mérité. Autour d'elle, la distribution vocale affirmait une haute qualité, M. Roux notamment faisait une très belle création du rôle de Morhange.

La mise en scène et les décorations sont soignées mais assez banales. Notre Opéra est bien en retard de trente ans sur les grandes scènes étrangères. Faut-il incriminer un équipement électrique dépassé, une machinerie insuffisante ? Je crois plutôt que c'est un manque de curiosité à l'égard des progrès réalisés ailleurs. Quoi qu'il en soit, on peut espérer que cette *Atlantide*, grâce surtout à Mlle Bessy, attirera le grand public, mais elle n'apporte au répertoire aucun enrichissement.

Réjouissons-nous au contraire de la reprise de *Salomé*. Cela fait maintenant trois ouvrages de Strauss que M. Hirsch monte ou remonte dans ses théâtres. Souhaitons qu'*Elektra* vienne bientôt s'y ajouter. Cette représentation de *Salomé* mérite de vifs éloges. Certes, la mise en scène et les éclairages ont toujours le même côté désuet (oh ! cette lune accrochée comme un tambour et immobile dans le ciel pendant quatre-vingts minutes !) mais l'interprétation était d'une qualité plus qu'honorable. Si Ramon Vinay, qui luttait contre une indisposition, a fait plus d'impression comme tragédien que comme chanteur, tous les artistes français qui l'entouraient, et il y en avait une quinzaine, ont montré jusque dans les plus petits rôles avec quel soin cette soirée avait été préparée. Rita Gorr a été une admirable Herodias, René Bianco a fait retentir une voix de bronze dans les imprécations de Jokanaan ; deux ou trois représentations encore lui donneront, avec plus d'assurance, l'égalité dans la déclamation lyrique qui lui manque encore parfois.

Venons-en à la grande curiosité de la soirée : comment la jeune artiste

qui abordait pour la première fois le rôle de Salomé se tirerait-elle de sa tâche écrasante ? Mlle Jeanne Rhodes n'a ni le grand soprano dramatique, ni l'aspect de beauté fatale que devrait voir une Salomé idéale. Elle évoque plutôt, plastiquement et vocalement, Suzanne ou Pamina que la perverse héroïne d'Oscar Wilde, mais, à force d'intelligence et de travail, elle est arrivée à établir une interprétation fort intéressante. Sa diction et sa musicalité sont parfaites ; je crains que le rôle ne soit trop lourd pour elle : puissé-je me tromper ! Mais, de grâce, qu'on ne dépare plus son joli visage par cette ridicule perruque rouge !

L'orchestre sonnait magnifiquement, un peu trop même parfois, sous la baguette de M. Cluytens. J'ai entendu cinq ou six fois *Salomé* sous la direction de l'auteur. Richard Strauss mettait dans son interprétation beaucoup plus de nuances et de demi-teintes, l'effet des passages de force en devenait beaucoup plus saisissant.

— Tout arrive, les *Carmina Burana* ont été joués à Paris cinq ou dix ans après l'avoir été au Japon, en Australie et dans les Républiques sud-américaines ! C'est l'Académie de Chant de Francfort qui donnait, avec l'Orchestre Radio-Symphonique, l'oratorio de Carl Orff à la salle Pleyel. Révélation saisissante pour le public et pour la plupart des critiques, qui voyagent peu, comme on sait, les *Carmina Burana* ont obtenu un triomphe. J'emploie rarement le mot chef-d'œuvre pour les compositeurs contemporains, mais là, je n'hésite pas, chaque audition des *Carmina Burana* m'ayant confirmé dans la certitude de leur valeur exceptionnelle.

Les *Chants de Beuren* (en latin *Carmina Burana*) sont un ensemble de poésies en bas latin et en vieil allemand (avec même quelques vers en ancien français) contenus dans un manuscrit qui était conservé jadis au couvent bénédictin de Beuren, en Bavière. Ces poésies ont été composées au XIIIe siècle par des *Goliards*, étudiants ou clercs, buveurs et débauchés, errant d'un couvent à l'autre ; on y trouve déjà quelque chose de l'accent de notre Villon. Carl Orff en a tiré des chansons bachiques, des chants d'amour et l'ensemble se déroule entre deux chœurs célébrant la Fortune, comme une tapisserie de la vie du Moyen Age. L'originalité des thèmes, la puissance des rythmes, le raffinement de l'instrumentation donnent à cet oratorio une saveur incomparable.

Les *Carmina Burana* ont été portés à la scène sur une vingtaine de théâtres, toujours avec un même succès. Nos subventionnés qui ont eu si rarement la main heureuse dans le choix de leurs nouveautés, pourraient bien suivre cet exemple. En joignant aux *Carmina Burana* la truculente farce paysanne intitulée *La Lune*, on ferait un spectacle Orff qui resterait à coup sûr longtemps au répertoire.

JEAN MISTLER

Le Cinéma. — *En Cas de malheur* présente de solides garanties. Une histoire de Simenon, toujours faite comme sur mesures pour le cinéma, grâce à la précision de l'atmosphère et à l'épaisseur exacte des caractères. Un parfait dialogue d'Aurenche et de Bost et un Autant-Lara dans ses bons jours. C'est l'aventure, fort plausible, d'un grand avocat physiquement envoûté par une petite coquine qu'il a défendue un jour, et qui marche vers la déchéance. Gabin fait cela très bien.

Un seul très léger reproche. Il garde toujours son chapeau sur la tête, comme s'il incarnait encore le commissaire Maigret.

Mais le plus intéressant dans ce film, c'est peut-être l'utilisation, enfin honorable, de l'illustre Mlle Bardot. On ne l'avait guère vue jusqu'ici que dans des numéros plus ou moins érotiques et, dès qu'elle était habillée, elle ne frappait guère que par la fausseté de ses intonations. Ici, elle « colle » parfaitement à son rôle de fille des mauvais bars. Quand elle a un geste obscène (on en abuse d'autant moins qu'on a, je crois, coupé certaines scènes), le geste appartient au personnage. De même ses intonations, ses mots, ses répliques. Je ne sais pas si on pourra jamais faire d'elle une vraie comédienne, c'est-à-dire capable de jouer dans des registres différents, mais il est prouvé qu'elle peut jouer juste au moins dans un ton et qu'elle n'est pas vouée exclusivement à l'exhibition lascive, forme d'art mineure, pour ne pas en dire davantage.

— André Cayatte est un spécialiste des films à thèse. Cela ne lui a pas si mal réussi, au moins deux fois, dans *Justice est faite* et dans *Nous sommes tous des assassins*. Mais le genre exige un franc débat dans lequel on peut prendre un parti de polémiste. Cette fois, il a choisi un sujet qu'on ne peut traiter qu'avec nuances et réserves : la chirurgie esthétique. Jusqu'à quel point une femme peut-elle changer son visage ? Une laide a-t-elle le droit de devenir belle ? Il semble bien que Cayatte, dans *Le Miroir à deux Faces*, réponde à ces questions par la négative. En tout cas, le personnage du mari, incarné par Bourvil et qui a l'air d'exprimer une partie de la pensée de l'auteur, est très fâché de voir sa femme Michèle Morgan transformée à son avantage. Il avait épousé une laide. Il veut garder une femme laide.

Cette attitude paradoxale pourrait encore se défendre, bien qu'elle comporte une certaine dose de comique involontaire, si l'anecdote n'était affreusement excessive. On comprend que l'héroïne, même femme de petit professeur, en ait assez d'être laide. Mais on admet mal la métamorphose instantanée qui transforme cette modeste ménagère en une « pin-up » platinée et en coquette effrontée. Le dénouement est encore moins probant. Le mari tue le chirurgien esthétique, élargissant par là le dilemme classique : faut-il tuer la femme ou l'amant ? Tout cela ne sonne pas très vrai et la double performance de Bourvil et de Michèle Morgan ne fait que souligner l'artifice de l'aventure où on les a entraînés.

JEAN FAYARD

LE C.N.I.T. AU ROND-POINT DE LA DÉFENSE. — Voici plusieurs dizaines d'années que l'on prévoyait une place monumentale ordonnancée au rond-point de la Défense et qu'on parlait d'une « voie triomphale » de l'Etoile à Saint-Germain. On connaît les lenteurs administratives, mais, enfin, le projet prenait corps. Déjà des servitudes avaient été imposées pour tous les terrains avoisinants, lorsqu'on apprit qu'un organisme privé, bousculant tous les plans officiels, avait obtenu l'autorisation de construire un immense hall d'exposition au rond-point de la Défense.

Plus de place ordonnancée, mais un gigantesque hangar dont on nous dit qu'il est une des réussites de la technique moderne au même titre que, jadis la tour Eiffel ou la Galerie des Machines. Nous ne contesterons pas le puissant intérêt que présente l'œuvre de MM. Zehrfuss, Camelot et de Mailly et nous ne récriminerons même pas sur l'emplacement qui leur a été accordé. Nous nous bornerons à regretter qu'il n'ait pas été intégré préalablement dans le plan d'urbanisme qui avait été prévu pour ce nouveau Paris, mais que ce soit lui qui en commande maintenant le développement. C'est en fonction de sa masse énorme, des exigences de circulation et de stationnement motivées par le flot de visiteurs motorisés qu'il attirera, que devra être organisée la place de la Défense.

Ce n'est que lorsque cet ensemble sera réalisé qu'on pourra dire si M. Zehrfuss a raison d'affirmer « que le C.N.I.T. [1] est un clou monumental enfin planté dans Paris et que sa présence sauvera de la décrépitude notre admirable cité ».

Il est encore trop tôt pour juger de l'esthétique de ce clou. Il s'agit, pour le moment, d'une immense carapace de tortue dont les bases semblent un peu trop enterrées. Elle abrite des bâtiments en grande partie vitrés avec armature de fer qui eux semblent indépendants. Mais il est bien certain qu'achevé le C.N.I.T. présentera un tout autre aspect.

Je ne sais pas s'il sauvera, par son exemple, Paris de la décrépitude. Personnellement, j'ai toujours été partisan d'un Paris moderne, ultramoderne, à côté du Paris ancien et j'espère que ce premier clou sera suivi de beaucoup d'autres entre Neuilly et Saint-Germain et qu'on n'essaiera plus, comme pour le palais de l'Unesco, de les planter entre l'Ecole Militaire et les Invalides ou, comme le voulait Le Corbusier, entre la Concorde et l'Hôtel de Ville.

L'architecture moderne a fait ses preuves et il est aussi vain de la nier en bloc que d'en faire une panacée universelle. En bien des domaines, il semble que nous ayons renoncé à exercer notre esprit critique ; les éloges excessifs et délirants me semblent toujours suspects. Au XVIIe siècle, un honnête homme critiquait artistes et architectes suivant les lois d'esthétique et les canons de beauté alors en usage. Si la critique de la pein-

1. C.N.I.T. : Centre National des Industries et des Techniques.

ture abstraite et de l'architecture « fonctionnelle » est davantage subjective, elle est, cependant, indispensable aux créateurs eux-mêmes. M. Zehrfuss n'a pas hésité à faire son propre éloge avec un enthousiasme communicatif et c'est en toute modestie, lorsque son œuvre sera achevée, que nous dirons, avec sympathie, mais avec objectivité, ce que nous en pensons.

GEORGES PILLEMENT

VICTOR LOUIS ET VARSOVIE. — On savait depuis longtemps que l'architecte Victor Louis, le futur auteur du théâtre de Bordeaux, du Théâtre Français, des bâtiments qui entourent le jardin du Palais-Royal à Paris, avait accompli, en 1765, un voyage à Varsovie et avait envoyé, en 1766, des projets au roi Stanislas Auguste Poniatowski pour la reconstruction et la décoration de son château. La correspondance du souverain avec Mme Geoffrin, tirée des archives de sa famille et publiée par Ch. de Mouy en 1875, avait fourni à Ch. Marionneau pour sa monographie de Louis (Bordeaux, 1881) les éléments d'un chapitre. On savait aussi que des dessins de Louis pour ce palais avaient brûlé en même temps que ses cartons dans l'incendie de l'hôtel de ville de Bordeaux en 1862.

M. St. Lorentz, professeur à l'université de Varsovie, avait, en 1951, dans une revue polonaise, puis, en 1954, dans les *Mélanges*, P. Lavedan attiré l'attention sur les cinquante-huit dessins et aquarelles de Louis et sur ceux de son collaborateur le décorateur Prieur, que possède le Cabinet des Estampes de cette université. M. F.-G. Pariset, professeur à l'Université de Bordeaux, avait demandé à M. Lorentz de présenter en cette ville, où théâtre et hôtels assurent la survie de l'architecte, un choix d'œuvres provenant de ce fonds. A l'occasion du Congrès international d'histoire de l'art, qui s'est tenu à Paris du 8 au 13 septembre dernier, cette exposition avait été transférée au musée Jacquemart-André.

M. Lorentz, dans la préface du catalogue, a précisé les rapports du roi Stanislas Auguste avec la France, fait connaître les lettres que lui envoya le marchand Czempinski, chargé par lui d'acheter à Paris et à Lyon meubles et étoffes. Cet émissaire fit, grâce à l'orfèvre Germain, la connaissance de Louis et de Mme Geoffrin qui avait accueilli à Paris, en 1753-1754, le jeune Poniatowski. Louis, dont le caractère était entreprenant et irascible, chercha aussitôt l'occasion de se faire remarquer, proposa un dessin pour la salle du trône. Mme Geoffrin, qui voulait être la seule déléguée du roi en France, se piqua. Le souverain calma la « chère maman » et manda Louis à Varsovie pour recevoir ses conseils. Parti le 3 juillet 1765, Louis fit la conquête du roi, esquissa quelques projets, quitta la Pologne le 15 septembre et, durant l'année 1706, lui adressa plans et dessins d'intérieurs et de meubles.

Louis Nicolas Louis (1731-1800), qui prit le prénom de Victor après ce voyage jugé par lui triomphal, avait obtenu le grand Prix en 1755, était

demeuré à Rome de 1756 à 1759 et y avait connu quelques-uns des artistes qui allaient contribuer au changement du style [1]. A son retour il « habilla » la chapelle Notre-Dame-du-Bon-Secours (99, rue de Charonne), où il se rappela Vignole et Palladio, transforma des socles en autels antiques, des bénitiers en vases romains ; puis, à l'église Sainte-Marguerite au faubourg Saint-Antoine, faute de crédits, il chargea Brunetti de peindre l'architecture qu'il aurait voulu réaliser : des colonnes ioniques, entre lesquelles se dressent des simulacres de statues allégoriques, soutiennent une frise ornée et l'entablement d'où part une voûte aux caissons feints.

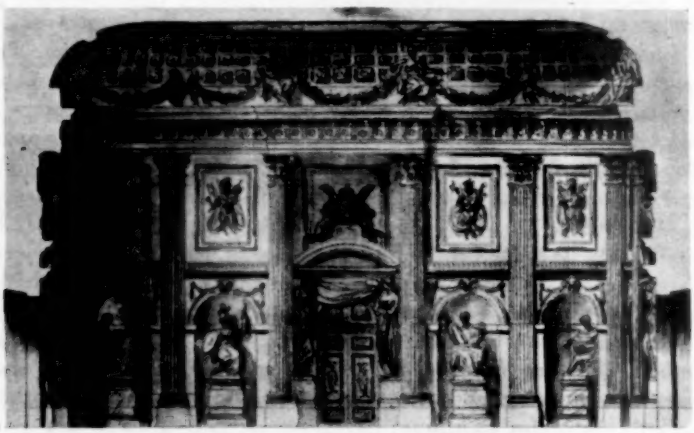
M. Pariset, dans l'avant-propos du catalogue, écrit que « tout cet ensemble est d'un néoclassicisme dépouillé et intelligent, très nouveau pour l'époque ». En fait, Louis avait été précédé par des architectes qui voulurent remettre l'antique en honneur, par des théoriciens, comme l'abbé Laugier qui, en 1753, dans son *Essai sur l'architecture*, avait prêché le retour à la simplicité. Dès 1742, Lejay avait été l'un des premiers artisans du changement de goût ; les éléments du style Louis XVI apparaissent alors dans les œuvres de J.-A. Gabriel, l'Ermitage de Mme de Pompadour à Fontainebleau (1749), le pavillon de chasse du Butard (1750), l'Ecole Militaire (1751), les édifices de la place de la Concorde (1757), le Petit-Trianon (1762). On les observe aussi dans l'église Frédéric à Copenhague due à François Jardin (1754), dans le projet de cathédrale soumis par Peyre l'aîné à l'Académie romaine de Saint-Luc (1753), dans l'hôtel de Neubourg, qu'il bâtit à Paris en 1762, dans tous les dessins qu'il publia dans son *Livre d'architecture* en 1765. Il faudrait encore citer parmi les œuvres nouvelles, l'église Sainte-Geneviève (Panthéon) de Soufflot (1757), les basiliques de Saint-Germain-en-Laye par Potain (1762), de Saint-Symphorien de Versailles par Trouard (1764), de Saint-Philippe-du-Roule à Paris par Chalgrin (avant 1765), la façade du Palais-Royal sur la cour par Contant d'Ivry (1762) et en province ou à l'étranger l'abbaye de Cîteaux par Lenoir (1760), la Cour des Comptes (Préfecture) de Nantes par Ceineray, l'hôtel de ville de Metz par J.-F. Blondel, l'Académie des Beaux-Arts de Saint-Pétersbourg par Vallin de la Mothe, qui datent de 1764. En 1765, Patte publia ses *Monuments érigés en France à la gloire de Louis XV* où il reproduit les projets de divers architectes pour la place Royale.

Lorsque nous regardons les dessins de Louis pour le palais royal de Varsovie, nous retrouvons bien des détails qui proviennent de ces œuvres. Devant la façade du côté de la ville il prévoit une colonnade sur plan ovale ; souvenir, sans doute, de celle du Bernin, mais surtout de celle que Peyre avait tracée devant sa cathédrale. Louis aimait cette forme ; il l'avait déjà utilisée dans sa « décoration élevée au théâtre italien en 1763 à l'occasion des Fêtes de la Paix ». Ovale est encore la salle du

1. Nous nous permettons de renvoyer à l'étude que nous avons consacrée à Louis dans notre *Histoire de l'Architecture classique en France*, tome IV, p. 260-270.

Sénat qu'il annexe au château. Cette figure était fréquente depuis le XVIIe siècle. Les architectes italiens l'avaient même utilisée dans leurs églises dès le XVIe. Louis la reprend pour sa salle de théâtre, bien qu'elle fût alors critiquée.

Dans les projets de façade, Louis adopte les types en usage, reprend le soubassement à refends, le bel étage avec fenêtres à entablement et l'étage supérieur avec fenêtres plus petites, la balustrade devant le toit élevé, mais il fait encore pénétrer l'arc du portail central dans le premier étage, ce qui est condamné par les puristes ; il projette en saillie sur la cour intérieure l'ovale de la salle, disposition fréquente depuis



Salle de bal du château de Varsovie.

Le Vau, qu'il utilisera encore à l'intendance de Besançon, mais qui commence à passer de mode. Il dresse sur la façade extérieure un de ces beffrois que vont abandonner les classiques. Les avant-corps comportent des ordres mais ne sont pas des péristyles comme ceux que Soufflot, Chalgrin font connaître, ni des arcs triomphaux très simples, comme celui que Peyre dresse à l'hôtel de Condé.

Dans sa décoration intérieure, Louis hésite entre plusieurs tendances : pour la salle du Sénat, il adopte la colonnade qu'on voyait autour du théâtre de Palladio, qui apparaissait déjà à l'abside de Saint-Philippe-du-Roule et qu'utilisèrent les auteurs de salles de comédie.

Par contre, d'autres décors de Louis sont encore animés par l'esprit du style Louis XV : le boudoir devait être garni de chutes, de guirlandes de fleurs en stuc peint, percé de niches, de vases en trompe-l'œil, d'amours qui batifolent autour des armes du roi, de figures de femmes galamment déshabillées en des médaillons. On comprend les critiques de Mme Geoffrin qui, devant un cabinet de glaces, s'exclamait : « C'est un petit paradis de religieuse avec un papillotage de petits ornements multipliés. »

Même mélange dans les dessins que l'ornemaniste Prieur exécute d'après ses indications. Les consoles en fer forgé conservent toutes les inflexions du rococo ; les fauteuils, pour se raidir, sont encore ornés de guirlandes ; les cheminées sont bien décorées de têtes de bélier, mais le rétréci est attaché aux pilastres par des arrondis ; le lit est orné de l'aigle antique des Saints Apôtres à Rome, mais le dais est enrichi de panaches.

En 1765, Louis est moins avancé que certains de ses confrères, Gabriel, son aîné de trente-trois ans, Soufflot et Potain plus vieux de dix-sept ans, que ses contemporains Trouard, M.-J. Peyre, Boullée, Ledoux, que son cadet Chalgrin. Il continue de montrer ses talents de décorateur, lorsqu'il « embellit » le chœur de la cathédrale de Chartres en 1767, construisit le Vaux-Hall en 1770. Son style commence alors à s'épurer, sans perdre toute sa fantaisie, il élève alors l'Intendance de Besançon (Préfecture) de 1771-1778 et le théâtre de Bordeaux de 1772 à 1780, ces chefs-d'œuvre.

Si les dessins exposés ne nous apportent aucune révélation sur la liste des ouvrages de Louis, ils nous renseignent sur la formation de son talent et nous font mieux connaître comment cet architecte, tout de même que plus tard P.-A. Paris, sait assouplir, adaper au goût français les éléments du style néogrec à la mode depuis 1755, mais se refuse à répudier les grâces du XVIIIe siècle que condamneront ses successeurs de la Révolution et de l'Empire.

LOUIS HAUTECŒUR,
de l'Institut.

MUSIC-HALL. — Yves Montand, qui ne manque ni d'humour ni de philosophie, a dû sourire en lisant les critiques si diverses qui accueillirent sa rentrée sur une scène parisienne. Alors que les unes affirmaient qu'il avait dépassé Chevalier, d'autres trouvaient qu'il lui avait emprunté beaucoup sans atteindre à sa perfection. Certains encensaient les chansons nouvelles de Francis Lemarque que d'autres condamnaient. On pouvait lire à droite : « Trop de gesticulations » et à gauche : « Une simplicité admirable. »

— Ah ! *Le Chat de la Voisine*, quel bijou ! m'a dit un confrère survolté.

— *Le Chat de la Voisine*, m'a confié un parolier, quel manque de goût !

En vérité, « le gars » Montand a ses ennemis qui ne sont pas toujours objectifs et ses amis qui ne le sont guère davantage. Négligeons des opinions politiques que, contre son gré, on lui fait claironner, pour ne juger que l'artiste, consciencieux et travailleur.

Le cheveu un peu plus plat, la silhouette amincie par des mois de dur travail en studio, le déhanchement plus souple et le geste plus sobre,

tel nous est apparu Yves Montand après trois années d'absence sage. C'est en effet un des rares artistes de music-hall qui ait l'intelligence de ne se produire que lorsqu'il s'est fait suffisamment regretter. Son répertoire aussi s'est assagi : moins de couplets revendicateurs et les refrains antimilitaristes ont disparu. A peine çà et là quelques coups de patte aux gens du monde. Il ne faut pas trop décourager la clientèle capitaliste des fauteuils d'orchestre à 1 200 francs.

Avec quelques-uns, nous regretterons qu'un grain de sable ne vienne pas de temps à autre dérégler cette belle machine qui tourne rond, rond, rond et que peut-être nous préférions quand elle avait d'étonnantes ratés.

Mais qu'on l'aime plus ou qu'on l'aime moins, Montand reste un phénomène du tour de chant. Voici un mois qu'il est au théâtre de l'Etoile et tout porte à croire que les recettes qu'il réalise lui permettront de s'y maintenir jusqu'en février. Qui donc aujourd'hui aurait assez d'audace et de talent pour chanter, mimer et danser vingt-quatre chansons seul contre tous ? Et de qui d'autre le supporterions-nous ?

SERGE VEBER

FRANÇOISE MALLET - SYBILLE BEDFORD. — En lisant le nouveau roman de Françoise Mallet-Joris, l'*Empire Céleste* (Julliard), on admire une fois de plus la richesse d'imagination et le souple talent de cet excellent écrivain. L'*Empire Céleste* est un ancien restaurant chinois devenu restaurant grec (*Cuisine grec* affirme, dédaignant les accords, une pancarte manuscrite). C'est là que se réunissent périodiquement, autour du cabaretier Socrate, les copropriétaires d'un immeuble de la rue d'Odessa, ravis de pouvoir mettre en commun leurs soucis immobiliers, leur goût des potins et leurs modestes aspirations littéraires. Cette vie des habitants d'une même maison, c'est un peu *Pot-Bouille*, mais l'accent placé sur le principal personnage, Stéphane, donne au livre le caractère d'un roman psychologique au moins autant que d'une étude de mœurs.

Ce Stéphane, musicien à la *Brasserie Dorée*, est un beau garçon, rêveur et tuberculeux, qui à quarante-cinq ans reste obstinément fidèle à une habitude de jeunesse : il ment et surtout se ment à lui-même. Pour les autres, sa vie est celle d'un raté assez égoïste, d'un pianiste de treizième catégorie, qui a surtout vécu des gains de sa femme et n'a ni dons ni courage. Pour lui-même, il est un artiste merveilleusement doué et un héros de l'altruisme. Cet autoportrait il le retouche chaque jour dans un journal intime romantico-tolstoïen.

Sa femme, Lou, fait penser aux statues de Maillol. Elle est équilibre, santé, force paisible, *nature*. Une femme simple et vivace qui ne modère ni ses élans, ni ses désirs et ne se pose jamais de problème. Ayant retrouvé un ami de jeunesse, le peintre Stass, qui en vingt ans a conquis la gloire et

la richesse, elle est devenue sa maîtresse, aussi simplement que si, se trouvant sur une plage, elle était allée prendre un bain. Stass lui demande de vivre avec lui, offre même de l'épouser, mais, satisfaite de passer ses après-midi avec Stass, elle ne songe pas à quitter Stéphane. Elle est sa compagne : ça ne se discute pas.

Par malheur pour Stéphane, un laideron, Martine, est devenue amoureuse de lui. Elle vénère sa grande âme, médite son journal comme la Bible et dans un élan d'enthousiasme, prête même le manuscrit à la concierge ; bref elle fait si bien qu'un jour le musicien, à la demande générale, lit quelques pages de ses cahiers au club pot-bouillesque de l'Empire Céleste.

Et il arrive ceci, qui est aussi vraisemblable qu'ingénieux : le faux personnage que Stéphane a fabriqué émeut si profondément la petite académie des copropriétaires qu'ils crient tous d'une voix : « Un homme aussi pur que vous, un homme d'une si rare qualité, ne peut admettre « la situation » et se montrer bassement complaisant. » Personne en effet dans l'Empire Céleste n'ignore que Lou accepte de l'argent de son amant et que le ménage du journalintimiste vit surtout de ces libéralités.

Victime de son mensonge, soumis à la pression de l'opinion, l'infortuné musicien (qui savait à quoi s'en tenir mais ruisselait d'indulgence) se résout, la mort dans l'âme, à adopter la morale des autres, et à quitter la femme qu'il aime, décision qui instantanément ruine sa propre vie. Chassé de son tolérant paradis par le Stéphane second qu'il a imprudemment fabriqué, il ne lui reste plus qu'à mourir dans un sanatorium.

Ce qui m'a frappé surtout dans l'*Empire Céleste*, c'est son climat. Françoise Mallet connaît *le bonheur de peindre :* ses tableaux de la rue d'Odessa, ses évocations d'un bain turc où les dames du quartier assemblent leurs commérages et leurs nudités, les réunions des habitants de l'Empire Céleste sont traités avec une richesse de palette et une joie de vivre qui suscitent chez le lecteur un constant plaisir. On aurait pu tirer des données de cet ouvrage une œuvre tourmentée comme un roman de Dostoïevski, mais la volupté d'être, le contentement de décrire, une secrète malice, un sens aigu du comique poncent toutes les arêtes dramatiques et font paradoxalement de l'Empire Céleste un domaine où la lumière et les couleurs amenuisent ou effacent les flaques d'ombre.

Cette métamorphose est particulièrement sensible dans la dernière partie. Là les inquiétudes, les souffrances des personnages se muent en une sorte d'hymne, où les derniers fidèles de Mme Guyon auraient discerné tous les caractères d'un quiétisme heureux. Ainsi le roman, naturaliste par son sujet, tend à devenir intérieur par ses résonances, poétique par son rythme et l'on songe, en le lisant, beaucoup moins à Zola qu'à Toulet ou à Larbaud.

Quelques petites réserves : l'auteur aurait pu élaguer (certains personnages chargent un peu le plateau), resserrer certains développements ;

espacer ses interventions personnelles. Mais il ne faut pas discuter le plaisir que prodigue un pareil livre. Un livre qui tiendra très brillamment sa place dans la série des œuvres de Françoise Mallet — et qui ne s'éloigne pas aussi nettement du *Rempart des Béguines*, de la *Chambre Rouge*, de *Mensonges* qu'on pourrait le croire. Une même préoccupation apparaît en effet, en filigrane, dans ces ouvrages, celle de montrer que l'homme fabrique des mirages et se nourrit d'illusions. Sans doute le plaisir sensuel — et très flamand — avec lequel la matière est traitée dans tous ces romans [1] incite-t-il à reléguer ce souci au second plan, voire à le négliger. Mais il est bien là, permanent, insistant, et l'on discerne mal encore s'il est lié à des constatations objectives, à un scepticisme naturel ou à une inquiétude secrète proche de l'inquiétude religieuse.

— Il est regrettable que le mot *élégant* ait été affadi, dévoyé par l'usage mondain, sinon il conviendrait parfaitement au roman de Sybille Bedford, *Une Vue Impartiale* (Hachette) comme il convenait aux bronzes florentins du XVIe siècle, à leur beauté fine et sèche.

Ce roman, les lecteurs de la *Revue de Paris* en connaissent un épisode qui a été publié cette année dans les livraisons de juin et juillet [2]. On se souvient de cette famille de l'aristocratie rhénane, les Felden, dont, vers 1880, un cadet, Johannès, avait été envoyé dans une école militaire qui tenait du bagne. Sauvagement malmené, l'adolescent s'était enfui pour regagner la maison paternelle, retour dont la conséquence la plus dramatique avait été la mort d'un de ses frères.

Ces Felden, leur histoire étalée sur quelque trente ans occupe, liée à celle des Merz, ce long roman d'une exceptionnelle qualité. Les Merz sont de riches Israélites berlinois ; leur vie quotidienne laisse paraître à nos yeux, sous le projecteur Bedford, ce comique profond qui ne doit rien aux interventions d'auteur, tout à la singularité, à l'imprévu des personnages. Solidement installés dans leur confort de millionnaires et leur séparatisme israélite, ils voient avec une inquiète et immense surprise, une de leurs filles, Mélanie, se fiancer avec le beau Julius Felden, un frère de Johannès, étonnant personnage, artiste, séduisant, amoral et désinvolte, également passionné pour les jolies filles, les beaux meubles et la société des chimpanzés. Ce mariage, dont nous connaissons les péripéties par une série de dialogues incisifs qui, déplaçant constamment le lieu du roman, se renvoient l'action comme une balle de rugby, a le pittoresque de toutes les confrontations de mondes étrangers. Les contrastes ne seraient pas plus accusés si l'on mêlait une ambassade tibétaine à une famille tourangelle.

Julius marié transplante Mélanie en Espagne. Epoux courtois et infidèle, il traite la jeune femme avec beaucoup d'égards, mais aussi avec une prodigieuse désinvolture. Il est difficile de ne pas le tenir pour responsable de la mort prématurée de cet être délicat, mais l'évidence n'est

1. Ce caractère étant d'ailleurs plus marqué dans les derniers livres.
2. Sous le titre *L'Affaire Johannès*. Traduction de Béatrix Beck.

pas telle que Sarah, une autre Merz, ne s'éprenne à son tour de Julius.

Cette passion conduirait peut-être à un mariage, si après plusieurs années d'amitié, au cours desquelles il se laisse adorer discrètement, Julius ne s'éprenait brusquement d'une Anglaise, Caroline, à qui Sarah, alors en séjour à Paris, avait eu l'imprudence de le présenter.

Julius épouse Caroline, et, comme les vieux Merz qui se sont toqués de lui n'ont cessé de lui faire une grosse pension depuis la mort de leur fille, il leur demande aussitôt, avec une parfaite sérénité, de la doubler. Offre acceptée avec autant de naturel qu'elle a été faite.

Cette fois c'est Julius qui aime, mais sa femme ne peut oublier un homme politique anglais avec lequel elle avait eu une liaison. Cette union malheureuse est bouleversée par un drame autour duquel s'organise la dernière partie du roman. Johannès, le malheureux pensionnaire de l'école des cadets, a réalisé (très involontairement) ce miracle d'entrer dans l'armée allemande, d'y faire carrière (dans un haras perdu au milieu des forêts), de devenir capitaine et de recevoir une haute décoration, sans avoir jamais revêtu l'uniforme, ni rencontré aucun de ses chefs. La révélation de ces extravagants privilèges, le jour où il est tué par un soldat, provoque dans tout l'Empire un immense scandale qui agite la presse, l'armée et la cour.

Ce roman, dont l'action se transporte de Berlin à Nice et à Séville, nous est conté, bien des années plus tard, par la fille de Julius et de Caroline, qui arrache au passé un monde disparu, comme Margaret Mitchell l'a pu faire, grâce aux récits familiaux, dans *Autant en Emporte le Vent*.

Sybille Bedford est d'ailleurs un artiste plus sûr que Margaret Mitchell. Une personnalité plus accusée aussi. Cette Anglaise née en Allemagne est liée par sa famille maternelle à diverses tribus qui, on le devine, devaient ressembler aux Merz-Felden, voire s'identifier à eux. Elevée en France, ayant vécu en Angleterre, Sybille Bedford fait songer parfois à Proust, à Giraudoux, mais sa solide technique est celle des grands romanciers anglais.

MARCEL THIÉBAUT

POLITIQUE INTÉRIEURE. — Si le succès des *oui* était, d'avance, tenu pour certain, il y eut pourtant une surprise au soir du référendum : personne n'avait prévu que l'approbation pouvait être de l'ordre de 80 p. 100. A ce taux, ce n'était pas seulement une nouvelle constitution qui était adoptée, ni d'anciennes méthodes parlementaires qui étaient condamnées catégoriquement. C'était aussi — le mot a été fréquemment repris durant les jours qui suivirent — un espoir de renouveau qui se levait. Les commentaires s'accordèrent aussitôt pour

constater sur le plan intérieur : 1° Que les défenseurs du *non* avaient subi une défaite dont il leur serait difficile pour la plupart de se relever d'ici fort longtemps, le parti communiste subissant quant à lui l'échec le plus accablant qu'il ait jamais connu ; 2° Que les organismes partisans du *oui* devraient se maintenir côte à côte dans le même courant pour les élections législatives.

On s'interrogeait déjà sur les conditions des prochains scrutins et les alliances ou simples accords possibles, mais un voyage du général de Gaulle en Algérie et certaines de ses instructions à peu de temps de là allaient, par ce qui s'ensuivit, modifier bien des optiques.

Le 2 octobre, le chef du Gouvernement est à Alger. Il est allé, dans la journée, remercier Tiaret, ville du Sud-Oranais où le pourcentage des oui a été le plus élevé (99 p. 100). Puis, Orléansville l'a acclamé. On note quelques phrases de sa brève allocution : « C'est fait. L'Algérie s'est engagée vis-à-vis de la France. La France s'est engagée vis-à-vis de l'Algérie. C'est décidé. Elles feront ensemble leur destin. Ce destin doit d'abord être plus heureux, plus fraternel. » Plusieurs fois revient l'expression « lien de la fraternité ». On a compris. Bien qu'Alger le guette toujours et de plus en plus sur les lèvres du général de Gaulle, le mot « intégration » ne sera pas, ne sera jamais prononcé. Mais le chef du Gouvernement entend faire mieux que d'énoncer un principe. C'est à Constantine, le lendemain, que, devant cent cinquante mille personnes, il entre dans le vif de son propos : il est venu présenter aux Musulmans un programme précis qui en cinq années doit les faire évoluer profondément, programme de réforme agraire, économique, scolaire, et surtout d'assimilation générale. Il répète, comme la veille : « La France a choisi la route de la fraternité. »

Tant en Algérie qu'en métropole, la presse souligne le réalisme et la sagesse du discours de Constantine. Toutefois, on s'inquiète encore du rôle politique que joue l'armée, concurremment avec sa mission pacificatrice. Le jour même où le général de Gaulle arrivait en Algérie, les agences d'informations annonçaient que le général Salan, commandant en chef et représentant du Gouvernement, avait été prévenu de sa très prochaine nomination en métropole. Or, le lendemain, au moment où il va reprendre l'avion du retour, le général de Gaulle confirme le général Salan dans ses fonctions en lui donnant pour mission d'achever la pacification complète de l'Algérie et de s'opposer à toute tentative militaire des rebelles.

Les observateurs multiplient les conjectures, surtout au sujet de l'attitude que vont prendre les officiers pendant la campagne électorale. Feront-ils librement acte de candidature ? Iront-ils aux élections la main dans la main avec les membres civils des comités de salut public qu'ils n'ont jamais quittés ? Ces questions demeurent pour quelques jours encore sans réponse.

Le 4 octobre, le général de Gaulle est acclamé en Corse, puis à Marseille

où, avec M. Gaston Defferre, le maire socialiste, à son côté, il célèbre l'unité française retrouvée. Le 5, il est à Lyon, « capitale de la résistance ». Le matin même, le *Journal Officiel* a promulgué la nouvelle Constitution. « Aujourd'hui, dit à son auditoire le président du Conseil, naît la République dont on dit qu'elle est la cinquième. En réalité, c'est la République qui continue. »

Avec la République, les partis eux aussi continuent. Depuis des semaines, ils prolifèrent. Maintenant, c'est à qui applaudira le mieux aux derniers discours du général de Gaulle. Les formations gaullistes qui pullulent se regroupent sous l'égide des républicains sociaux, survivance du R.P.F. Toutefois, les vieilles dénominations sont mises à l'écart : c'est désormais l'Union pour la Nouvelle République. Si le comité directeur garde un aspect disparate, M. Soustelle paraît toutefois qualifié pour préparer un accord avec MM. Duchet (indépendants), Bidault (démocratie chrétienne) et Morice (radicaux dissidents) avec qui déjà, fin mai, un appel commun avait été signé pour un gouvernement de salut public. Mais le choix par le Gouvernement du mode de scrutin uninominal modifie les tactiques préparées en fonction du scrutin de liste. Par ce dernier moyen, la nouvelle alliance — qui n'est pas sans rappeler, sur un plan certes différent, celle qui s'était constituée sous le nom de front républicain pour les élections brusquées du 2 janvier 1956 — pouvait escompter qu'elle se taillerait la part du lion. Le scrutin uninominal exige au contraire des articulations plus souples entre les partis.

Si M. Duchet persiste à orienter sa campagne contre les socialistes, une large fraction de l'Union pour la Nouvelle République estime que des accords locaux peuvent et doivent se faire avec la S.F.I.O. A telle enseigne que d'avance, il est entendu qu'il n'y aura pas de candidats gaullistes contre les ministres du général de Gaulle.

M. Bidault, quant à lui, revient au M.R.P. qu'il n'a certes jamais formellement lâché, mais où on ne le voyait plus depuis cinq mois. Avec ses amis retrouvés il est d'avis que la meilleure tactique électorale consiste à passer des ententes locales dans les limites de la majorité gouvernementale [1].

Pour ce qui est de M. André Morice, il va répétant qu'un accord a bel et bien été conclu. On saura ce qu'il en est par un communiqué de l'Union pour la Nouvelle République : des contacts ont été déjà pris ou le seront avec les formations politiques nationales sans exclusion aucune.

Au soir du 13 octobre, les services de presse de l'hôtel Matignon diffusent un texte qui va avoir très vite de larges répercussions. Ce sont les instructions du général de Gaulle au général Salan pour la préparation des élections législatives en Algérie :

La consultation doit être loyale. Toutes les opinions doivent pouvoir

1. Radicaux-socialistes, puis socialistes, observent une attitude identique.

s'exprimer... J'attache une extrême importance à ce qu'il y ait une véritable compétition...

Interdiction est faite aux militaires et fonctionnaires en exercice depuis moins d'un an d'être candidats. Ordre est donné aux militaires de quitter sur le champ les comités de salut public...

Alger, aussitôt après Paris, prend connaissance par la presse de ces instructions dont la lettre d'envoi portait la date du 9 octobre. Les milieux miliaires eux-mêmes en ignoraient tout. Le général Salan aurait-il eu quelque raison de n'en informer personne ? Comment va-t-il réagir sous cette pression ? La réponse ne se fait pas attendre.

Le lendemain, le comité de salut public Algérie-Sahara siège. A peine la séance est-elle ouverte, le général Massu annonce qu'il a ordre du Gouvernement de se retirer. L'ordre est exécuté par tous les officiers et partout. L'armée a obéi. C'est une première victoire. La seconde suit à moins de quarante-huit heures : les comités de salut public de l'Algérois ont lancé un ordre de grève générale et veulent provoquer une manifestation sur le Forum. C'est un échec complet pour ceux que l'on appelle là-bas les « activistes ». Il n'y aura pas de nouveau 13 mai. Cette fois, la légalité républicaine l'a emporté. Le bénéfice en revient au chef du Gouvernement.

C'est aussi un nouveau bond dans la voie de l'unité qui vient de s'opérer. Non seulement les comités de salut public en Algérie ont pratiquement vécu, mais encore, en métropole, de nouveaux concours — sont-ils tous sans calcul ? — s'offrent.

Un ancien ministre qui s'y connaît quelque peu en tactiques électorales traduit pour sa part cet empressement :

« Tout le monde désormais se met sous le képi du général pour se faire élire... »

MARCEL GABILLY

P. S. — En ces derniers jours d'octobre le cheminement vers la paix en Algérie a pu paraître plus précis qu'il ne l'avait jamais été. La libération par le F.N.L. de prisonniers français, certaines déclarations de M. Ferhat Abbas, propres à créer un climat favorable à des négociations, devaient constituer le premier indice. Le général de Gaulle, dans une retentissante conférence de presse, a invité les combattants rebelles et leur représentants à une reddition honorable. Mais l'attitude du pseudo-gouvernement algérien s'est soudain durcie.

★ ★ NOTES ET CHRONIQUES ★ ★

LE PRIX ITALIA

Pour la huitième fois, la Radiodiffusion française est inscrite au palmarès du *prix Italia* dont le jury, qui s'était réuni à Venise, comprend les représentants de vingt-six organismes de radio du monde entier. Ce jury international a choisi à l'unanimité le ballet radiophonique *L'étrange aventure de Gulliver à Lilliput*, présenté par la radiodiffusion française, dont le livret était de Philippe Soupault qui s'est inspiré de l'œuvre immortelle de Jonathan Swift, et la musique de Serge Nigg. D'autres prix ont été décernés : à la radio japonaise pour un opéra intitulé *Trois images en paroles et en musique*, à la radio autrichienne pour un drame de l'écrivain suisse Friedrich Dürrenmatt, *Un soir d'Automne* et à la radio yougoslave pour le conte radiophonique *L'Oiseau*, de Aleksandar Obrenovic.

La France vient donc en tête des lauréats du *prix Italia*, fondé il y a dix ans, avec huit victoires sur dix. En ce qui concerne la télévision, c'est l'Italie qui a obtenu le *prix Italia* pour *Isola de Favignana*, un reportage sur la pêche du thon près des côtes de la Sicile. Le prix de la Ville de Venise a été décerné à la Suisse pour *Pilotes des Glaciers*, un documentaire consacré au sauvetage des accidentés en haute montagne.

C. H.

LE DIXIÈME ANNIVERSAIRE DE LA MORT D'AMÉDÉE PONCEAU

A l'occasion du dixième anniversaire de sa mort, et au cours d'une émission sur *France III* organisée par Pierre Sipriot, les amis d'Amédée Ponceau se sont groupés le 23 septembre pour faire le point de cette pensée, de « cette méditation ». *Ce beau mot de méditation*, dit Gabriel Marcel, *s'applique ici plus qu'à aucun autre philosophe de ce temps. Nous constatons que rien des écrits d'Amédée Ponceau n'a vieilli. Ils n'ont pas donné prise à cette érosion qui s'exerce impitoyablement sur tout ce qui comporte une part de complaisance ou de facilité. Mais ici rien de tel* et Gabriel Marcel cite un passage de l'*Initiation Philosophique* où il trouve une convergence essentielle entre la pensée du philosophe et la sienne. De beaux textes tirés de *Timoléon* furent interprétés par Henri Rollan.

LE " LAROUSSE DE LA MUSIQUE "

J'ai déjà dit, ici-même, l'agrément que trouveront les mélomanes à posséder le *Larousse de la Musique*. Le tome II vient de paraître et ne fait que fortifier mon impression première. Ce livre est passionnant parce qu'il est instructif autant que distrayant. Le grand musicologue Norbert Dufourcq a su choisir les musiciens les plus qualifiés pour nous instruire des questions les plus diverses : « Quelles sont les tessitures respectives du hautbois et du cor anglais ? Qu'est-ce qu'une cadence, qu'un faux-bourdon, qu'une cavatine ? » Ou encore : « En quoi Monteverdi apparaît-il dès le début du siècle comme un précurseur des musiciens modernes ? » Ce sont des exemples entre mille, et vous trouverez dans cet ouvrage tout ce qui a trait aux formes musicales, au langage technique et aux instruments. De plus, trois annexes importantes renferment l'analyse thématique de grandes œuvres, une bibliographie et une discographie.

Une innovation : des disques sur microsillons Erato sont spécialement réalisés pour cet ouvrage, sonorisant certains textes.

Le *Larousse de la Musique* est aussi un livre illustré. J'ai déjà vanté le goût qui présida au choix des gravures et photographies qui font de ce livre d'études, un véritable livre d'art.

H. JOURDAN-MORHANGE.

JUDITH ALBARES

par Simonne Jacquemard *(Le Seuil)*

Nous avons lu, il y a peu de temps, le journal d'un homme célèbre (on ne peut plus vivant) qui laissait paraître ingénument entre les lignes de son *diary* la crainte d'avoir des histoires désagréables avec la police. La puissance redoutable de l'amour se voyait confrontée avec la cruelle insensibilité de la brigade des mœurs, protectrice sans âme des trop jeunes Corydon.

Judith Albarès connaît des senti-

ments analogues, et, bien que très bonnêtement hétérosexuelle, elle vit entre l'extase et le tremblement. Professeur, et très estimée, sera-t-elle ignominieusement chassée de son lycée et poursuivie parce qu'à quarante-cinq ans elle aime les très très jeunes gens qui la tentaient déjà quand elle était une adolescente ? Pas les *mêmes jeunes gens* bien entendu, mais des jeunes du même âge. Aime-t-on d'ailleurs un être ou un âge ? Judith, elle, a choisi : un âge.

Sa vie passée, c'est une corbeille d'images immuablement jeunes, grâce au renouvellement de la figuration. Dangereuse jeunesse. Tentations. Délits ? Pour elle pureté. Pureté trop chérie, trop caressée sur les dunes marines et dans cette petite maison qu'elle possède, où les derniers embruns se mêlent à ses tendres soupirs. Et à ses souvenirs, car le premier Romain Brienne qu'elle aima nu sur la plage occupe aussi souvent sa pensée que le dernier Nicolas Servain qui se glisse dans sa maison, les poches pleines de bonbons, et l'esprit lourd de fiévreuses curiosités.

Sujet plus scabreux que le texte qu'il inspire. Comme dans les *Amitiés Particulières* le sens de la poésie, la limpidité du style anesthésient les scrupules du lecteur. L'intention de Mme Jacquemard, au reste, n'est pas de troubler, mais de faire comprendre un trouble.

M. T.

LE CAS FRANÇOISE SAGAN

par George Hourdin *(Ed. du Cerf)*

Georges Hourdin est le directeur d'un grand hebdomadaire catholique. Que l'on doive à sa plume le premier essai systématique consacré à l'œuvre de Françoise Sagan; que cet essai s'inspire d'une admiration plusieurs fois avouée pour l'œuvre et d'une visible sympathie pour la romancière, voilà un des symptômes les plus caractéristiques de l'importance de ce « cas Sagan » que justement il se proposait d'étudier. Un immense succès de librairie ne suffirait pas à constituer un cas s'il n'y avait, dans l'œuvre d'une romancière de vingt ans, l'expression d'une quête et d'un désarroi où nous pouvons lire l'état d'une génération, sinon d'une époque.

A cette analyse rendue difficile par le climat passionnel d'admiration et de dénigrement où s'enveloppe tout débat sur le « saganisme », il était impossible d'apporter un esprit plus pénétrant et mieux informé : par son activité professionnelle, par ses curiosités de moraliste et son expérience d'éducateur, Georges Hourdin était bien placé pour comprendre le fort et le faible de ces trois romans apparemment légers, mais graves, d'une grande richesse d'observation et d'une étonnante densité de style. Nul doute que Françoise Sagan n'ait réussi à exprimer l'état de mœurs et de sentiments qui découle d'une certaine désaralisation de l'amour dans un monde qui garde une nostalgie d'absolu; elle a su créer un climat « d'ennui passionné » qui l'accorde à une large zone de conscience des hommes de son époque. Et il est vrai aussi que le caractère exagérément abstrait de ses héros, si éloignés des circonstances de l'histoire où ils mènent leurs aventures désespérément solitaires, enlève du poids à ce monde romanesque à la fois trop exclusivement charnel et trop systématiquement désincarné.

P. HENRI SIMON

LE TEMPS N'EST RIEN

par Gisèle Prassinos *(Plon)*

Nul titre ne convient mieux au premier roman de cette jeune femme qui fut, il y a vingt ans, la Minou Drouet du surréalisme. Le long silence qui sépare son recueil de poèmes : *La sauterelle arthritique* (préfacée par Paul Eluard) du *Temps n'est rien* prouve, sans doute, un souci de perfection évocatrice, qui nous vaut aujourd'hui cette œuvre étrange, dont le charme triste dépayse jusqu'au bout. C'est son enfance frustrée de petite fille sensitive que Gisèle Prassinos peint sur la trame de ses pensées d'adulte, entremêlant présent et passé, dans un faux désordre que son intelligence, sa poésie et son style autorisent.

FRANÇOISE MANTRAND

NOTES INTER-ARTICLES

Trois romans de Walter Scott, p. 70. — *Les Ides de Mai*, par Jean Fermiot, p. 105. — *Asie jaune, Asie rouge*, par Claude Dulong, p. 146. — *Fontaine française*, par Willy de Spens, p. 146.

CHAIX-PARIS. — 2830-J 75-10-58.

denoël

LES JEUNES ROMANCIERS 1958

CONSTANTIN AMARIU
LE PAUVRE D'ESPRIT

ALBERT AYCARD
RUTH ET SIMPLICE

ROGER BOUSSINOT
LE TREIZIÈME CAPRICE

MICHEL BREITMAN
UNE LETTRE

DRISS CHRAIBI
DE TOUS LES HORIZONS

MICHEL DESBRUÈRES
LES CAMPAGNES DE L'OUEST

RENÉ FALLET
LES VIEUX DE LA VIEILLE

ANNE GREEN
LE VESTIAIRE DES ANGES

MARCEL HAEDRICH
DRAME DANS UN MIROIR

FÉLIX LECLERC
LE FOU DE L'ILE

ERIC OLLIVIER
L'OFFICIER DE SOLEIL

JEAN PAULHAC
LES SENTIERS OBLIQUES

GEORGES PIROUE
MURIR

BERTRAND POIROT-DELPECH
LE GRAND DADAIS

RENÉ REMBAUVILLE
LE PRINTEMPS DES AUTRES

BORIS SCHREIBER
LES HEURES QUI RESTENT

denoël

LA VIE

QUOTIDIENNE

EN

ALLEMAGNE

A L'ÉPOQUE ROMANTIQUE

«1795 - 1830»

par Geneviève BIANQUIS

"Le Romantisme allemand fut omniprésent : il agit autant sur les mœurs, le costume et le décor de la vie, que sur la littérature, la musique et la peinture".

HACHETTE

LES ANNALES

Sommaire de Novembre

MAURICE GARÇON
de l'Académie Française
Tableau des prisons : la grande misère des geôles

FRANCIS AMBRIÈRE
Le Théâtre de Marcel Achard

JEAN ROUSSELOT
Poèmes

BERNARD GAVOTY
Capitales de la Musique : De Gênes à Milan avec Paganini

RENÉ LALOU
Place au Roman

79, bd St-Germain - PARIS-VIe
Le numéro : 110 francs

Lisez dans

DOCUMENTS
REVUE DES QUESTIONS ALLEMANDES

SEPTEMBRE-OCTOBRE 1958

APRÈS DEUX ANS DE BUNDESWEHR
par Heinz Stückmann

MAX PLANCK
L'HOMME ET L'UNIVERS

ALLEMAGNE DE L'EST
Réfugiés 1958.
Le niveau de vie augmente.

JUGEMENTS SUR LA FRANCE

Le numéro : 240 F (franco de port)
Étranger : 270 F.

Abonnement d'un an : France : 1.200 F.
Étranger : 1.350 F.

DOCUMENTS, 3, rue Bourdaloue - Paris-8e
Tél. TRU 62-13 C. C. P. Paris 13.253-54

LA RENTRÉE LITTÉRAIRE

R.-M. ALBÉRÈS
L'AUTRE PLANÈTE
540 F — Voyages dans l'**espace** et le **temps.**

ÉMILE AMAURY
DESDÉMONE
De quel prix une femme peut-elle payer la **liberté** et la **vie** de son mari ?
600 F

PAUL ARNOLD
LES DÉVOYÉS
540 F — Une certaine jeunesse.

YVES DIERYCK
LES BARREAUX DE BOIS
660 F — . . . ou l'antichambre de la liberté.

JEAN FOUGÈRE
LA VIE DE CHATEAU
" J'ai souri d'aise tout au long de **La Vie de Château,** un peu comme je fais en lisant certains humoristes anglo-saxons. "
570 F — André BILLY, de l'Académie Goncourt, (Le Figaro).

SERGE GROUSSARD
QUARTIER CHINOIS
570 F — A San Francisco, un des hauts lieux de l'**aventure.**

GEORGES MAGNANE
L'AMOUR TUE VITE ET BIEN
600 F — **Aimer pour vivre** et non **vivre pour aimer.**

PIERRE MALAN
LA QUEUE DU PAON
500 F — La **faune** éblouissante qui vit à **Paris.**

ÉLISA MAUNY
A DEUX PAS DE LA CALE
600 F — Les filles de la **Rance.**

NOËL MICHAUD
LA GLORIETTE
750 F — Par sa démarche, elle révèle une véritable déesse . . .

XAVIER SALOMON
LA FILLE JETÉE AUX LOUPS
600 F — Sous le poids des autres

MICHEL ZÉRAFFA
LES DOUBLURES
780 F — Où sont les **acteurs ?**

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

PIERRE HORAY

ANDRÉ DHOTEL

Les voyages fantastiques

de JULIEN GRAINEBIS

Voici recréé l'univers merveilleux du

PAYS OU L'ON N'ARRIVE JAMAIS

Prix Fémina 1955

CLARISSE FRANCILLON

LA LETTRE

Qui des dieux osera, Lesbos,
être ton juge ?

SIMONE CHEVALIER

LA PREMIÈRE PIERRE

1938-1946

Enfin, à travers le destin d'une famille française,
le roman-fresque des années terribles

LES JEUNES GENS EN COLÈRE VOUS PARLENT

DORIS LESSING - COLIN WILSON - LINDSAY ANDERSON - KENNETH TYNAN
STUART HOLROYD - JOHN OSBORNE - BILL HOPKINS - JOHN WAIN

Une nouvelle génération littéraire
qui bouleverse le monde anglo-saxon

PIERRE PH HORAY

JULIEN GREEN

Le Bel aujourd'hui

Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui
va-t-il nous déchirer avec un coup d'aile ivre...
MALLARMÉ

Julien Green est un des rares écrivains de ce temps à oser, à pouvoir, à savoir nous parler de ces choses dont on ne parle plus, choses ignorées ou bafouées et qui s'appellent l'âme, le mal, la mort. Un livre à lire ? Non, une **voix** *que vous ne pourrez pas ne pas entendre, ne pas écouter.*

Le Malfaiteur

« Je ne crois pas que Green ait écrit un livre plus fort »
André ROUSSEAUX

plon

PIERRE TEILHARD DE CHARDIN

Les grandes étapes de son évolution

par

Claude CUENOT

Ce livre n'est pas seulement le portrait d'un prêtre, d'un savant et d'un philosophe entièrement soumis aux exigences de la vérité : il constitue aussi une importante contribution à un chapitre particulièrement brillant de l'histoire des sciences.

Tel que je l'ai connu

par

Pierre LEROY

L'auteur s'est attaché à livrer la substance de souvenirs recueillis au cours de vingt-cinq années d'amitié fidèle avec l'espoir de présenter l'image authentique de celui dont il fut peut-être le confident le plus intime.

Deux ouvrages indispensables
pour la compréhension de l'homme et de l'œuvre

LA VIE

QUOTIDIENNE

SOUS

HENRI IV

par Philippe ERLANGER

" Des fauves difficilement tenus en laisse par le Christianisme "

HACHETTE

LA COTE DESFOSSÉS

PARAIT CHAQUE JOUR DE BOURSE sur vingt-quatre ou trente-deux pages ★ ET TOUS LES SAMEDIS sur huit, douze ou seize pages

Tous les cours du Marché de Paris, terme, comptant, hors-cote. Cours de l'or et des devises

Elle publie des articles sur les marchés étrangers : Bourses étrangères et Matières premières

Elle a récemment publié des Études complètes ou des Notes sur de grandes affaires : MACHINES BULL — PANHARD — UNILEVER (Note) — CANAL DE SUEZ — LES VALEURS NORD-AFRICAINES — TRÉFILERIES ET LAMINOIRS DU HAVRE — COMPAGNIE FINANCIÈRE DE SUEZ — PHILIPS (Note) — SUDENER — SOCIÉTÉ D'INVESTISSEMENTS MOBILIERS

ABONNEMENTS : **6 mois : 7.000 fr.**
Spécimen et documentation gratuits sur demande
à nos bureaux : 42, rue Notre-Dame-des-Victoires
PARIS

PAYOT, PARIS

106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

VIENT DE PARAITRE

CH. de L'ANDELYN

HISTOIRE UNIVERSELLE
des origines à nos jours

Un vol. in-8° de la *Bibliothèque Historique.*
3.000 fr.

COLONEL G. BONNET

LES GUERRES INSURRECTIONNELLES ET RÉVOLUTIONNAIRES
de l'antiquité à nos jours

Un vol. in-8° de la *Bibliothèque Historique.*
1.600 fr.

G. BOUTHOUL
Vice-président de l'Institut International de Sociologie.

LA SURPOPULATION
dans le monde

Un vol. in-8° de la *Bibliothèque Scientifique.*
1.200 fr.

PAUL CLOCHÉ
Professeur honoraire de l'Université de Besançon.

LE MONDE GREC
aux temps classiques
(500 à 336 avant J.-C.)

Un vol. in-8° de la *Bibliothèque Historique.*
1.600 fr.

H. FICHTENAU
Professeur à l'Université de Vienne

L'EMPIRE CAROLINGIEN

Un vol. in-8° de la *Bibliothèque Historique.*
1.200 fr.

M. DEANESLY
Professeur à l'Université de Londres.

HISTOIRE DE L'EUROPE DU HAUT MOYEN AGE
(476-911)

Un vol. in-8° de la *Bibliothèque Historique.*
3.800 fr.

MAXIME MOURIN

HISTOIRE DES GRANDES PUISSANCES
de 1918 à 1958

Un vol. in-8° de la *Bibliothèque Historique.*
3.200 fr.

R. FURON
Sous-directeur au Muséum.

MANUEL DE PRÉHISTOIRE GÉNÉRALE

Un vol. in-8° de la *Bibliothèque Scientifique.*
3.000 fr.

R. SCHAERER
Professeur à l'Université de Genève.

L'HOMME ANTIQUE
et la structure du monde intérieur

Un vol. in-8° de la *Bibliothèque Historique.*
1.900 fr.

M. J. SCHEEBEN

LES MYSTÈRES DU CHRISTIANISME
Nouvelle édition abrégée

Un vol. in-8° de la *Bibliothèque Historique.*
1.200 fr.

EN VENTE DANS LES LIBRAIRIES

J U L L I A R D

BERNARD FRANK

LA PANOPLIE LITTÉRAIRE

On avait demandé à Bernard Frank un article sur Drieu La Rochelle.

Il a écrit un livre.

S'il s'agit bien ici de l'œuvre de cet écrivain plus connu par ce qu'il a été que par ce qu'il a écrit, plus connu par ce qu'on en a dit que par ce qu'on en a lu, il est également question de l'attitude de l'écrivain français devant les Pouvoirs, surtout lorsque ceux-ci ne le sont pas.

Jean-Paul Sartre, André Gide, chacun à leur manière témoignèrent de ce que peut être la réaction d'un intellectuel, au sens noble du mot, devant le problème civique. Drieu La Rochelle choisit une autre voie ; il paya volontairement de sa vie ce choix.

Bernard Frank, le plus insolent des jeunes écrivains d'aujourd'hui, choisit de parler sérieusement de cette « situation ».

1 vol. : 870 F

DU MÊME AUTEUR :

GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE, Essai

LES RATS, Roman

ISRAËL, Essai

L'ILLUSION COMIQUE, Roman

RJ

VIENT DE PARAITRE

COLETTE
de l'Académie Goncourt

PAYSAGES ET PORTRAITS

PAUL VIALAR

LE ROMAN DES OISEAUX DE CHASSE

COLLECTION « L'AVENTURE VÉCUE »

MARCEL BARDIAUX

AUX 4 VENTS DE L'AVENTURE

I. LE DÉFI AU CAP-HORN

Le plus extraordinaire récit de navigation solitaire qui ait été accomplie autour du monde.

CLAUDE DULONG

ASIE JAUNE, ASIE ROUGE

Une historienne doublée d'un reporter conte son voyage à travers le Siam, la Birmanie, le Vietnam et les deux Chines : celle de Mao et celle de Tchang Kaï-Tchek.

COLLECTION « SYMBOLES »

ARNOULD DE GRÉMILLY

LE COQ

COLLECTION « OBJECTIVEMENT »

dirigée par ROBERT REY

ROBERT REY

ALBERT DRACHKOVITCH

TRISTAN KLINGSOR

CLAUDE LEPAPE

FLAMMARION

LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne - PARIS-VIe

LES TRANSPARENTS

par

VASSILY PHOTIADÈS

Une presse unanime

Il se peut que Vassily Photiadès n'écrive jamais que pour une élite.

JACQUES DE LACRETELLE
de l'Académie française

Vous avez découvert un style - dans le sens qu'a ce mot en architecture - de la sensibilité.

ANDRÉ MALRAUX

... C'est dire les attraits, les prestiges d'un inventeur de sortilèges à l'esprit compliqué, au talent clair, au style classique et évocateur.

GÉRARD D'HOUVILLE
(Revue des Deux-Mondes)

Une originalité à la fois forte et délicate.

JEAN BLANZAT
(Le Figaro Littéraire)

Un maître de la littérature fantastique.

(Les Nouvelles Littéraires)